

DU CONGRES

DE

L'ÉCOLE FRANÇAISE DE SPIRITUALITÉ

1987

CAP-ROUGE

6 AU 11 JUILLET 1987

COMITÉ DE PUBLICATION:

Louis-Antoine Lachance, c.j.m.

Micheline Lord, ss.cc.j.m.

Marc

Rioux,

c.j.m.

## TABLE DES MATIERES

Présentation 1

### Conférences:

Rénald Hébert 2

Adrien Pouliot 3 2

Virgile Blanchard 4 4

Gilles Ouellet 8 4

### Panel:

Benoît Lacroix 1 0 0

Anita Byrne 1 0 3

Roland Dorris 1 1 0

Jean Simard 1 1 4

### Annexes:

I - Itinéraire proposé par les atelier 1 1 8

### II - Homélies:

A) Mgr Tremblay 1 2 2

B) Mgr Lacroix 1 2 6

C) Cardinal Vachon 1 3 0

D) Sr Madeleine Rochette 1 3 4

III - Réactions - Souhails - Prospectives 1 3 7

IV - Tableau 1 4 3

V - Statistiques 1 4 4

VI - Prière "O Jésus vivant en Marie" 1 4 5

### VII - Chants:

a. Quel arbre! 1 4 6

b. Le Verbe de Dieu 1 4 7

## PRÉSENTATION

Ce fut d'abord comme une promesse qui parla doucement au coeur de quelques-un(e)s. Petit à petit, elle s'installa chez eux et, comme une sève de vie, continua de circuler. Jusqu'au jour de la conception ... Mûrie dans la foi, portée avec espérance, cette promesse commença à se donner un visage. La nouvelle se répandit. Bientôt, toute une famille partagea dans la prière et la réflexion l'attente de la réalisation.

Et le jour vint: le premier CONGRES de l'École française de spiritualité en Amérique du Nord devenait réalité.

"Il ne fait pas de doute que la période que nous traversons actuellement est de celles qui nous obligent à rechercher une nouvelle fidélité aux origines. En tous les domaines, nous sommes dans un temps où les expressions chrétiennes héritées d'un passé récent ne sont plus vivifiantes et doivent être reconsidérées. Cela est vrai du discours théologique comme de l'organisation ecclésiale; cela est plus vrai encore de cet accueil existentiel de la Parole de Dieu, qu'on appelle la spiritualité."

Cette affirmation de J.-Cl. Guy, citée par M. Raymond Deville, supérieur général des Sulpiciens, en guise de conclusion de son volume L'École française de spiritualité (p. 168), exprime bien l'esprit qui a animé ce CONGRES.

Continuer le sillon commencé, dégager de nouvelles pistes qui nous permettraient de nous approprier une spiritualité commune pour mieux la partager avec nos contemporains: voilà les deux pôles qui ont guidé le travail des congressistes. Ils voulaient ainsi répondre à l'invitation de Vatican II pour qui une fidélité vivante et créative aux intentions des fondateurs(-trices) de leurs instituts est source de renouveau.

Un remerciement tout à fait particulier aux personnes-ressources, dont vous lirez les interventions dans ces Actes, qui nous ont aidé à mieux connaître et nous approprier les riches trésors de notre héritage spirituel commun.

Le CONGRES est terminé. La vie a jailli, abondante, et nous ne pourrons pas arrêter son mouvement. Ces Actes n'en sont qu'une expression. Puissent ceux et celles qui les liront et méditeront aller plus loin dans la découverte et le partage de cette grande tradition spirituelle qu'est l'École française de spiritualité.

Louis-Antoine Lachance, c.j.m.

Président

du

comité

organisateur

## CONFÉRENCE D'OUVERTURE

### APPEL DE VATICAN II À LA FIDÉLITÉ AUX FONDATEURS

par

Rénald Hébert, c.j.m.□

On m'a demandé de donner la conférence d'ouverture de ce CONGRES, et de parler de l'appel de Vatican II à la fidélité aux fondateurs.

J'ai d'abord fait des recherches dans les textes du Concile lui-même, et dans les principaux documents produits au cours des années qui l'ont suivi, jusqu'à la publication du nouveau Code de droit canonique.

Je suis aussi allé fureter du côté des fondateurs de l'École Française, cela va de soi. Au bout de cette démarche, j'en arrive à reconnaître une très belle manière de formuler, pour nous en Amérique, cet appel du Concile à la fidélité aux fondateurs. Il s'agit d'un passage du discours du Pape Jean-Paul II à Québec en septembre 1984, que je vous cite dès maintenant:

«Vous saurez vous souvenir de votre passé, de l'audace et de la fidélité de vos prédécesseurs, pour porter à votre tour le message évangélique au coeur des situations originales. Vous saurez susciter une nouvelle culture, intégrer la modernité de l'Amérique sans renier sa profonde humanité qui venait sans aucun doute de ce que votre culture a été nourrie par le christianisme. N'acceptez pas le divorce entre la foi et la culture. A PRÉSENT, C'EST À UNE NOUVELLE DÉMARCHE MISSIONNAIRE QUE VOUS ETES APPELÉS.»

Citer ce texte en commençant vous indique déjà l'orientation fondamentale de mon exposé. J'y reviendrai en conclusion.

Je me propose de vous entretenir de l'appel de Vatican II à la fidélité aux fondateurs en quatre étapes principales:

1. Un rappel des principales orientations et normes: Vatican II et la Vie Religieuse.2. Quelques éléments d'un «patrimoine spirituel» venu de la France du XVIIe siècle.

3. Un retour à Vatican II, dans une perspective Théologique.

4. Une conclusion qui répercute l'appel pour aujourd'hui.

## 1. RAPPEL DES PRINCIPALES ORIENTATIONS ET NORMES: VATICAN II ET LA "VIE RELIGIEUSE"

### 1.1 Un Peu d'histoire...

Le schéma sur la "vie religieuse" qui a été présenté aux Pères au début du Concile était intitulé: "De statibus perfectionis acquirendae, seu de Religiosis". En fait, il ne fut jamais étudié ni pris en considération par les Pères conciliaires.

Dans l'étude du décret dogmatique sur l'Église, appelé "LUMEN GENTIUM", quand on arriva au chapitre V intitulé "L'appel à la sainteté dans l'Église; on passa en revue toutes les catégories de fidèles de l'Église "Sainte": évêques, prêtres, diacres, laïcs, époux chrétiens, parents, veuves, célibataires, malades etc., au no 41. Puis au no 42 on examina les moyens pour arriver à cette sainteté. Les moyens communs: prière, sacrements, vertus etc., et les moyens héroïques, dont le martyr. On termina par la pratique des conseils évangéliques, et ce fut fini...

C'est alors que la majorité des Pères, qui étaient des religieux, trouvèrent qu'il fallait traiter plus à fond cette "voie" de sainteté qu'était la vie des membres des instituts de "perfection de la charité": religieux, instituts séculiers, sociétés de "vie commune sans voeux", comme on disait alors. C'est la décision qui fut prise le 30 septembre 1964, par 1505 placets contre 698.

Ce fut là l'origine du chapitre VI, intitulé "Les Religieux" (au sens large). Ce chapitre fut l'oeuvre de la commission théologique, qui consulta à peine la commission des religieux. Celle-ci, à ce moment-là, travaillait à réduire autant qu'elle pouvait son schéma, par ordre donné après la première session du Concile.

Mais du coup, cette commission des "Religieux" (elle aussi "au sens large", comme le dit fort bien le No 1 de "PERFECTAE CARITATIS", qui fut le fruit de son travail en 1965) en fut réduite à se concentrer sur la "rénovation adaptée" des éléments les plus caractéristiques de la vie religieuse, puisque LUMEN GENTIUM, au chapitre VI, avait traité de la "nature", de l'ecclésialité et de la grandeur de la vie consacrée... (Df. Texte du P. Jacques Arragain, p.1).

## 1.2 Les textes de Vatican II

Il faut voir maintenant ce que disent les principaux textes de Vatican II en ce qui regarde l'appel à la fidélité aux fondateurs.

### 1.2.1 Lumen Gentium (21 novembre 1964)

On ne peut pas dire que le chapitre VI de LUMEN GENTIUM adresse vraiment un Appel à la fidélité aux fondateurs. Au no 43 on trouve une allusion indirecte aux fondateurs lorsque le texte parle de la naissance et de la richesse des "formes variées" de vie Religieuse:

"Comme un arbre qui se ramifie de façons admirables et multiples dans le champ du Seigneur, à partir d'un germe semé par Dieu, naquirent et se développèrent ainsi des formes variées de vie solitaire ou commune, des familles diverses dont le capital spirituel profite à la fois aux membres de ces familles et au bien de tout le Corps du Christ."

Au no 44, il est question du lien à l'Église, et de la vocation ou du caractère propre des divers instituts:

"Mais comme les conseils évangéliques, grâce à la charité à laquelle ils conduisent, unissent de manière spéciale ceux qui les pratiquent, à l'Église et à son mystère, leur vie spirituelle doit se vouer également au bien de toute l'Église. D'où le devoir de travailler, chacun selon ses forces et selon la forme de sa propre vocation, soit par la prière, soit aussi par son activité effective, pour enraciner et renforcer le règne du Christ dans les âmes, et le répandre par tout l'univers. C'est pourquoi l'Église défend et soutient le caractère propre des divers instituts religieux."

Au no 45, en parlant du rôle de la hiérarchie par rapport aux religieux, LUMEN GENTIUM devient un peu plus explicite en signalant la fidélité à l'esprit des fondateurs:

"Suivant avec docilité les impulsions de l'Esprit-Saint, elle (la hiérarchie dans l'Église) accueille les règles proposées par des hommes ou des femmes de premier ordre et, après leur mise au point plus parfaite, elle leur donne une approbation authentique; enfin, avec autorité elle est là pour veiller et étendre sa protection sur les instituts créés un peu partout en vue de l'édification du Corps du Christ, afin que dans la fidélité à l'esprit de leurs fondateurs ils croissent et fleurissent".

(N.B.: Ces trois textes sont cités à partir de la traduction donnée dans "Concile Oecuménique Vatican II", Éditions du Centurion, Paris, 1965, Coll. Documents Conciliaires).

"Naissance", "formes variées", "caractère propre", "fidélité à l'esprit des fondateurs", l'essentiel est mis en place, mais ce n'est pas vraiment dans LUMEN GENTIUM qu'on peut trouver un véritable APPEL du Concile à la fidélité aux fondateurs. C'est dans le Décret sur l'Adaptation et la Rénovation de la Vie Religieuse, PERFECTAE CARITATIS, que sera formulé explicitement cet appel.

### 1.2.2 Perfectae Caritatis (28 octobre 1965)

Le Décret PERFECTAE CARITATIS, après avoir rappelé lui aussi la naissance et la "remarquable variété" des sociétés religieuses, annonce, au no 1, qu'il proposera "les principes généraux d'une adaptation et d'une rénovation de la vie et de la discipline des Instituts religieux et -compte tenu de leur nature propre- des sociétés de vie commune sans voeux et des Instituts séculiers". C'est là en fait, dès le no 2, qu'est exprimé clairement le véritable APPEL de Vatican II à la fidélité aux fondateurs.

"L'adaptation et la rénovation de la vie religieuse comportent un incessant retour aux sources de toute vie chrétienne et à l'inspiration originelle des Instituts, en même temps qu'une adaptation de ceux-ci aux conditions nouvelles des temps. Cette rénovation doit s'accomplir, sous l'impulsion de l'Esprit Saint et la direction de l'Église, selon les principes suivants:

a) La norme ultime de la vie religieuse étant de suivre le Christ de la façon proposée par l'Évangile, là sera pour tous les Instituts la règle suprême.

b) Pour le bien même de l'Église, les Instituts doivent avoir leur caractère et leur fonction propres. Aussi faut-il fidèlement mettre en lumière et maintenir l'esprit et les intentions propres des fondateurs, ainsi que les saines traditions, toutes choses qui constituent le patrimoine de chaque Institut.

□ Dans le même Décret, au no 20, on trouve une autre expression du même appel à la fidélité:

"Les Instituts doivent fidèlement conserver et accomplir leurs oeuvres propres. De plus, compte tenu de l'intérêt de l'Église et des diocèses, ils les adapteront aux nécessités de temps et de lieux, en employant les moyens opportuns, même nouveaux, et en abandonnant les oeuvres qui correspondent moins aujourd'hui à l'esprit et au vrai caractère de l'Institut. L'esprit missionnaire doit être absolument maintenu dans les Instituts religieux et, selon le caractère de chacun d'eux, adapté aux conditions actuelles, afin que l'Évangile soit plus efficacement annoncé à tous les peuples." (Id. p. 43).

Cette rénovation adaptée dont il est question, cet «aggiornamento», évoquent deux dimensions: le «retour aux sources», et l'«adaptation...aux conditions nouvelles des temps». La place des fondateurs se situe surtout dans la première de ces dimensions, le retour aux sources. Par «sources», le Concile entend principalement deux réalités: l'Évangile, et le dynamisme fondateur des Instituts. Tous les Instituts religieux veulent suivre le Christ: l'Évangile est donc la règle suprême de leur vie. Mais chaque Institut fait ce chemin comme le lui a appris son fondateur ou sa fondatrice.

### 1.3 À la suite de Vatican II

Après Vatican II des documents importants ont été publiés, dans le but de faciliter la mise en oeuvre des orientations et décisions du Concile. Je m'arrêterai ici à deux textes principaux: "Ecclesiae Sanctae" et "Mutuae Relationes".

#### 1.3.1 Ecclesiae Sanctae (6 août 1966)

Le Motu Proprio ECCLESIAE SANCTAE précise à l'intention du Chapitre général spécial que chaque Institut doit tenir, les normes d'application de PERFECTAE CARITATIS. Concernant la manière de promouvoir une rénovation adaptée de la vie religieuse, l'appel à la fidélité aux fondateurs est exprimé principalement dans les normes suivantes:

«6. Ce Chapitre général a le droit de modifier à titre d'expérience certaines normes des Constitutions..., à condition que la fin, la nature et le caractère de l'Institut soient maintenus. Les expériences contraires au droit commun, qui devront être faites avec prudence, sont autorisées volontiers par le Saint-Siège pour des raisons d'opportunité.»



«12. Pour chaque Institut, les lois générales (Constitutions, Typica, Règles ou de quelque nom qu'on les désigne) embrasseront presque toujours les éléments suivants:

a) principes évangéliques et théologiques de la vie religieuse et de l'union de celle-ci avec l'Église et les expressions aptes et sûres grâce auxquelles on mettra en pleine lumière et on maintiendra fidèlement l'esprit des fondateurs et leurs intentions spécifiques de même que les saines traditions, l'ensemble constituant le patrimoine de chaque Institut (VR, no 2)».

b) les normes juridiques nécessaires pour définir clairement le caractère, les fins et moyens de l'Institut...»

«28. Les oeuvres propres ou particulières de chacun des Instituts, c'est-à-dire celles qui, avec l'Approbation du Siège Apostolique, sont liées à la fondation de ces Instituts ou à de vénérables traditions et, par la suite, ont été définies et organisées par les Constitutions ou d'autres lois propres des Instituts, les religieux doivent les promouvoir avec zèle, tenant compte spécialement des besoins spirituels des diocèses et gardant la concorde fraternelle avec le clergé diocésain et les autres Instituts qui exercent des oeuvres semblables.» (Id. pp. 560, 561, 568).

Comme on le sait, ces normes ont guidé les chapitres généraux qui ont été tenus depuis le Concile pour la révision et la mise à jour des Constitutions des différents Instituts. Il est intéressant de noter au passage comment, des principes généraux (Cf. LG et PC) aux normes concrètes d'application, l'appel à la fidélité aux fondateurs est constamment réitéré. La dernière phrase citée plus haut mentionne les "besoins des diocèses", ouvrant ainsi le chemin à la considération de MUTUAE RELATIONES.

### 1.3.2 Mutuae relationes (23 avril 1978)

Dix ans après la promulgation des Décrets Conciliaires CHRISTUS DOMINUS et PERFECTAE CARITATIS (28 octobre 1965), les deux Dicastères romains intéressés (Congrégation des Religieux et des Instituts séculiers, et Congrégation des Évêques) ont tenu une "Congrégation plénière mixte" (16-18 octobre 1975) pour évaluer l'influence de ces décrets sur la pastorale et la vie religieuse, et pour préciser des orientations doctrinales et des perspectives concrètes pour leur actualisation.

Certains facteurs en effet contribuaient à une nouvelle situation dans l'Église: d'une part l'ampleur des engagements pastoraux et l'exigence de la part des religieux d'une insertion organique dans l'action pastorale; d'autre part, le souci de ces religieux de maintenir leur physionomie propre et leur charisme spécifique.

La "Congrégation plénière mixte" de 1975 a été suivie d'autres travaux (consultations d'experts, amendements, remaniements de textes etc.), qui ont conduit finalement à l'approbation par le Pape Paul VI et à la publication de MUTUAE RELATIONES, un document qui a encore beaucoup d'influence actuellement dans les relations entre les religieux de droit pontifical et les Églises locales.

Le sujet traité est circonscrit dans des limites bien précises: les rapports entre les évêques et les religieux de tout rite et de tout territoire, dans le but de faciliter l'actualisation pratique de ces rapports. Il s'agit d'orientations proposées par les deux Congrégations compétentes et approuvées par le Saint Père. Ces orientations n'anticipent pas, au sens strictement juridique, sur le futur Code de droit canonique. Pourtant, d'une certaine façon, elle en sont le prélude. On peut en effet prévoir que les principes fondamentaux qui se trouvent dans le document se refléteront probablement dans le nouveau Code.

C'est un texte très élaboré. Je cite ici quelques passages qui concernent la fidélité aux fondateurs, dans le contexte des rapports avec les évêques et diocèses.

A propos du ministère des évêques:

«Les évêques, en union avec le Pontife romain, reçoivent du Christ-chef la charge (cf. LG, 21) de discerner les dons et les compétences, de coordonner les énergies multiples et de diriger tout le Peuple pour vivre dans le monde comme signe et instrument de salut. C'est donc à eux qu'est confié également l'office de prendre soin des charismes religieux d'autant plus que l'indivisibilité même du ministère pastoral les rend responsables de la perfection de tout le troupeau. De la sorte, en promouvant la vie religieuse, en la protégeant conformément à son caractère propre, les évêques accomplissent un véritable devoir pastoral»(Cf. no 9. c/).

A propos de la vie religieuse dans l'Église et du caractère propre de chaque Institut.

«11. Les instituts religieux sont nombreux dans l'Église et différents les uns des autres selon le caractère de chacun...; mais chacun d'entre eux... apporte sa vocation particulière comme un don suscité par l'Esprit... et reconnu authentiquement par la hiérarchie.»

«Le charisme des fondateurs (ET,11) se révèle comme une "expérience de l'Esprit", transmise à leurs disciples, pour être vécue par ceux-ci, gardée, approfondie, développée constamment en harmonie avec le Corps du Christ en croissance perpétuelle. 'C'est pourquoi l'Église défend et soutient le caractère propre des divers instituts religieux' (LG,44; cf. CD, 33,35,1 etc.)»

«Ce 'caractère propre' comporte également un style particulier de sanctification et d'apostolat qui crée une tradition déterminée, de telle sorte qu'il est possible d'en analyser convenablement les éléments objectifs.»

"En cette période d'évolution culturelle et de rénovation ecclésiale, il est donc nécessaire que chaque institut conserve son identité avec une assurance telle qu'on puisse éviter le péril d'une situation insuffisamment définie qui porterait les religieux à s'insérer dans la vie de l'Église d'une manière vague et ambiguë, sans se référer suffisamment à leur caractère propre.»

«14, b) Tout institut est né pour l'Église, il est tenu de l'enrichir par ses caractéristiques propres selon son esprit particulier et sa mission spécifique. En conséquence, les religieux doivent cultiver une conscience ecclésiale renouvelée, prêtant leur activité pour l'édification du Corps du Christ, persévérant dans la fidélité à la règle et l'obéissance à leurs supérieurs (cf. PC, 14; CD 35,2).»

c) Les supérieurs des religieux ont le grave devoir et la responsabilité primordiale de veiller avec soin à la fidélité de leurs confrères envers le charisme du fondateur, favorisant la rénovation prescrite par le Concile et réclamée par les circonstances. Ils feront donc tous leurs efforts pour orienter efficacement leurs confrères et les animer incessamment dans cette voie...»

- A propos de la formation:

«26. Les supérieurs religieux s'emploieront avec grande attention à ce que leurs frères et soeurs demeurent fidèles à leur vocation... Les adaptations culturelles et les études spécialisées des religieux porteront sur des matières se rapportant à la vocation spécifique de l'institut;...»

«28. Il revient aux évêques, comme maîtres authentiques et guides de perfection pour tous les membres de leur diocèse (...), d'être aussi les gardiens de la fidélité à la vocation religieuse dans l'esprit de chaque institut...»

«34. ...Par suite, les religieux, tout en faisant preuve d'audace et de perspectives d'Avenir (...) seront étroitement fidèles à la finalité et à l'esprit de l'institut en pleine obéissance et cohésion à l'autorité de la hiérarchie (cf. PC, 2: LG, 12).»

Enfin à propos des engagements et responsabilités dans le champ de l'action:

«47. Les évêques et leurs collaborateurs immédiats chercheront non seulement à avoir une connaissance exacte du caractère propre des instituts, mais aussi à s'informer sur leur situation actuelle et leurs critères de rénovation. De leur côté les supérieurs religieux, dans une vision doctrinale actualisée de l'Église particulière, chercheront à se tenir concrètement informés de l'état actuel de l'action pastorale et du programme apostolique établi par le diocèse dans lequel ils doivent travailler.»

N.B. Les citations sont tirées du texte présenté par la Documentation Catholique, 1978, pp. 774ss. De même, les paragraphes d'introduction en sont inspirés.

Treize ans après PERFECTAE CARITATIS, douze ans après ECCLESIAE SANCTAE, on retrouve dans MUTUAE RELATIONES la même préoccupation de fidélité aux fondateurs, à leurs charismes, au caractère propre de leurs instituts, tout cela étant perçu comme une "expérience de l'Esprit" et une réalité d'"Église". MUTUAE RELATIONES ajoute même aux documents précédents une note intéressante: il n'y a pas que les instituts religieux eux-mêmes qui doivent être fidèles à l'esprit de leurs fondateurs, les évêques, en tant que "maîtres authentiques" et "guides de perfection" sont chargés d'être les gardiens de la fidélité des instituts à leur vocation propre, d'en "prendre soin" et de les "protéger" à cet effet.

### 1.3.3 Le code de droit canonique (1983)

En promulguant le nouveau CODE de droit canonique, le Pape Jeann Paul II déclare:

«...le Code, non seulement de par son contenu mais déjà dès sa naissance, a mis en acte l'esprit du Concile dont les documents présentent l'Église, 'sacrement universel de salut' (...) comme le Peuple de Dieu et où sa constitution hiérarchique apparaît fondée sur le Collège des évêques uni à son chef.

...

Cet instrument qu'est le Code correspond pleinement à la nature de l'Église, spécialement comme la décrit le magistère du Concile Vatican II en général, et en particulier dans son enseignement ecclésiologique. En un certain sens, on pourrait même voir dans ce Code un grand effort pour traduire en langage canonique cette doctrine même de l'ecclésiologie conciliaire. Si, cependant, il n'est pas possible de traduire parfaitement en langage canonique l'image conciliaire de l'Église, le Code doit néanmoins être toujours référé à cette même image comme à son exemplaire primordial~ dont, par sa nature même, il doit exprimer les traits autant qu'il est possible.

«On pourrait même dire que c'est à partir de là que le Code prend ce caractère de complémentarité par rapport à l'enseignement du Concile Vatican II et en particulier par rapport aux deux Constitutions, la Constitution dogmatique LUMEN GENTIUM et la Constitution pastorale GAUDIUM ET SPES.» (La Documentation Catholique, 1983, pp. 245-246).

On pourrait presque dire que selon Jean Paul II, le Code est le dernier décret conciliaire, en ce sens qu'il codifie les intuitions du dit Concile. Cela paraît très vrai aussi en ce qui concerne notre propos de l'appel à la fidélité aux fondateurs. En considérant quelques numéros du Code, on retrouve l'essentiel de ce qu'ont dit les documents mentionnés précédemment.

Les Canons 577 et 578 donnent le point de départ:

«CAN. 577 - Il existe dans l'Église de très nombreux instituts de vie consacrée, munis de dons différents selon la grâce qui leur a été donnée: en effet, ils suivent de plus près le Christ priant, ou annonçant le Royaume de Dieu, ou faisant du bien parmi les hommes, ou vivant avec eux dans le monde, mais accomplissant toujours la volonté du Père.»

«CAN. 578 - La pensée des fondateurs et leur projet, que l'autorité ecclésiastique compétente a reconnus concernant la nature, le but, l'esprit et le caractère de l'institut ainsi que ses saines traditions, toutes choses qui constituent le patrimoine de l'institut, doivent être fidèlement maintenues par tous.»

Quand on parle de "patrimoine" ici, il s'agit, bien entendu, de "patrimoine SPIRITUEL". On reconnaît là les premiers numéros de PERFECTAE CARITATIS. Le Canon 578 s'inspire de PC 2b, décrit le rôle des fondateurs en le précisant avec beaucoup de soin. Il éclaire la définition du "patrimoine" spirituel apporté par le fondateur: "pensée" et "projet", sur la "nature", le "but", l'"esprit" et le "caractère" de l'institut, auxquels s'ajoutent les "saines traditions". Tout cela doit être fidèlement "maintenu".

Le Code apporte ainsi des éléments très éclairants: le fondateur a donné l'essentiel de l'institut auquel se sont jointes, de son vivant et/ou ensuite, de saines traditions, celles qui vont dans le sens voulu par le fondateur. Voilà donc une première expression, en termes canoniques, de l'appel à la fidélité aux fondateurs.

- Le Canon 587 précise comment ce donné propre à chaque institut, c'est-à-dire son "patrimoine" tel que décrit précédemment, doit être protégé.

«CAN. 587 - # 1. Pour protéger plus fidèlement la vocation propre et l'identité de chaque institut, le code fondamental ou constitutions de chaque institut doit contenir, outre les points à sauvegarder précisés au can. 578, les règles fondamentales du gouvernement de l'institut et de la discipline des membres, de leur incorporation et de leur formation, ainsi que de l'objet propre des liens sacrés.

# 2. Ce code est approuvé par l'autorité compétente de l'Église et ne peut être modifié qu'avec son consentement

...

Donc ce qui est "patrimoine" venant du fondateur doit se trouver dans les Constitutions. Les règles fondamentales du gouvernement et de la discipline etc. en seront comme le développement et l'application concrète. Il y a des choses qui ne peuvent pas changer. On doit faire les adaptations nécessaires, mais il n'est pas question de se substituer au fondateur.

On peut rappeler que le devoir pastoral attribué aux évêques par rapport au caractère propre des instituts religieux par MUTUAE RELATIONES (cf. no 9. c/) a trouvé une certaine expression dans le Code de droit canonique, notamment au can. 586.

«Can 586 - # 1. A chaque institut est reconnue la juste autonomie de vie, en particulier de gouvernement, par laquelle il possède dans l'Église sa propre discipline et peut garder intact le patrimoine dont il s'agit au can. 578.

# 2. Il appartient aux Ordinaires des lieux de sauvegarder et de protéger cette autonomie.»

C'est donc en protégeant l'autonomie des instituts que l'évêque jouera son rôle par rapport à leur patrimoine et à la fidélité à leurs fondateurs.

Le Canon 631 se préoccupe de la durée, de l'avenir, en parlant du chapitre général. Celui-ci représente l'institut tout entier et il est le signe de son unité. Quelle doit-être sa préoccupation première? C'est le "patrimoine" du canon 578!

«Can. 631 - # 1. Le chapitre général qui, dans l'institut, détient l'autorité suprême selon les constitutions, doit être composé de telle sorte que représentant l'institut tout entier, il soit un vrai signe de son unité dans la charité. Il a surtout pour mission: de protéger le patrimoine de l'institut dont il s'agit au can. 578, et de promouvoir sa rénovation et son adaptation selon ce patrimoine, d'élire le Modérateur suprême, de traiter les affaires majeures, comme aussi d'édicter des règles auxquelles tous doivent obéir.»

L'appel à la fidélité aux fondateurs est donc prolongé dans la durée, en termes canoniques, par la voix des chapitres généraux qui vont protéger le patrimoine tout en y ajustant les adaptations et rénovations nécessaires. Il paraît - au dire d'un expert! - que si l'on avait toujours tenu compte de cette règle, bien des tâtonnements auraient été évités dans les opérations d'aggiornamento d'un bon nombre d'instituts.

- Enfin, en parlant des obligations et droits des instituts et de leurs membres, le Code émet une législation fondamentale et très significative:

«Can. 662 - Les religieux auront comme règle suprême de vie la suite du Christ proposée par l'Évangile et exprimée par les constitutions de leur propre institut.»

Ce canon 662 synthétise les deux premiers principes généraux pour l'adaptation et la rénovation proposés en 1965 par le Décret PERFECTAE CARITATIS, no 2 a/ et b/ (cf. p. 4): il y était question de la suite du Christ, comme du caractère propre et du patrimoine de chaque institut. Nous ~vons vu au canon 587, # 1 comment ce sont les Constitutions qui ont pour rôle de "protéger" la vocation propre et le patrimoine des instituts, qui expriment la pensée des fondateurs et leur projet. Le can. 662 indique comme "règle suprême de vie" la "suite du Christ proposée par l'Evangile et exprimée par les constitutions." On peut percevoir ici une certaine symétrie:

- le Christ, et son code de vie qui est l'Evangile;

- le fondateur, non nommé, mais présent par son code de vie exprimé dans les constitutions.

Evidemment, le fondateur doit être le premier à suivre le Christ, et le code de vie qu'il propose doit être en tout conforme à l'Evangile. Toute l'importance des constitutions est là. Les chapitres généraux et l'autorité ecclésiastique ont pour mission d'assurer cette fidélité à l'Evangile et à l'esprit des fondateurs. D'une certaine manière on peut dire que les Constitutions se situent par rapport aux fondateurs comme l'Evangile se situe par rapport au Christ. Les constitutions doivent être comme un "évangile" venu du fondateur; pour les membres des instituts, elles constituent une expression personnalisée ou une "médiation" indispensable de l'Évangile du Christ.

## 2. QUELQUES ÉLÉMENTS D'UN "PATRIMOINE SPIRITUEL" VENU DE LA FRANCE DU XVIIe SIECLE.

- Que pourrait signifier, pour des instituts se rattachant à l'École française de spiritualité, cet appel de Vatican II à la fidélité aux fondateurs? Bien sûr, les instituts religieux ou autres représentés ici sont nombreux et divers. Leur rattachement à l'École française a assurément pris des formes originales, et privilégié certains aspects plutôt que d'autres dans chacun des cas. Chaque institut a son propre "patrimoine", dont il n'est pas possible de faire l'étude en cet exposé.

On peut cependant dégager quelques traits fondamentaux d'une expérience spirituelle vécue au XVIIe siècle et dont nos fondateurs et fondatrices ont pu bénéficier. Ces traits généraux ne seront toujours qu'un arrière-fond servant peut-être de dénominateur commun - sur lequel ont pris relief les patrimoines divers représentés ici.



## 2.1 Un bref rappel historique

### 2.1.1 En négatif

On a parlé d'une certaine décadence religieuse de la France vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup>. "Décadence" ne veut pas dire qu'il n'y avait pas de bons chrétiens... Il s'agit plutôt d'une situation d'ensemble, résultant d'une évolution historique donnée, dont je ne signale ici que quelques traits

#### -Attribution des charges spirituelles (la "commende")

Les biens ecclésiastiques sont considérables dans le royaume de France à cette époque. Le Concordat de 1516 a mis aux mains du roi une énorme masse de bénéfices qu'il distribue selon le système de la "commende". Petit à petit se produit une dissociation des charges spirituelles et du revenu temporel qui leur est attribué. Pour des raisons de famille, de politique, d'avidité quant aux biens matériels, les charges sont distribuées à des titulaires canoniquement incapables de les exercer, et qui doivent se faire remplacer par quelqu'un d'autre, à qui ils concèdent normalement une petite part des revenus. Ainsi en est-il pour les évêchés, les abbayes, les cures etc. Il s'agit, comme on le voit, d'institutions "mssculines". Pour la monarchie, c'était un moyen de conserver sous son contrôle et d'utiliser à ses intérêts cette énorme masse de richesse qui autrement aurait pu lui échapper et se tourner contre elle.

#### État lamentable du clergé

Les prêtres, en majorité, surtout dans les campagnes, sont laissés à eux-mêmes, dans le vice et l'ignorance. Un bon nombre ne connaissent pas le latin; quelques-uns ne savent même pas lire et peuvent à peine administrer les sacrements: savent-ils au moins à quoi ils correspondent? Concubinage et ivrognerie sont très répandus. Certains même s'adonnent à la sorcellerie. Comment pourraient-ils donner à leurs ouailles une formation religieuse satisfaisante? L'ignorance dogmatique des fidèles est effarante, les mystères chrétiens les plus fondamentaux souvent ignorés.

Quant au clergé régulier, sa situation n'est pas plus brillante. Les monastères, aussi bien d'hommes que de femmes, servent souvent de refuge pour les plus jeunes des familles dont on ne sait que faire, qui ne peuvent pas porter les armes ou auxquelles on ne peut pas donner de dot. Un grand nombre sont au monastère sans en avoir la vocation: une vie médiocre, intellectuellement, moralement, matériellement aussi. Une situation délabrée, grave, dont la non-liberté des vocations paraît être une des causes les plus profondes.

-Une certaine conception de l'Église...

À cette époque, l'Église de France est une de ces catégories sociales qui ne se discutent pas, d'où l'importance de son aspect d'institution sociale, et aussi d'institution nationale (gallicanisme). Parallèlement à ce que je rappelais précédemment au sujet de l'attribution des charges spirituelles, on note encore une dissociation, cette fois entre la position ou la situation religieuse, et la mentalité personnelle. On est croyant, prêtre, engagé chargé d'une responsabilité dans l'Église, mais seule l'apparence compte, la foi ne se vit qu'en surface et ne comporte pas un engagement de la personne, comme baptisé, comme prêtre etc. Le "cadre" suffit, si l'on peut dire. Cela était sans doute dû à une certaine mentalité de juridisme: être chrétien, être prêtre, implique des responsabilités extérieures, des tâches à accomplir ou des gestes à poser, mais on oublie que cela commande aussi un comportement intérieur. Le déclin de la vie spirituelle paraît être non seulement une dégradation de fait, mais une dégr~tion de droit: on ne conçoit plus le devoir fondamental pour les chrétiens d'avoir une vie intérieure profonde, vraie, en harmonie avec l'attitude, l'engagement extérieur, temporel. On assiste à une grave perte de contact avec les réalités les plus fondamentales de la vie chrétienne, telle qu'on peut la comprendre à partir de la Révélation et de la grande Tradition de l'Église.

### 2.1.2 En positif

Sur ce tableau assez sombre de la vie de l'Église à la fin du XVIe siècle et au tout début du XVIIe, se dégagent cependant des traits beaucoup plus lumineux, d'une lumière qui en viendra à éclairer de plus en plus le paysage religieux du XVIIe siècle.

#### Une floraison mystique

Il subsiste un grand nombre de chrétiens et de chrétiennes demeurés fervents, qui, par des chemins divers, ont sauvegardé la profondeur et la pureté de leur expérience de foi. Malgré les carences signalées plus haut, le catholicisme français n'en demeure pas moins relativement vigoureux. Un mouvement de réforme catholique se fera jour dans les dernières années du XVIe siècle, et se développera admirablement grâce à la présence d'un certain nombre de personnes qui, au milieu de la décadence générale, ont su maintenir très haut l'idéal religieux. Ces chrétiens et chrétiennes, souvent de condition très humble, ne le cèdent en rien aux plus grands dont l'Histoire a retenu les noms. Un goût des choses spirituelles va se développer chez un nombre croissant de personnes. Au début, ce sont les aspects les plus extérieurs qui attirent l'attention, les phénomènes extraordinaires de la vie mystique, extases, visions etc. Petit

à petit se développent des doctrines spirituelles plus structurées. L'importance des mystiques faisant partie de ce courant s'avère fort considérable. Pierre de Bérulle fera partie de l'entourage d'une de ces mystiques, Mme Acarie (Barbe Avillot).

Un nom important dans ce mouvement, qu'on désignera comme "l'École Abstraite": Benoit de Canfeld, religieux issu de l'aristocratie anglaise. Il suppose, à toute vie spirituelle, une forte base d'ascèse. Il prône le renoncement aux voies conceptuelles et discursives pour atteindre Dieu: l'union à Dieu s'opère par l'affection, c'est-à-dire par et dans la volonté. On sent l'influence des idées devenues classiques depuis les mystiques rhénans. La suprême conformité à la volonté de Dieu est essentiellement passive. C'est comme une depersonnalisation de l'âme par anéantissement. Il ouvre la voie à la mystique "néantiste" qui prendra de plus en plus d'importance. Il s'agit d'un rejet des éléments sensibles et conceptuels, qui va conduire au rejet, par dépassement, de l'humanité du Christ pour parvenir au pur contact avec la divinité. Pierre de Bérulle, dans sa jeunesse, entrera dans cette tendance, qu'il décrira dans un livre: "le Bref Discours de l'Abnégation intérieure". Grâce aux efforts de Mme Acarie, apparaît aussi comme élément nouveau le Carmel réformé d'Espagne, qui viendra s'implanter en France, et jouera un rôle important dans la vie spirituelle du XVIIe siècle.

- Un ELAN missionnaire

La floraison mystique sera accompagnée d'un important mouvement missionnaire. Vers la fin du XVIe siècle les premières manifestations d'un mouvement missionnaire seront perçues dans les paroisses de France. Des prêtres ambulants, religieux pour la plupart, allaient de ville en ville et de village en village, de préférence dans les régions plus marquées par la réforme protestante. Ils s'efforçaient de réveiller la ferveur des catholiques, et de provoquer le retour des protestants au sein de l'Église romaine. Ce premier mouvement missionnaire en suscite un second, qui fut encore plus ample: les paroisses catholiques en tant que telles eurent aussi des missions. C'était une forme nouvelle d'apostolat.

Pour convertir les protestants, le mouvement venu d'Italie impliqua surtout les Capucins, les Jésuites (en Bretagne notamment), François et Louis de Sales etc. Le Saint-Siège s'y intéressait, les missions des Jésuites et des Capucins furent subventionnées par le roi.

Pour rendre les catholiques vraiment chrétiens - et pourrait-on dire aussi pour lutter de cette manière contre le protestantisme - Monsieur Vincent avait fondé la Congrégation de la Mission, et Pierre de Bérulle, "homme tout apostolique",

avait, en 1611, établi l'Oratoire. Jean Eudes entra à l'Oratoire en 1623, et dès le début des années 1630 commença son apostolat missionnaire. Il y travaillera pendant tout le reste de sa vie, prenant part à de nombreuses missions, et fondant en 1643 une congrégation dévouée aux "exercices des Missions" et aux "exercices des Séminaires". D'autres sociétés aussi s'intéressèrent aux missions: les Clercs de la mission, qui devinrent les Prêtres du Saint Sacrement, les Missionnaires du Clergé, les Missionnaires de Périgueux, les Missionnaires de Saint-Joseph etc. Il y avait par ailleurs les autres missionnaires qui travaillaient seuls...

À tel point qu'on pourra dire plus tard que l'esprit du XVIIe siècle a été un esprit missionnaire. Les missions intérieures s'ouvriront de plus sur les missions extérieures, au Canada en particulier, avec les Jésuites, les Récollets etc. Un auteur dira, beaucoup plus tard: "Dans le royaume (de France), le catholicisme se livre tout ensemble à la mystique et à l'action" (Jacques Lewis, Dict. de Spir. Tome V, col. 997).

- Le courant Bérullien

On pourrait ici parler très longuement des maîtres spirituels du XVIIe siècle... Il faudrait des experts plus compétents que je ne le suis. Les limites de cet entretien obligent à ne dégager encore que quelques grands traits.

- Réunification, intégration de l'"extérieur" et de l'"intérieur" de la vie du chrétien

En parlant précédemment de l'aspect négatif, j'avais signalé un phénomène de dissociation entre la position, la situation religieuse extérieure d'une part, et la mentalité personnelle d'autre part, c'est-à-dire l'engagement intérieur dans l'expérience de foi. Les maîtres du XVIIe siècle vont favoriser un mouvement de réunification, d'intégration de l'extérieur et de l'intérieur de la vie du chrétien, de transformation des manières de vivre à partir de l'expérience de foi chrétienne. Dans ce contexte je veux dire un mot de saint François de Sales, et surtout mettre en évidence cet aspect de son apport. Dans le contexte du phénomène de dissociation que je viens de rappeler, écoutons François de Sales lui-même, dans un extrait de son "Introduction à la vie dévote".

«La dévotion doit être différemment exercée par le gentilhomme, par l'artisan, par le prince, par la veuve, par la fille, par la mariée; et non seulement cela, mais il faut accommoder la pratique de la dévotion aux forces, aux affaires et aux devoirs de chaque particulier.

C'est une erreur ainsi qu'une hérésie, de vouloir bannir la vie dévote de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du ménage des gens mariés. Il est vrai, Philotée, que la dévotion purement contemplative, monastique et religieuse ne peut être exercée en ces vocations là mais aussi, outre ces trois sortes de dévotion, il y en a plusieurs autres, propres à perfectionner ceux qui vivent en états séculiers. Où que nous soyons, nous pouvons et devons aspirer à la vie parfaite» (Texte cité dans La Liturgie des Heures, vol. I, pp. 1363-64).

Saint François de Sales aura beaucoup fait pour unifier la pratique extérieure et l'expérience intérieure de la foi chrétienne, pour conduire les baptisés à une vie intérieure plus profonde et plus vraie, qui se manifeste dans les attitudes et les faits concrets. Les autres maîtres spirituels du XVII<sup>e</sup> siècle travailleront dans le même sens. Pour eux comme pour François de Sales, toute condition humaine peut être un moyen de perfection, de dévotion, de charité. Saint François de Sales mettra en valeur la dimension affective de l'oraison qui, pour lui est beaucoup plus un contact des personnes (Dieu et l'homme) qu'une fusion des essences. La contemplation, pour lui, est "une amoureuse, simple et permanente attention de l'esprit aux choses divines". Il développera une méthode de direction spirituelle essentiellement psychologique. Son attention aux données de la vie concrète des personnes lui fait mettre au premier plan l'accomplissement du devoir d'état, où il estime que le chrétien peut marcher vers la perfection qui est avant tout la charité.

#### - Christocentrisme

J'ai signalé parmi les éléments négatifs la piètre formation spirituelle du clergé séculier et régulier, l'ignorance religieuse des fidèles; et aussi, en parlant de la floraison mystique, un certain aspect "néantiste" qui risquait de conduire au rejet, par dépassement, de l'humanité du Christ pour parvenir au pur contact avec la divinité. Cela me conduit à mettre en évidence maintenant un élément absolument essentiel de la spiritualité des maîtres de l'École française: la place et le rôle du Christ dans la vie des baptisés, dans leur croissance spirituelle, dans la vie et le ministère des prêtres (le christocentrisme). J'en dirai un mot en citant plus spécialement Pierre de Bérulle, qui a été pour une bonne part l'artisan de ce retour au christocentrisme, et qui a eu une énorme influence, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à maintenant, par lui-même, par ses disciples ou ceux qui ont été plus ou moins touchés par sa pensée.

Bérulle en est arrivé peu à peu à l'idée d'une piété fortement centrée sur le mystère de l'Incarnation. L'Incarnation du Verbe est au centre de l'Histoire comme au centre de la vie chrétienne. Tout cela s'appuie, chez lui, sur ses idées trinitaires: son Dieu n'est pas le Dieu des philosophes mais le Dieu de la Révélation. Bérulle a développé toute une théologie du rôle des personnes au sein de la Trinité, qui l'a conduit à discerner, à l'intérieur même de l'essence divine, comme une tendance vers l'Incarnation. Sa contemplation de Jésus, l'Homme-Dieu, le Verbe Incarné, fait naître en lui la conviction qu'il est impossible de rencontrer Dieu en faisant abstraction du Christ. En fondant un ordre nouveau, l'apparition de l'Homme-Dieu dans l'univers établit entre Dieu et l'homme un type de relations radicalement renouvelé, et qui ne peuvent en aucune manière se nouer hors de Jésus, Verbe Incarné. Jésus est, par rapport aux hommes, l'essentielle manifestation de Dieu, manifestation unique et totale: on ne peut concevoir une voie d'accès à Dieu, une initiation mystique, qui ne passerait pas par le Verbe Incarné.

L'Homme-Dieu entraîne avec lui l'ensemble de l'humanité dans la référence à Dieu. Mais l'être humain pécheur est cependant radicalement impuissant et abandonné à lui-même. Seule une initiative divine peut le tirer de sa misère et lui rendre accès auprès de Dieu: c'est la Rédemption, par laquelle l'homme entre dans l'ordre nouveau de la grâce. D'où l'importance du baptême, pour nous arracher à la domination du démon et nous incorporer au Christ.

De là surgira toute une spiritualité pour la vie concrète, celle que Bérulle appellera la spiritualité d'ADHÉRENCE: tout l'effort du baptisé doit être d'adhérer à Jésus, de traduire la vie de Jésus dans sa propre vie. Contempler le Christ dans ses "états et mystères": les événements de sa vie sont les "mystères"; chacun de ces mystères se traduit par un "état" du Verbe Incarné, c'est-à-dire ses pensées, ses attitudes intérieures. Le chrétien doit être intérieurement occupé à contempler, adorer, imiter la vie intérieure de Jésus, toute sa vie spirituelle consiste à regarder et revivre la vie de Jésus. Il s'agit d'un engagement intégral de la personne du chrétien, reproduisant en lui les attitudes, la manière d'être de l'Homme-Dieu.

Le péché, cependant, s'oppose à la pleine adhérence au Verbe Incarné. Voilà pourquoi, par l'ABNEGATION, il faudra se dégager de l'être alourdi par les conséquences du péché, pour devenir comme une "capacité" de Jésus. L'abnégation proposée par Bérulle est conforme à la conception paulinienne qui dit que l'on ne se dépouille que dans la mesure où l'on revêt autre chose; on ne renonce à son activité propre que dans la mesure où l'on entre dans celle du Christ. L'abnégation est considérée comme une mort intérieure, et directement mise en rapport avec la croix du Christ et avec sa mort, qu'elle reproduit. La spiritualité de l'Incarnation de Bérulle inclut la Croix et la Rédemption.

Cette abnégation comporte donc toute une ascèse. Dans la vie du chrétien, le primat appartient à la contemplation. C'est en sortant de son propre univers et en tenant les yeux fixés sur Jésus qu'il doit d'abord se conformer à Lui. En se dégageant de lui-même et en se conformant à Jésus, le chrétien entre dans le mouvement même de la vie intérieure de Jésus. La vie chrétienne comporte donc comme allant de soi, pour tous les baptisés, une vocation contemplative, qui les conduit à s'identifier au Christ et à s'engager concrètement en entrant dans son oeuvre d'amour.

Pierre de Bérulle a donc donné le départ de tout un courant spirituel centré sur Jésus-Christ, ce qui l'a amené à considérer attentivement Marie, qui occupe dans l'économie de l'Incarnation une place à part. Une grande partie de sa "Vie de Jésus" est en fait consacrée à Marie. Bérulle introduit dans sa spiritualité un thème qui sera familier à ses continuateurs, celui de la vie de Jésus en Marie. Marie n'existe que dans et pour l'Incarnation du Verbe. Identifiée à tous les états et mystères de son Fils, elle devient pour nous le modèle de la relation à Jésus.

- De nombreux témoins du Christ: contemplatifs, spirituels actifs, missionnaires, fondateurs.

Le Cardinal de Bérulle a eu des disciples et des continuateurs. D'autres, sans être nécessairement disciples, ont subi son influence. Par eux tous, il a exercé un grand rayonnement. Chacun cependant, atteint directement ou indirectement par Bérulle et sa spiritualité, a mené sa propre vie spirituelle à sa manière, avec ses accents personnels. Parmi ces disciples, j'en signale aujourd'hui quelques-uns, assez renommés par ailleurs:

- Le Père de Condren, insiste beaucoup sur l'idée de sacrifice: pour lui, l'adhérence est le sacrifice, et c'est surtout à l'état de victime du Christ que nous devons adhérer.

- Le P. Bourgoing, disciple fidèle, s'éloigne peu du maître sur le plan doctrinal; il se montre plus original et personnel en ce qui regarde l'oraison et sa technique.

- Saint Jean Eudes, de la première génération des bérulliens, oratorien de 1623 à 1643; d'une certaine manière il adaptera le bérullisme en éliminant les thèmes métaphysiques et en développant les thèmes qui avaient une portée réelle dans la vie et la piété des gens. Son premier et maître livre, "La Vie et le Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes" (1637) est

un manuel pratique de vie chrétienne, qui contient «ce qu'il faut faire en toute notre vie pour vivre chrétiennement et saintement, et pour former, sanctifier, faire vivre et régner Jésus en nous». Le thème des «états», comme celui de la vie de Jésus en Marie, le conduiront au symbolisme du Coeur, et il deviendra le «père, le docteur et l'apôtre» du culte du Coeur de Jésus et du Coeur de Marie.

- Jean-Jacques Olier est un mystique et un réalisateur, influencé aussi par Vincent de Paul et Condren; ses ouvrages deviendront des classiques de la spiritualité sacerdotale. Lui aussi se situe dans la spiritualité d'adhérence aux états et mystères du Verbe Incarné, mais il a substitué le mot «intérieur» au mot «état», pour bien exprimer les dispositions et sentiments intérieurs que Jésus avait dans ces mystères. Il développera une conception grandiose du sacerdoce, de la grâce spéciale du sacerdoce qui unit le prêtre au Christ.

- Vincent de Paul ne fut peut-être pas un "disciple" de Bérulle dans le plein sens du terme. D'après Henri Bremond cependant, c'est Bérulle qui a fait sur lui l'impression la plus profonde: "Un des plus saints hommes que j'ai connus, disait-il, c'est le cardinal de Bérulle". L'homme d'oeuvres, le grand organisateur qu'est M. Vincent confirme par son expérience les principes mystiques du maître: il n'y a de salut pour nous que dans une adhérence constante aux états, à la Vie même du Verbe Incarné.

Jean Eudes, Jean-Jacques Olier et Vincent de Paul seront des évangélistes, des formateurs, des fondateurs dont la vie, la spiritualité et l'action marquent encore l'Église de ce temps. Combien d'autres, dans ce riche milieu du XVIIe siècle, pourraient retenir notre attention...

- des laïcs comme M. de Renty et M. de Bernières;
- les Jésuites bérulliens...
- un évêque missionnaire comme François de Montmorency-Laval;
- les Jésuites et Récollets missionnaires au Canada;
- Marie de l'Incarnation, qui conjugue les états suprêmes d'oraison avec une action géniale que les adversités ne freinent pas;
- Catherine de Saint-Augustin, qui accepte le combat contre Satan dans un état de victime;



- Marguerite Bourgeois, qui vit en profondeur le commandement de l'amour;
- Jeanne Mance, qui pratique sublimement la charité envers la souffrance physique;
- Louis-Marie Grignon de Montfort qui sera, plus tard, un bel exemple de la dévotion à Marie dans les milieux populaires;
- Jean-Baptiste de la Salle;
- Marguerite d'Youville, au XVIIIe siècle, sera une grande figure spirituelle qui consacra toute son énergie aux êtres socialement les plus démunis;
  
- Conclusion

Dans cette situation d'une foi vécue à retrouver et d'une Église à reconstruire, ont donc jailli une floraison mystique, un élan missionnaire et le courant bérullien. La vie chrétienne a amorcé un mouvement d'intégration et de réunification, elle s'est recentrée sur le Christ. Nous vivons encore des effets bénéfiques de cette grande renaissance religieuse française du XVIIe siècle.

### 3. Vatican II et la vie religieuse: une autre perspective

Dans la troisième partie de cet exposé, j'aimerais revenir au point de départ, c'est-à-dire au Concile Vatican II, et le considérer brièvement sous un autre angle.

J'ai cité en première partie des textes normatifs, qui demandaient la fidélité à l'esprit des fondateurs. Concernant la vie religieuse, le Concile n'a pas établi que des normes. Il a mis de l'avant aussi des orientations théologiques fondamentales. Il m'apparaît important de rappeler ici la dimension nettement "christocentrique" de la vie religieuse telle que présentée par Vatican II.

#### 3.1 Voici un premier texte, extrait de LUMEN GENTIUM:

«Les religieux doivent tendre de tout leur effort à ce que, par eux, de plus en plus parfaitement et réellement, l'Église manifeste le Christ aux fidèles comme aux infidèles: soit dans sa contemplation sur la montagne, soit dans son annonce du royaume de Dieu aux foules, soit encore quand il guérit les malades et les infirmes et convertit les pécheurs à une vie féconde, quand il bénit les enfants et répand sur tous ses bienfaits, accomplissant en tout cela, dans l'obéissance, la volonté du Père qui l'envoya» (no 49, texte cité à partir de la traduction donnée dans "Concile oecuménique Vatican II", Editions du Centurion, Paris, 1965, p. 124).

On croirait presque lire la description d'un ensemble d'"états et mystères" de la vie de Jésus. Une vie d'identification totale à Jésus est nécessaire pour que l'Église, par les religieux, manifeste ainsi le Christ au monde.

3.2 On trouve aussi des passages très significatifs en ce sens dans le Décret PERFECTAE CARITATIS:

no 1 «...Dès les premiers temps de l'Église, il y eut, de fait, des hommes et des femmes qui décidèrent de suivre le Christ plus librement et de l'imiter plus fidèlement grâce à la pratique des conseils évangéliques. Chacun à sa manière, ils menèrent une vie consacrée à Dieu. Beaucoup parmi eux, inspirés par l'Esprit Saint, ou bien vécurent dans la solitude, ou fondèrent des familles religieuses...»

«...Ainsi poussés par la charité que l'Esprit Saint répand dans leurs coeurs (...), ils vivent sans cesse davantage pour le Christ et pour son Corps qui est l'Église (...). Aussi, plus fervente est leur union au Christ par un tel don d'eux-mêmes embrassant toute leur vie, plus florissante devient la vie de l'Église et plus fécond son Apostolat.»

no 5 «...Que les religieux donc, fidèles à leur profession, abandonnant tout pour le Christ (...), le suivent (...) comme l'unique nécessaire (...), écoutant ses paroles (...), occupés de ce qui le concerne (...). C'est pourquoi il faut que les membres de tout Institut, cherchant par dessus tout Dieu et Dieu seul, unissent la contemplation par laquelle ils adhèrent à lui d'esprit et de coeur et l'amour apostolique qui les pousse à s'associer à l'oeuvre de la Rédemption et à étendre le Règne de Dieu.»

no 6 «...C'est pourquoi, toute la vie religieuse de leurs membres doit être pénétrée d'esprit apostolique, et toute leur action apostolique animée d'esprit religieux. Pour que ces religieux répondent avant tout à leur vocation de suivre le Christ et que ce soit le Christ lui-même qu'ils servent dans ses membres, il faut donc que leur activité apostolique procède de leur union intime avec lui.» (N.B. Textes cités à partir de la traduction donnée dans "Vatican II", coll. Unam Sanctam 62, Paris, Cerf, 1967, pp. 23-31).

La vie religieuse est donc présentée, dans PERFECTAE CARITATIS, en une perspective tout à fait christocentrique. Dès les débuts de son existence dans l'Église il est question de "suite du Christ". L'"union au Christ" doit embrasser toute la vie: la "contemplation par laquelle ils adhèrent à lui" dans toute leur vie, comme l'activité apostolique qui découle de "leur union intime avec lui."

3.3 Il m'apparaît intéressant de citer ici un extrait de l'historique du Décret, établi par Mgr Armand Le Bourgeois, ancien supérieur général des Eudistes, qui fut au temps du Concile vice-secrétaire de la commission des religieux:

«...nous dirions d'abord qu'il (le Décret) est marqué d'un triple caractère: Christologique ecclésiologique - eschatologique. On a en effet continuellement cherché à remonter aux sources, c'est à dire à l'Écriture, à rappeler que la vie religieuse était imitation ou mieux continuation du Christ; et c'est cette marche à la suite du Sauveur qui donne à la vie religieuse à la fois son sens de consécration à Dieu et d'apostolat fraternel. ...on a voulu aussi rattacher fortement la vie religieuse à la vie de l'Église et inviter ceux qui la professent à ouvrir leur cœur aux dimensions mêmes du Christ total. On a rappelé aussi que le religieux témoigne de la présence mystérieuse du Christ parmi nous et de son Règne définitif un jour»(id., p. 71).

3.4 La lecture de ces textes nous porterait presque à dire sans doute avec quelque prétention... - que en ce domaine de la vie religieuse le Concile Vatican II a été fidèle à "nos" fondateurs. Il a certainement été fidèle avant tout à l'Évangile. Qu'il me soit permis de citer ici quelques textes d'un disciple de Bérulle, saint Jean Eudes, textes écrits au temps où ce dernier était encore membre de l'Oratoire (1637), et qui illustrent l'identité de vues entre les maîtres du XVIIe siècle et le Concile Vatican II sur la relation au Christ:

«Que la vie chrétienne doit être une continuation de la très sainte vie que Jésus a eue en la terre. - Jésus, Fils de Dieu et Fils de l'homme... n'étant pas seulement notre Dieu, notre Sauveur et notre souverain Seigneur, mais étant en même temps notre chef et 'nous étant ses membres et son corps', comme parle saint Paul, os de ses os et chair de sa chair', et par conséquent étant unis avec lui de l'union la plus intime qui puisse être, telle qu'est celle des membres avec leur chef; unis avec lui spirituellement par la foi et par la grâce qu'il nous a donnée au saint Baptême; unis avec lui corporellement par l'union de son très saint corps avec le nôtre en la sainte Eucharistie; il s'ensuit de là nécessairement que, comme les membres sont animés de l'esprit de leur chef et vivants de sa vie, aussi nous devons être animés de l'esprit de Jésus, vivre de sa vie, marcher dans ses voies, être revêtus de ses sentiments et inclinations, faire toutes nos actions dans les dispositions et intentions avec lesquelles il faisait les siennes: en un mot, continuer et accomplir la vie, la religion et la dévotion qu'il a exercée sur la terre» (O.C. I, pp.161-162).

«...puisque toutes les vertus chrétiennes ne sont autres que les vertus de Jésus-Christ, qu'il a exercées pendant qu'il était sur la terre, et dont nous devons continuer l'exercice pendant que nous sommes en ce monde; il s'ensuit nécessairement que la vraie dévotion chrétienne n'est autre que la dévotion sainte et divine de Jésus-Christ, que nous devons continuer et accomplir en nous. Or Jésus-Christ notre Seigneur a mis sa dévotion à accomplir très parfaitement les volontés de son Père...»

...Au baptême «nous faisons vœu et profession solennelle de renoncer à Satan et à ses œuvres, et d'adhérer à Jésus-Christ, comme les membres avec leur chef, de nous livrer et consacrer entièrement à lui et de demeurer en lui. Or faire profession d'adhérer à Jésus-Christ et de demeurer en lui, c'est faire profession d'adhérer à sa dévotion, à ses dispositions et intentions, à ses lois et maximes, à son esprit et à sa conduite, à sa vie, à ses qualités et vertus, et à tout ce qu'il a fait et souffert» (O.C. I, 265, 268).

3.5 En guise de conclusion à cette troisième partie je cite deux passages du Code de droit canonique, où l'on entend résonner un message semblable à celui que je viens de rappeler en partant de saint Jean Eudes et du Concile Vatican II.

D'abord, en ce qui concerne la formation des religieux:

«Can. 652 - 2. Les novices seront amenés à cultiver les vertus humaines et chrétiennes; par la prière et le renoncement à eux-mêmes ils seront introduits dans une voie de plus grande perfection; ils seront formés à contempler le mystère du salut, à lire et à méditer la Sainte Écriture; ils seront préparés à célébrer le culte de Dieu dans la sainte liturgie; ils apprendront la manière de mener une vie consacrée à Dieu et aux hommes dans le Christ par les conseils évangéliques; ils seront instruits du caractère et de l'esprit de leur institut, de son but et de sa discipline, de son histoire et de sa vie...»

Enfin le canon 662, que j'ai déjà cité et qui synthétise le tout:

«Can. 662 - Les religieux auront comme règle suprême de vie la suite du Christ proposée par l'Évangile et exprimée par les constitutions de leur propre institut.»

#### 4. Conclusion: Appel de Vatican II à la fidélité aux fondateurs, aujourd'hui.

L'appel de Vatican II à la fidélité aux fondateurs nous est donc adressé aujourd'hui à nous, qui sommes membres d'instituts rattachés à l'Ecole française de spiritualité. Cet appel, né de la forte densité de vie ecclésiale que représente un concile, a été complété au sein d'une expérience - faite elle-même de nombreuses expérimentations - longuement murie durant la période d'aggiornamento, et a trouvé une expression codifiée, synthétique, dans le nouveau Code de droit canonique.

Quel genre d'éveil ou de renouveau peut provoquer chez nous cet appel aujourd'hui?

Son expression codifiée nous dit que la PENSÉE des fondateurs et leur PROJET concernant la NATURE, le BUT, l'ESPRIT et le CARACTERE des instituts ainsi que leurs SAINES TRADITIONS, constituent le PATRIMOINE qui doit être maintenu par tous (Can. 578). Les constitutions doivent SAUVEGARDER ce patrimoine (Can. 587) et les chapitres généraux ont pour mission de le PROTÉGER, en promouvant la RENOVATION et l'ADAPTATION des instituts selon ce patrimoine (Can. 631).

Ne pouvons-nous pas trouver, dans cette description du patrimoine, une manière d'exprimer les traits essentiels de l'expérience vécue par les fondateurs dans l'acte de fondation? N'aurions-nous pas à redécouvrir, au-delà des mots, l'expérience vécue qui a conduit à la fondation, et à entrer à notre tour dans l'expérience, à la revivre dans le contexte de notre monde actuel?

Nous devons recréer pour notre monde l'expérience initiale. Les textes, les documents historiques, si bien conservés soient-ils, ne suffisent pas à maintenir une œuvre fraîche et rayonnante. Ils risquent même de la trahir. Il faut que nous puissions saisir leur veine créatrice et leur fécondité, et surtout nous efforcer d'accéder par nous-mêmes à l'expérience spirituelle initiale, celle de la fondation: essayer d'en repérer les aspects les plus essentiels et nous mettre en état d'y entrer nous-mêmes par l'intérieur, de les vivre. Une tradition spirituelle surgie d'une fondation ne se garde vivante que par une création, qui la redécouvre et la prolonge. Si nous entrons vraiment dans l'expérience de nos fondateurs, nous allons être conduits à la recréer pour notre temps, parce que nous sommes des vivants. Notre tradition spirituelle ne sera pas proprement elle-même, c'est-à-dire vivante, sans de nouvelles créations, qui reprennent, approfondissent, prolongent et renouvellent aujourd'hui les créations antérieures. Faute de témoins capables de créations renouvelées, une tradition risque de s'éteindre, ou de n'être plus qu'enseignée, rappelée comme un

vieux souvenir... Elle trouve le rayonnement spirituel d'une création renouvelée quand elle jaillit, comme aux premiers jours, de l'être profond des hommes et des femmes qui la perpétuent. Alors la vie germe et invente le présent! Nous sommes invités à réinventer ici, en Amérique, de manière inédite, la profondeur de l'expérience initiale des maîtres de l'École française.

Où en est notre Église? Où en est notre monde? Notre Église est-elle, comme elle a pu l'être en d'autres temps, en état de dégradation? Notre monde est-il "décadent"?

Notre Église du Canada français a connu des crises et des transformations radicales durant les dernières décennies. D'une situation d'apparente prospérité et sécurité, d'églises remplies, de clergé nombreux et puissant, de couvents bondés et de vocations apparemment inépuisables, elle semble être passée à l'extrême opposé, en plusieurs cas du moins. Pourquoi? Est-ce que la foi vécue il y a 30 ou 40 ans n'avait pas de consistance? Quelle formation catéchétique a été donnée aux fidèles? Sont-ils bien instruits des réalités de la foi, ou ignorants? Les jeunes connaissent-ils l'Église et ses enseignements? Nos évêques sont-ils écoutés, et pris au sérieux?

Y aurait-il DISSOCIATION entre l'appartenance à l'Église institutionnelle et la réalité de la foi vécue, pratiquée concrètement dans la vie? N'y aurait-il pas, de plus en plus, DISSOCIATION entre la foi et la culture ambiante?

Il faudrait des experts en toutes sortes de sciences pour répondre à ces questions.

Que dire de cette société de consommation, qui nous inonde des produits les plus divers, qui nous trahit, nous disperse dans le superficiel, qui nous endort? N'avons-nous pas été tentés, subtilement, de vivre nos réalités d'Église à la manière de la société de consommation, en produisant biens et services, et en oubliant que l'Évangile nous situe dans une dynamique de salut et de miséricorde, et non pas de production? Quelle attention portons-nous aux plus démunis, aux victimes des injustices sociales, aux malades, aux prisonniers, aux blessés de la drogue et de l'alcool, à ceux qui cherchent à se réhabiliter? Sommes-nous encore conscients de la détresse la plus radicale, qui est le péché?

Tout en accueillant ces questions nous prenons conscience que nous connaissons des communautés chrétiennes vivantes, des bons prêtres, priants et engagés, des mouvements dynamiques de renouveau. Nous sommes témoins d'innombrables gestes d'entraide, nous connaissons des personnes qui mènent une démarche d'intériorité et d'engagement...

Pour ma part - j'exprime ici une perception tout à fait personnelle, qui n'est absolument pas scientifique - dans le tableau que je me fais de notre Église je vois bien des traits lumineux, mais aussi des zones d'ombre inquiétantes.

Je crois personnellement, de plus en plus, que NOUS SOMMES EN PAYS DE MISSION. J'ai été profondément impressionné par ce passage du discours du Pape à Québec en septembre 1984, et j'ai acquiescé intérieurement:

«Vous saurez vous souvenir de votre passé, de l'audace et de la fidélité de vos prédécesseurs, pour porter à votre tour le message évangélique au coeur des situations originales. Vous saurez susciter une nouvelle culture, intégrer la modernité de l'Amérique sans renier sa profonde humanité qui venait sans aucun doute de ce que votre culture a été nourrie par le christianisme. N'acceptez pas le divorce entre la foi et la culture. A PRESENT, C'EST A UNE NOUVELLE DEMARCHE MISSIONNAIRE QUE VOUS ÊTES APPELÉS.»

Une nouvelle démarche missionnaire... Je dirais pour ma part la mission «par le dedans», mission qui rejoint les réalités essentielles, qui affronte les enjeux les plus profonds de la VIE, de la VIE INTÉRIEURE, de la LIBERTÉ INTÉRIEURE, du COEUR RENOUVELÉ et des ENGAGEMENTS VRAIS et durables qui en surgissent.

Je crois que comme au XVIIe siècle, devant les DISSOCIATIONS que nous rencontrons nous avons à faire oeuvre de RÉUNIFICATION et d'INTÉGRATION. Je crois aussi que, comme au XVIIe siècle, nous avons besoin d'un puissant élan MYSTIQUE, SPIRITUEL, et MISSIONNAIRE; et que cet élan doit nous conduire au CHRIST VIVANT, vivant en chacune et chacun de nous, au plus profond, nous ramenant à l'essentiel, libérant nos coeurs et nos forces vives et nous engageant du plus profond de l'être à sa suite. Notre vie doit être une «continuation de la vie de Jésus», nous avons à «former Jésus» en nous-mêmes, en nos frères et nos soeurs, à entrer dans ce «mystère des mystères» et cet «oeuvre des oeuvres», comme le dit St Jean Eudes.

Puissions-nous être MISSIONNAIRES, ENSEMBLE, puisant au dynamisme de cette profonde et puissante tradition spirituelle qui nous vient du XVIIe siècle, et qui nous amène à connaître et à annoncer Jésus, mort et ressuscité, Vivant parmi nous.

Mon souhait est que chacun des instituts ici représentés réponde de cette manière à l'APPEL DE VATICAN II À LA FIDÉLITÉ AUX FONDATEURS. Que chacun des instituts, fort de son propre patrimoine, s'engage toujours plus avant et plus profondément dans la rénovation de sa vie, de sa mission, de notre Église, en REDECOUVRANT L'EXPÉRIENCE DE FONDATION qui est la sienne et en LA RECREANT pour notre monde!

- "Les religieux auront comme règle suprême de vie la suite du Christ proposée par l'Évangile..."

- "A présent, c'est à une nouvelle démarche missionnaire que vous êtes appelés"...

## Bibliographie

COGNET, Louis,  
La spiritualité moderne, T. 3 de l'Histoire de la Spiritualité Chrétienne, sous la direction de Louis Bouyer, (Paris), Aubier, 1966.

COGNET, Louis,  
La Spiritualité française du XVIIe siècle, Coll. Culture Catholique, no 4, (Paris), Marcel Petit, 1949.

DEVILLE, Raymond,  
L'Ecole française de spiritualité, Coll. Bibliothèque d'Histoire du christianisme, no 11, (Paris), Desclée, 1987.

LE BOURGEOIS, Armand,  
Historique du Décret ("Perfectae Caritatis"), dans Vatican II, L'Adaptation et la Rénovation de la Vie Religieuse, Coll. Unam Sanctam, no 62, Paris, Cerf, 1967, pp. 51-72.

LEBRUN, Jacques,  
Le grand siècle de la spiritualité française et ses lendemains, dans Dictionnaire de Spiritualité, T. 5, Paris, Beauchesne, 1954, col. 917-953.

LEWIS, Jacques,  
VIII. Canada Français, dans Dictionnaire de Spiritualité, t. 5, Paris, Beauchesne, 1954, col. 997-1004.

TILLARD, J.M.R.,  
Les grandes lois de la rénovation de la vie religieuse (commentaire de la première partie), dans Vatican II, L'Adaptation et la Rénovation de la Vie Religieuse, Coll. Unam Sanctam, no 6Z, Paris, Cerf, 1967, pp. 77-158.



## ÉCOLE FRANÇAISE - DIMENSION HISTORIQUE □

par

Adrien Pouliot, s.j.

"L'histoire, a écrit quelque part Romano Guardini, c'est la lumière du passé entre les mains du présent pour éclairer l'avenir." Au moment d'aborder avec vous la "dimension historique de l'École française de spiritualité", qu'il me soit permis de compléter ce lumineux apophtegme par la réflexion suivante qui correspond parfaitement, me semble-t-il, aux objectifs des organisateurs et des participants de ce congrès: c'est chacun de nous qui bâtit aujourd'hui l'histoire que l'on racontera demain. Voilà de quoi motiver notre reconnaissance envers l'Esprit Saint qui a inspiré et soutenu les organisateurs et embraser notre ferveur pour profiter au maximum des grâces que le même Esprit Saint réserve aux participants. Que nos coeurs ne fassent qu'un avec ceux de Jésus et de Marie, par l'intercession des grandes âmes de l'École française.

Je veux vous dire d'abord où j'ai puisé les éléments de ce qui m'a paru répondre aux désirs que vous avez de connaître - au moins plus précisément, en ce qui regarde la spiritualité de l'Église canadienne - la "dimension historique de l'École française". Je ne suis pas un spécialiste de la spiritualité, mais j'ai un peu appris, au cours de ma carrière d'historien amateur, mais passionné -, à chercher aux bons endroits ce que je voulais savoir.

À part les chapitres pertinents de LA RÉFORME CATHOLIQUE de Daniel-Rops, pour une vue d'ensemble j'ai, en premier lieu, ouvert le DICTIONNAIRE DE SPIRITUALITÉ (dont le P. André Rayez, l'un des continuateurs, venu chercher au Canada français des collaborateurs, il y a environ vingt-cinq ans, nous avait fait comprendre la richesse pastorale). Les articles suivants m'ont instruit: "École de spiritualité", "École française", "Pierre de Bérulle", évidemment, "État" (un mot bien bérullien), saint "Jean Eudes", "Jean de Bernières-Louvigny", "Henri-Marie Boudon" (trois disciples plus ou moins immédiats du maître), "Louis Lallemand", (son contemporain et son émule en zèle et en influence sur l'Église canadienne). J'ai eu aussi l'avantage de recevoir en cadeau du T.R.P. Réналd Hébert, supérieur général des Eudistes, l'imposante et intéressante biographie du fondateur, sobrement écrite en 1985 par un de ses fils, le Père Paul Milcent

sous le titre: Un artisan du renouveau chrétien au XVIIe siècle, saint Jean Eudes. Je venais de lire rapidement, dans LA NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE, livraison de septembre-octobre 1986, un important article du jésuite belge Edouard Glotin: "Jean-Paul II à Paray-le-Monial ou Pourquoi le 'Coeur'?" Je l'ai relu attentivement et en ai tiré beaucoup de fruits, autant grâce aux annotations, qui sont nombreuses, que grâce au texte, qui est très fouillé. Enfin, vous n'en serez pas étonnés, j'ai voulu voir comment les fondateurs de l'Église canadienne, hommes et femmes, clercs, religieux et laïcs, tous des français, avaient vécu ici en Nouvelle-France, la spiritualité qui avait façonné leurs âmes en France, au témoignage des écrits qu'ils nous ont eux-mêmes laissés ou que d'autres nous ont communiqués à leur suiet.

#### I. Pierre de Berulle: héritage reçu - héritage légué

C'est reconnu: l'École française de spiritualité a pour maître incontesté le cardinal Pierre de Bérulle (1575-1629). Au point que le qualificatif d'école "bérullienne" identifierait tout aussi bien la spiritualité française du XVIIe siècle, cet âge d'or de la spiritualité en France. Historiquement, où Bérulle avait-il puisé son style spirituel et, à la fin de sa vie, quelles sont les caractéristiques de la spiritualité qu'il légua à ses disciples?

A. Toute spiritualité chrétienne est théocentrique, cherchant à acheminer l'âme vers Dieu, selon le projet d'union avec lui que Dieu lui-même nous a révélé et qui vise à la fois chaque personne humaine et la collectivité humaine. L'exemplaire par excellence est le Christ Jésus, le Verbe de Dieu fait homme, non seulement pour racheter les hommes du péché originel et les soutenir dans leur lutte contre l'esprit du mal, mais pour constituer avec eux un grand Corps mystique, dont il sera la tête et nous les membres. De sorte que tout chrétien devra, d'une part, par le jeu des vertus morales, éliminer tout ce qui fait obstacle à ce projet divin, puis, d'autre part, par le jeu des vertus théologiques - foi, espérance, charité -, tendre de tout son être, au cours de sa courte vie, à réaliser le mieux possible, en soi et autour de soi, aide par les secours multiples de la grâce, le merveilleux idéal, dont l'Église fondée par Jésus continue sans cesse de nous tracer, de siècle en siècle, les traits essentiels et les linéaments d'actualité.

Pierre de Bérulle avait évidemment cette spiritualité de base; mais il avait sa manière à lui de la vivre, son style de vie spirituelle. Il le tenait d'abord de son tempérament et de son éducation. Ses parents étaient gens de loi. Il connut peu son père, Claude de Bérulle, conseiller au parlement de Paris, qui mourut quand Pierre n'avait que sept ans. En apprenant sa mort, il avait simplement proféré cette réflexion: "Dieu le voulait: il faut le vouloir!" Sa mère, Louise Séguier, fille d'un chancelier fameux, lui avait communiqué sa piété austère,

simple énergique, à la mesure d'une telle réflexion. Pierre se laissa si bien mouler par elle que Louise Séguier se mettra un jour sous la direction de son fils et finira ses jours, un an avant lui, parmi les Carmélites qu'il aura établies à Paris.

Il étudia chez les Jésuites du Collège de Clermont, qui déclaraient n'avoir jamais vu, parmi leurs élèves, "un esprit plus mâle et plus pénétrant, un jugement plus mûr, une mémoire plus heureuse, une dévotion plus tendre". À dix-sept ans, on le regarde déjà comme "un docteur consommé dans la science du salut"; à vingt-deux, il a composé un Brief discours de l'abnégation intérieure; rentré à la maison au sortir du collège, il se prescrit ce règlement de vie conforme à son idéal: "Je ne passerai point d'une action à une autre que je ne pense y être porté par la conduite de Dieu et je choisirai toujours ce qui sera le plus parfait en soit."

Manifestement c'est une âme d'élite, qu'on n'est pas surpris de voir s'orienter vers l'étude sérieuse de la théologie, en Sorbonne, et vers la prêtrise, qu'il reçoit le 5 juin 1599, à vingt-quatre ans et quatre mois. La maison des Bérulle est accueillante aux personnes soucieuses de progrès spirituel, tant pour elles-mêmes que pour la société dans laquelle elles sont obligées de vivre. On y rencontre de saintes femmes, comme Madame Acarie, qui fait école, de saints prêtres, comme le capucin Benoit de Canfeld, M. Gallemant, curé d'Aumale, le jésuite Pierre Coton, François de Sales, occasionnellement. À leur contact réconfortant, Pierre de Bérulle se demandait si le Seigneur ne l'appelait pas à un état de perfection. Une "retraite d'élection" chez les Jésuites le confirme dans les principes de base de sa spiritualité: théocentrisme total, anéantissement de soi-même, à l'exemple du Verbe incarné, et parfaite adhérence à Dieu, dépouillement de tout le créé et désappropriation de soi pour être entièrement à la disposition de Dieu, toutes vertus obtenues par une communication continuelle avec le Très Haut et la pratique du renoncement. Mais à "la voie des conseils" - en quoi consiste canoniquement - par l'émission des trois vœux - la vie religieuse - il préfère suivre "l'esprit des conseils", que lui inspirera, espère-t-il, "la Sagesse incréée venue parmi nous par son Incarnation". Aussi est-il entièrement d'accord lorsque son directeur spirituel depuis longtemps, le chartreux Dom Beaucousin, lui déclare qu'il est sur que sa vocation véritable, c'est d'"être simplement prêtre, mais dans la plénitude du terme. C'est à quoi il s'est résolu" (Daniel-Rops, L'Église de la Renaissance et de la Réforme. Une ère de renouveau: La Réforme catholique, p. 451).

La Providence confirma ce choix judicieux par la rencontre, à Paris, en 1609, de disciples authentiques de Philippe Néri, résolus à réaliser en France "dans l'état purement ecclésiastique", comme à Rome, l'idéal de l'Oratoire philippin. De cette rencontre et des échanges de vues entre eux et Pierre de Bérulle, jaillit l'idée de créer une société française de prêtres

sur le modèle de l'Oratoire de Philippe Néri, mais adaptée aux exigences de l'apostolat en France. Le 10 mai 1613, la bulle Sacrosanctae l'instituait officiellement sous le nom de l'Oratoire de Jésus-Christ, ainsi nommé "en honneur des oraisons que le Sauveur avait faites aux jours de sa vie mortelle" et dont les membres seront "des prêtres pieux, spécialement appliqués à remplir avec toute la perfection possible les devoirs de la vie sacerdotale" (Ibidem, p. 452).

En acceptant d'emblée cette invitation divine, Pierre de Bérulle devenait un participant actif du grand mouvement de réforme catholique en profondeur, issu du Concile de Trente, dont, parmi tant d'autres, Philippe Néri fut un artisan original et efficace, et dont François de Sales, le saint humaniste, manifesta, dans sa personne et son enseignement pratique accessible à tous la totale signification évangélique. Pierre de Bérulle, nous l'avons dit, connut François de Sales, son aîné de huit ans. À la suite de leurs contacts à Paris, où l'humaniste avait engagé Bérulle à fonder une société vouée à l'éducation complète, sans doute - du clergé, leur admiration fut réciproque. François de Sales, pour sa part, écrivait de Bérulle, dans une lettre de 1603: "C'est un homme à qui Dieu a beaucoup donné et qu'il est impossible d'approcher sans beaucoup profiter." Même s'il est impossible de préciser leur dépendance mutuelle en spiritualité, on peut au moins affirmer qu'ils partageaient la même conviction que c'est dans la "fine pointe de l'âme" que se réalisent les ascensions spirituelles, et non dans l'exécution extérieure des actes de dévotion.

La spiritualité de l'Oratoire doit beaucoup aussi à Thérèse d'Avila - dont Pierre de Bérulle lisait les oeuvres à genoux - et aux Carmélites, si fidèles à l'esprit de leur mère, grâce à ses pressantes exhortations et qu'il contribua à établir à Paris. Les fréquents entretiens qu'il eut avec plusieurs d'entre elles, en particulier avec la Mère Madeleine de Saint-Joseph et la Mère Catherine de Jésus, non seulement lui permirent de préciser certains points de doctrine et, à l'occasion, de voir clair dans ses épreuves personnelles, mais même d'entrevoir, un jour, dans une intuition soudaine, le rôle de sa future congrégation et de se décider à se mettre à l'oeuvre pour la fonder sans retard.

L'héritage spirituel dont bénéficia Pierre de Bérulle contient aussi des éléments puisés à l'École franciscaine - qu'il s'agisse de l'admiration profonde qu'il avait pour saint François d'Assise - "rare et divin contemplatif et patriarche de tant de contemplatifs" - ou de l'utilisation évidente qu'il fait, dans sa Vie de Jésus, de la scène de l'Annonciation telle que décrite dans les Méditations sur la vie de Jésus-Christ, attribuées à saint Bonaventure.

Enfin, "une place à part, écrit l'oratorien Molien, doit être faite à saint Thomas (d'Aquin), dont la doctrine lui a été enseignée en Sorbonne par André du Val et Philippe de Gamache;

la

Somme est pour lui [Bérulle] 'oracle et miracle de la théologie scolastique' (Oeuvres, col. 610). - 'Nous suivons, écrira-t-il plus tard, l'école de saint Thomas sur la question de l'Incarnation et en la matière de la grâce, et en tout le reste, le plus que nous pouvons' (Lettre CXLVII. Oeuvres, col. 120). Le concile de Trente, en établissant contre les protestants la véritable notion de la justification, avait donné lieu à toute une série de travaux théologiques sur la sanctification de l'homme par la grâce sanctifiante. Bérulle entre résolument dans ce courant. Avec saint Thomas, il voit surtout dans la grâce un état divin dont le caractère propre est de lier étroitement l'âme humaine à la sainte humanité du Sauveur. Il trouvait, exprimée en maints endroits du docteur angélique, la doctrine du corps mystique du Christ... Bérulle applique le regard de l'amour à ces mystères, contemplés jusque-là davantage par le regard de la science. Dans le Discours de l'état [et des grandeurs de Jésus Par l'union ineffable de la divinité avec l'humanité...], 'les sentiments mystiques se greffent sur la doctrine de saint Thomas comme on voit des fleurs délicates s'épanouir sur un tronc nouveau et fort' (citation tirée d'un livre du R.P. Sernin, Marie de Saint-André)." Aux défiants à l'égard de l'École bérullienne peut au moins être présenté en contrepartie de son idéalisme, cet attachement du maître au réaliste Thomas d'Aquin.

B. 'Au moins', ai-je dit. Car si la liste, même incomplète, et la qualité des influences qui ont composé l'héritage qu'a reçu Pierre de Bérulle et comme constitué sa personnalité spirituelle imposent déjà confiance, à plus forte raison serons-nous rassurés sur la valeur de l'École de spiritualité issue de lui quand nous aurons pris conscience de l'héritage qu'il a légué à ses disciples.

#### 1. Ses écrits

La carmélite Catherine de Jésus avait, un jour, déclaré à M. de Bérulle, qui la consultait sur les charges qu'il devait accepter ou refuser: "La voie que Dieu a choisie pour vous faire annoncer son Fils et ses mystères est principalement celle de la parole écrite" (D.S., Molien, col. 1541). L'article sur Bérulle dans le DICTIONNAIRE DE SPIRITUALITÉ, en cite treize, qui traitent successivement de 1599 à 1609, d'abnégation intérieure (le premier), d'exorcisme, de controverse; puis, à partir de 1611, date de la fondation de l'Oratoire de Jésus-Christ, Bérulle écrit une série d'"Élévations" - comme on disait alors - sur différents aspects du mystère de l'Incarnation, où il explique ses vues personnelles sur le Verbe incarné et le "voeu de servitude à Jésus et à Marie", tel qu'il le conçoit: comme une conséquence logique des réalités théologiques qu'il a perçues en ce divin mystère, au centre de la révélation. Bien que soumises aux jésuites Coton et Suffren, qui les approuvèrent radicalement, bien que communiquées avec discrétion et même recommandées par de nombreux docteurs et évêques, ces Élévations, à cause des vues originales qu'elles contenaient et surtout du voeu de "servitude"

qu'elles proposaient, servirent de prétexte à de violentes attaques contre leur auteur et lui imposèrent un silence d'une dizaine d'années.: "Jesus autem tacebat" répétait-il par devers soi, s'unissant encore davantage aux ignominies du Verbe incarné.

Son plus important ouvrage, écrit en 1623, s'intitule, au complet, Discours de l'état et des grandeurs de Jésus par l'union ineffable de la divinité avec l'humanité et de la dépendance et servitude qui lui est due et à sa très sainte Mère ensuite de cet état admirable. "Tout à la fin de sa vie, conclut Molien, il publia la Seconde Partie des discours de l'Etat et des Grandeurs de Jésus, dans laquelle commence la vie de Jésus. Après avoir étudié le décret de l'Incarnation, il voulait en exposer l'accomplissement, mais il n'eut pas le temps d'arriver même jusqu'à la naissance du Sauveur. Ce qu'il a écrit sur la préparation, le consentement de Marie, l'accomplissement du mystère en elle, est de tout point admirable. Avec les Elévations de Bossuet, qui en a profité, c'est ce qu'on peut lire de plus beau sur le sujet" (D.S., article sur Bérulle, col. 1548).

## 2. Les points saillants du message bérullien selon ces écrits

a. Le théocentrisme de sa doctrine est une position fondamentale qui détermine une attitude habituelle de révérence envers Dieu, laquelle rend l'âme préoccupée de Dieu, le faisant trouver en toute chose, tant de l'ordre naturel que de l'ordre surnaturel, par le moyen de l'oraison sans cesse entretenue. Et ce perpétuel commerce avec Dieu produit l'amour: "Entre toutes les actions que la créature peut exercer envers son créateur, la plus grande, la plus noble, la plus digne et la plus heureuse, c'est l'action de l'amour qu'elle doit à son Dieu; c'est une action qui l'attire et l'élève à son Dieu; c'est une action qui l'approche de Dieu et l'unit à son Dieu même; c'est une action qui met conversation, privauté et familiarité entre Dieu et l'âme" (Oeuvres, col. 1209).

b. L'obsession du Verbe incarné: "Il ne voulait que Jésus-Christ, dit Habert, son premier historien. Il ne goûtait que Jésus-Christ, il ne s'occupait, il ne s'entretenait que de Jésus-Christ" (Vie du cardinal de Bérulle, p.622). Urbain VIII lui donna le titre d'"Apôtre du Verbe incarné". Le Verbe incarné devient pour Bérulle - et conséquemment pour ses disciples "terme d'adoration", "moyen d'adoration", "exemple d'adoration". La dévotion de Bérulle à la personne de Jésus, c'est-à-dire à ses dispositions intérieures, l'amènera à parler du coeur de Jésus, au sens de Jésus aimant Dieu et les hommes par ce qui est le plus personnel en lui, en fonction de l'union hypostatique de ses deux natures. Pour lui, "le coeur est synonyme de personne, ou mieux de Vie morale et religieuse, de vie intérieure. D'instinct, Bérulle écrit le mot; pourtant, semble-t-il, sans avoir dans l'imagination la vue bien nette de l'organe physique ainsi designé. Un second mot, en effet, le mot esprit suit alors,

comme pour laisser le lecteur sur l'impression de quelque chose d'incorporel, d'immatériel" (C. Taveau, *Le cardinal de Bérulle, maître de vie spirituelle*, p.133 - Cité dans D.S., col. 1558).

c. Une dévotion à la Sainte Vierge, aux Anges et aux Saints à la fois plus intellectuelle et plus doctrinale que celle de ses contemporains, donc moins populaire, mais fort tendre, constamment rattachée au mystère de l'Incarnation, par lequel seul s'explique tout le mystère chrétien. "Après saint Bernard, il redit à sa manière qu'il faut aller à Jésus par Marie: 'Ne séparez pas en vos -dévotions ce que Dieu a conjoint si saintement, si divinement et si hautement dans l'ordre de la grâce. Si vous avez à penser, que ce soit à Jésus et à Marie' (Oeuvres col. 1285). Ce qu'il faut lui demander, c'est de nous donner Jésus; lui-même met en elle toute sa confiance (Col. 188). Il veut se considérer comme son esclave. Ce voeu d'esclavage à Marie,... il l'exprime dans le titre de son principal ouvrage [Aupra, p.5] et un grand nombre de fois ailleurs; il inscrit le nom de Marie dans les armes de l'Oratoire, un peu en dessous de celui de Jésus et en plus petit; des trois actes oratoriens, les deux premiers sont adressés à la Sainte Trinité et à Notre-Seigneur; le troisième, auquel il revient souvent dans ses oeuvres, s'adresse à Marie; on trouve aussi dans celles-ci les éléments de la prière O Jesu vivens in Maria, qui sera rédigée par le P. de Condren, complétée par M. Olier et récitée après eux par un très grand nombre de prêtres" (Molien, dans D.S., col. 1561).

Comme la dévotion mariale de Bérulle, la dévotion aux Saints Anges et aux Saints qu'il lègue à ses disciples se réfère au mystère central de l'Incarnation.

d. Ses principes d'ascèse et de mystique. Toute ascèse chrétienne allie essentiellement l'activité humaine et l'action de la grâce divine; toute ascèse chrétienne impose, par conséquent, le renoncement à soi et nécessite l'union à Dieu pour le pratiquer. Les diverses Écoles de spiritualité insisteront davantage sur tel élément plutôt que sur tel autre. En gros, on peut deviner l'orientation bérullienne grâce à cette affirmation du maître: "Jésus seul est notre accomplissement, et il nous faut lier à Jésus comme à celui qui est le fond de notre être... Jésus est notre vie, notre repos, notre force et notre puissance à opérer (Oeuvres, col. 1181, "Piété", CXLIV, 2).

Aussi Bérulle insiste-t-il sur la nécessité de se lier totalement à Jésus: une attitude radicale qu'il appelle "l'adhérence", qu'il faut désirer et demander instamment

Jesu, vivens in Maria, veni et vive in famulis tuis -, dont il faut faire l'apprentissage en ouvrant son âme aux opérations exigeantes de l'Esprit Saint, et qu'il faut mener à son terme normal, "l'état de servitude". On atteindra progressivement cet idéal par la prise de conscience de ses misères, mais surtout des richesses compensatrices que nous apporte Jésus, par une

abnégation et une humilité de tous les instants - "Nous devons être un néant consacré à Dieu, un néant rempli de Dieu, un néant possédé de Dieu et possédant Dieu" -, par les actes traditionnels de la piété chrétienne, en particulier, l'oraison, l'examen de conscience, l'offrande de soi-même à Dieu, souvent répétée et donnant à chacune de nos actions l'orientation qu'elle doit avoir, par le choix judicieux de son état de vie et, finalement, en s'aidant de la variété que nous offre la liturgie de l'Église pour rencontrer toujours et partout Jésus-Christ.

Vraiment, comme disait de lui saint François de Sales, Pierre de Bérulle "est un homme à qui Dieu a beaucoup donné et qu'il est impossible d'approcher sans beaucoup profiter." Et puisque, pour remercier les nombreux responsables du succès de son voyage apostolique au Canada, à l'automne de 1984, le pape Jean-Paul II leur a fait remettre une image au verso de laquelle il a écrit lui-même ce passage de l'épître aux Galates "Je vis dans la foi au Fils de Dieu" (II,20), comme étant le plus parfait résumé de tous ses messages, ne pouvons-nous pas en déduire que, si le Saint-Père prenait part à ce congrès, il nous dirait, à ce moment-ci: "Oui, inspirez-vous de Pierre de Bérulle, que mon prédécesseur Urbain VIII a qualifié d'"Apôtre du Verbe incarné".

## II. Les légataires immédiats de Pierre de Bérulle

Ce sont évidemment ses fils de l'Oratoire de Jésus-Christ. J'emprunte à Daniel-Rops le tableau qu'il nous fait de l'oeuvre accomplie par cette société, dans l'Église de France, au XVIIe siècle (La réforme catholique, pp. 452 et suivantes).

Comme le dira un de ses plus illustres membres, le Père de Condren, "l'Assemblée de prêtres qui la composent ne s'engage pas par des vœux à observer la pauvreté, la charité [sic pour la chasteté, sans doute], l'obéissance et les conseils évangéliques. Mais elle embrasse toutes ces vertus en s'engageant à ce sublime état du sacerdoce qui doit sanctifier et perfectionner tous les autres états de l'Église et qui, par conséquent, suppose la perfection de tous." [Daniel-Rops avait cité plus haut ce mot d'Adolphe Blanc de Saint-Bonnet, célèbre philosophe lyonnais du XIXe siècle, rétrospectivement d'actualité au XVIIe: 'Le clergé saint fait le peuple vertueux'.] Le rôle exact qu'assumera l'Oratoire, c'est encore Condren qui le définit de façon parfaite: "Les maisons de l'Oratoire doivent être, à l'égard des autres prêtres, ce que les monastères sont à l'égard des laïques; car, comme dans la décadence de la ferveur du christianisme, Dieu inspira à plusieurs laïques l'esprit de retraite, d'où se formèrent les monastères, de même l'ordre sacerdotal étant déchu en plusieurs points de sa première perfection, Dieu a excité le cardinal de Bérulle pour former une congrégation de prêtres qui non seulement font profession de tendre à la perfection



sacerdotale, mais se séparent de tout ce qui peut les en détourner." ...Les Oratoriens veulent être au sein même de la piétaille sacerdotale [- l'infanterie sacerdotale], pour la réanimer. Lui rendre ses antiques vertus.

Assis sur ces bases, l'Oratoire travaillera donc à tout ce qui pourra tendre à rénover le clergé. Aider les prêtres dans les paroisses, organiser des retraites où les hommes consacrés à Dieu viendront refaire leurs forces spirituelles, fonder des séminaires pour former les jeunes: telle est la triple tâche que Bérulle assigne à ses fils... En 1631 [c'est-à-dire vingt ans à peine après la fondation], l'Oratoire comptera 71 maisons, dont 21 collèges et six séminaires. La proportion surprend puisque, dans les intentions du fondateur, l'enseignement ne figurait pas et qu'au contraire la tâche de former les prêtres primait les autres... Mais sur l'ordre du Pape - ordre qu'il n'avait pas sollicité -, le fondateur avait dû s'intéresser aussi à l'éducation, ouvrir des collèges, tâche où l'Oratoire allait certes réussir à merveille, mais qui devait aussi le détourner de sa vocation première. Et qui lui valut, il faut l'ajouter, d'entrer avec les Jésuites dans un conflit où ni l'un ni l'autre des adversaires ne fit preuve de très admirables qualités de mesure et de charité... Du moins, restait-il à Bérulle, devenu cardinal en 1627 et qui allait mourir en 1629, de la façon la plus sublime (en célébrant la messe), la satisfaction d'avoir été l'instrument de Dieu, sinon pour accomplir, du moins pour sérieusement amorcer, l'oeuvre nécessaire: rappeler le clergé à sa vocation, le préparer au service de l'Église. C'est là le mérite que l'histoire lui reconnaît."

Daniel-Rops conclut son paragraphe par une vingtaine de lignes que voici:  
"[Bérulle] est-il seul alors, à mener une telle oeuvre [:rappeler le clergé à sa vocation et le préparer au service de l'Église]? Non. Eloigné de lui dans l'espace, mais son frère selon l'esprit, François de Sales vient d'établir à Thonon sa 'Sainte Maison', éventuel noyau d'une congrégation modèle, voisine de l'Oratoire. [Adrien] Bourdoise (1584-1665), rude curé au franc parler, plein de zèle, est venu faire à l'Oratoire une retraite avec ses vicaires, et il en est sorti décidé à fonder une communauté analogue, celle qui va devenir 'les prêtres de Saint-Nicolas du Chardonnet', auprès desquels s'ouvrira un séminaire. Vincent de Paul aussi est un des enfants spirituels de Bérulle, ce 'Monsieur Vincent' dont les fils, les Lazaristes, multiplieront si bien les séminaires. Et c'est un élève du Père de Condren, gloire de l'Oratoire et second supérieur général, que M Jean-Jacques Olier, le fondateur de Saint-Sulpice." Ouvert à Vaugirard, le séminaire sera rattaché à la paroisse Saint-Sulpice, quand M. Olier en aura été nommé curé, et les prêtres responsables du séminaire seront, par lui, rassemblés en une "compagnie" dédiée à la formation et à la sanctification du clergé].

«Berulle, [François de Sales,] Bourdoise, Vincent de Paul, Olier - et ajoutons encore, parmi tant d'autres, Pierre Fourier -: de tels noms ont une résonance trop riche pour qu'on en doute: dans le clergé, désormais, il y a quelque chose de changé.»

### III. Le Père Louis Lallemant et la spiritualité de nos grands missionnaires

Le jésuite champenois Louis Lallemant - qui n'était sûrement pas proche -parent de nos trois missionnaires, les jésuites parisiens Charles, Jérôme et leur neveu, le martyr saint Gabriel Lalemant - fut à la fois le contemporain (1588-1635) du cardinal de Bérulle (1575-1629) et, comme lui, un maître de la spiritualité française. Si les maux de tête et d'estomac, qui l'affligèrent dès le noviciat et pendant neuf ans, amenèrent ses supérieurs à lui faire faire tout d'une traite ses études préparatoires au sacerdoce et à l'apostolat, ils n'empêchèrent pas sa riche personnalité de se révéler. Si bien que, dès la fin de sa probation, il fut chargé, au collège de Rouen, de 1619 à 1621 de la direction spirituelle des jeunes religieux, ses confrères, en expérience de régence. Parmi eux, il y avait le scolastique Jean de Brébeuf. Puis, ayant lui-même fait sa profession solennelle des quatre vœux (ce qui, selon la tradition, suppose une formation pleinement réussie), il devient recteur et maître des novices dans la même ville de Rouen (1622-1626). Antoine Daniel, Simon Le Moyne et Isaac Jogues y furent tour à tour ses novices. Enfin, à l'âge de quarante ans, en échange des missions, pour lesquelles il s'était offert ('celles du Canada, de préférence, dans l'espoir d'avoir à souffrir davantage pour le Christ'), il fut désigné comme "instructeur des Pères du Troisième An de noviciat", une fonction de première importance, qu'il exerça durant trois ans seulement, y achevant d'épuiser ses forces (1628-1631). Envoyé au collège de Bourges comme préfet des études, d'abord, puis comme recteur, il y mourut quatre ans plus tard, le 5 avril 1635. Or parmi les Pères Tertiaires dont il guida les choix ascétiques, il y eut le second fondateur de la mission des Jésuites en Nouvelle-France, le P. Paul Le Jeune; et parmi les régents qui travaillèrent sous sa gouverne à Bourges, le scolastique Paul Ragueneau, alors dans l'ardeur juvénile et fervente de la vingtaine, et qui donna tout son fruit durant ses quarante-quatre ans au service de la Nouvelle-France, vingt-six au Canada, dix-huit à Paris. La "Doctrine spirituelle" du P. Louis Lallemant nous est connue par les notes publiées par ses disciples, en particulier le P. Jean Rigoleuc. La plus complète édition, avec introduction et notes, est celle qu'a préparée le P. François Courel, en 1959, pour la Collection Christus (No 3): LA VIE ET LA DOCTRINE SPIRITUELLE DU PERE LOUIS LALLEMANT DE LA COMPAGNIE DE JESUS (Chez Desclée De Brouwer et aux éditions Bellarmin). Aussi celle qu'a publiée, la même année, aux éditions Fides, le P. G.-M. Bertrand, c.s.c. Je ne puis que vous référer au résumé qu'en donne l'article du P. Georges Bottereau, dans le DICTIONNAIRE DE SPIRITUALITE; puis,

pour ce qui regarde l'influence de cette spiritualité sur nos grands missionnaires, laquelle invitait les jeunes jésuites à "franchir le pas de la médiocrité à la sainteté, je vous renvoie à l'importante ETUDE SUR LES ECRITS DE SAINT JEAN DE BREBEUF, faite par le P. René Latourelle, en 1953 (chez Bellarmin aussi Second volume: Les écrits - Cinquième section: Notes spirituelles - Introduction: Brébeuf, mystique et martyr, passim, mais surtout paragraphe 4: Influences humaines et vocation personnelle).

À saint Isaac Jogues, son maître des novices avait annoncé plusieurs fois: "Mon frère, vous ne mourrez pas ailleurs qu'au Canada." Pour qu'en conclusion de cet exposé, nous saisissons sur le vif, par un exemple, ce qu'a donné et ce que peut encore donner, sous le souffle de l'Esprit, la "spiritualité française", voici comment débute - à peu de lignes près - le chapitre IV de la Relation de 1647, qui entend détailler les glorieuses et sanglantes aventures de ce très grand apôtre de la Nouvelle-France:

"Ce qu'on a dit de ses travaux dans les Relations précédentes provenait pour la plupart de quelques Sauvages, compagnons de ses peines. Mais ce que je vais coucher est sorti de sa plume et de sa propre bouche. Il a fallu user d'une autorité de supérieur et d'une douce industrie dans les conversations plus particulières, pour découvrir ce que l'estime très basse qu'il faisait de soi-même tenait caché dans un profond silence.

"Quelque temps avant son départ des Hurons pour venir à Québec [au printemps de 1642], se trouvant seul devant le Saint-Sacrement, il se prosterna par terre, suppliant Notre-Seigneur de lui accorder la faveur et la grâce de souffrir pour sa gloire. Cette réponse lui fut gravée au fond de l'âme, avec une certitude semblable à celle que nous donne la Foi: Exaudita est oratio tua; fiet tibi sicut at me petisti; confortare et esto robustus. - Ta prière est exaucée: ce que tu as demandé t'est accordé; sois courageux et constant. Les effets qui se sont ensuivis ont fait voir que ces paroles, qui lui ont toujours été présentes dans toutes ses souffrances, étaient véritablement substantielles, paroles sorties de la bouche de celui à qui le dire et le faire ne sont qu'une même chose.

"Le R. P. Jérôme Lalemant, pour lors supérieur de la Mission des Hurons, ne sachant rien de ce qui s'était passé, le fit venir et lui proposa le voyage de Québec, affreux pour la difficulté des chemins, très dangereux pour les embûches des Iroquois, qui massacraient tous les ans un bon nombre de Sauvages alliés des Français. Écoutons-le parler sur ce sujet, et sur la suite de son voyage [la décision seulement]: 'L'obéissance m'ayant fait une simple proposition et non pas un commandement de descendre à Québec, je m'offris de tout mon coeur, et ce d'autant plus volontiers que la nécessité de l'entreprendre eut jeté quelque autre de nos Pères, bien meilleur que moi, dans les périls et les hasards que nous prévoyons tous.

Ce parfait amour de Dieu et des autres jusqu'au complet mépris de soi, n'est-ce pas une pressante invitation faite à chacun d'entre nous, ou bien, comme eût dit Pierre de Bérulle même si la formule est d'un autre -, de "totalement et fidèlement s'assujettir au service du Verbe incarné", ou bien, à la façon chaleureuse de saint Jean Eudes, de s'écrier, avec toute sa Congrégation: "Ave, Cor amantissimum Jesus et Mariae, Tibi or nostrum offerimus, donamus, consecramus, immolamus", ou bien, enfin, dociles à l'appel émouvant de Jésus lui-même, nous montrant son Coeur ouvert, assoiffé de notre amour réparateur et apostolique, de définitivement "franchir le pas", à notre tour? Rappelons-nous: "L'histoire, c'est la lumière du passé entre les mains du présent pour éclairer l'avenir"; et c'est nous qui bâtissons aujourd'hui l'histoire du Royaume qui s'écrira demain.

## THEMES ET ACCENTS MAJEURS DE LA SPIRITUALITÉ DE L'ÉCOLE FRANÇAISE<sup>1</sup>

Par

Virgile Blanchard, c.j.m.2

### VISION DE FOI DES MAÎTRES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

Dans ce premier entretien, je voudrais présenter une revue générale des accents majeurs de l'École française de spiritualité. Et en guise d'introduction, je désire vous convier à une rencontre des principaux maîtres spirituels de cette école qui remonte au XVII<sup>e</sup> et au début du XVIII<sup>e</sup> siècles français. J'intitule cette section de mon exposé: visite d'un musée. En effet, je vous invite à pénétrer avec moi dans cette galerie de notre patrimoine spirituel où nous trouvons les portraits d'hommes et de femmes qui appartiennent à notre tradition et dont nous ont parlé avec tant d'éloquence et d'à-propos les conférenciers de ces jours derniers.

#### Visite d'un musée

La figure de Pierre de Bérulle se dessina en une série de vignettes offertes par le Père Rénald Hébert et l'abbé Hermann Giguère, ce dernier situant le grand maître de l'École française dans le climat religieux général de son époque. Saint Jean Eudes dont la renommée pour plusieurs se rattache à la dévotion au Coeur de Jésus, et qui fut d'ailleurs proclamé Père, Docteur et Apôtre par Pie X, se manifesta sous ces traits particuliers dans la causerie du Père Adrien Pouliot, s.j. La piété de Jean-Jacques Olier à l'égard de Jésus vivant en Marie pénétrait l'image que nous en donna Mgr Tremblay, p.s.s. dans son homélie lors de la célébration eucharistique animée par la famille de Saint-Sulpice. Enfin, le Père Georges Madore, dans le goût des visions d'antan, se para du masque de son fondateur, saint Louis-Grignion de Montfort. Il nous permit de constater que l'un des fruits de l'état glorieux, c'était de prendre un peu d'embonpoint. Nous avons peine à reconnaître les traits émaciés du missionnaire breton.

Avant de quitter ces lieux, je voudrais vous retenir quelque temps encore dans le hall d'entrée de ce musée imaginaire et vous entretenir de certains points majeurs de la spiritualité des maîtres de l'École française. Mais avant d'aborder ce sujet, je me permets quelques commentaires sur les écoles de spiritualité en général.

## Écoles de Spiritualité

Ce qui me frappe le plus quand je réfléchis sur les écoles de spiritualité, ce n'est pas tant la simple considération des traits essentiels communs qu'elles manifestent, que celle des particularités secondaires qui les distinguent les uns des autres. Pour illustrer ce point, je voudrais comparer les écoles de spiritualité à celles de peinture, choisissant comme modèles d'illustration ces grandes écoles qui reflètent l'âge d'or de la renaissance tout comme celles de la contre-réforme des XVIe et XVIIe siècles. Comparons, si vous le voulez bien, les écoles de peinture d'Italie, à celles des régions rhéno-flamandes.

Je relève tout d'abord ce trait commun à la plupart des maîtres de ces écoles, et que je décris, faute de mieux, comme phénomène d'appropriation. Ce trait se manifeste dans leur traitement d'événements ou personnages passés. Ainsi, par exemple, ces maîtres peignent-ils les sujets bibliques sur un fond de toile qui appartient à leur temps. Ils font revivre d'une certaine manière les acteurs d'une autre époque, dans un contexte contemporain. Ainsi en est-il de la scène de l'Annonciation de Fra Angelico. L'ange Gabriel apparaît à la Vierge Marie dans le cadre d'une maison et d'un panorama florentins alors que la scène se passait en Galilée il y avait de cela 1500 ans. Ainsi donc, les peintres tant italiens que rhéno-flamands s'approprient le message d'événements bibliques en le resituant dans leur milieu culturel et historique.

Et, cependant, au-delà de ce trait commun, les écoles italiennes se distinguent de celles du nord par un ensemble d'autres marques. Telles sont par exemple la technique de la composition du tableau, l'ordonnance des lignes, le jeu d'ombres et de lumières, la dominance des couleurs. Ces marques peuvent varier fortement. Mais, malgré l'originalité caractéristique du génie propre des individus dans l'un et l'autre groupe d'écoles, on reconnaît d'ordinaire les maîtres des Pays-Bas à une certaine sobriété dans l'élaboration des détails, à une austérité dans la tonalité et l'éclat des couleurs, ce qui contraste assez souvent avec le pendant des artistes du midi pour une légèreté dans le mouvement, pour une palette aux tons vifs et clairs.

Ce qui distingue une école d'une autre, ce ne sont pas en faits les éléments essentiels dans la reconstitution d'événements ou de personnages peints sur toile, mais davantage les approches secondaires qui relèvent de la technique de l'art, des artifices de style et qui permettent au peintre d'interpréter, de rendre vivant, le sujet traité. Ainsi en est-il des écoles de spiritualité.

Tous les vrais chrétiens cherchent à effectuer leur retour vers le Seigneur dans la foi et l'amour. Mais ils s'engagent dans les voies de la perfection selon un style qui leur est particulier soit qu'ils l'inventent à neuf, soit qu'ils s'inspirent de courants établis et reconnus. Il arrive alors,

après un certain temps, que le témoignage de ces hommes et femmes s'impose à la postérité comme prototype de cheminement spirituel. Alors naît dans l'histoire un nouveau modèle de vie chrétienne. Repris par les générations qui suivent, ce modèle apparaît comme le fondement d'un courant de famille (et en même temps ouvert à toute la communauté chrétienne), reconnu à l'intérieur de la tradition religieuse comme école de spiritualité.

Accents majeurs de l'École française de spiritualité

Mon propos dans cette présentation est précisément de vous parler de l'une de ces écoles, l'École française de spiritualité du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Celle-ci nous intéresse parce que nombreux sont les points d'attache qui nous lient à ses riches valeurs. Plusieurs d'entre nous reconnaissons parmi les maîtres de cette école ou leurs disciples les fondateurs et fondatrices de nos sociétés religieuses. Par ailleurs, des liens existent avec de nombreuses chrétientés d'aujourd'hui en raison des incidences de l'épopée missionnaire de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et qui anima le renouveau de tant d'institutions pastorales et religieuses en France comme en d'autres pays. Je voudrais citer, à titre d'exemple, l'influence de ce courant spirituel, lors des origines de la colonie française au Canada, sur l'épiscopat, sur le clergé formé dans les grands séminaires de Québec et Montréal, sur nombre de religieux et religieuses.

Afin d'arriver à mieux comprendre le riche patrimoine qui est le nôtre, bien qu'à des degrés variés, je veux maintenant vous parler de la spiritualité de l'École française. Mais avant d'aborder ce thème directement, et en guise de remarques liminaires à cette étude sur les assises doctrinales et spirituelles de l'École française, je voudrais rappeler quelques grands principes directeurs du sentiment religieux de cette époque, c'est-à-dire du XVII<sup>e</sup> et début XVIII<sup>e</sup> siècles.

Trois principes directeurs du sentiment religieux

J'entends sentiment dans un sens large, m'inspirant ici de celui que lui donnait Henri Bremond dans son grand ouvrage, "Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours".<sup>3</sup> Le mot sentiment cherche donc à définir d'une manière générale dans cet exposé l'ensemble des attitudes-actes religieux du chrétien.

Premier principe: quête du salut

Il me semble découvrir trois grands principes directeurs des sentiments religieux qui captivent simultanément la mentalité des gens de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme c'est d'ailleurs le cas en bien d'autres périodes. Un premier principe, et dont l'attrait apparaît tout à fait marquant pour la gent populaire, est celui qui se définit par la quête du salut.

Cette recherche du salut personnel se manifeste par une inquiétude, parfois même par une hantise de l'au-delà. Elle est trop souvent nourrie par l'ignorance de foi des chrétiens, par une multitude de facteurs liés au climat religio-culturel des guerres de religions au lendemain de la réforme protestante et de la contre-réforme. Climat aggravé par les calamités épidémiques, telle la peste, les divisions fraternelles à l'intérieur du royaume qui non seulement sapait l'unité politique mais en plus ravageait les récoltes et les moissons.

L'ignorance religieuse se doublait encore d'une croyance aux superstitions, aux sortilèges, de sorte que la question du destin de l'homme s'exprimait par des gestes crédules, excessifs ou même grotesques. Elle se posait au peuple, victime de tant d'avatars, davantage comme une énigme que comme un mystère de salut. Aussi cette terre sur laquelle on vivait tant de malheurs fatidiques était-elle perçue comme une vallée de larmes. On ne semblait pas considérer la vocation d'intendance qui les appelait, hommes et femmes de ces temps, à devenir responsables de leur histoire, n'était-ce qu'en passant, en qualité de pèlerins. L'exil que l'on vivait s'ouvrait sur l'espérance d'une vie meilleure en Dieu; mais une espérance combien précaire à leurs yeux, enveloppée d'une gangue si dense que la quête du salut se transformait malheureusement pour un grand nombre en une névrose obsessionnelle du destin éternel.

Nous trouvons hier encore, à de moindres degrés, les traces de cette inquiétude de salut vécue si fortement aux siècles passés. Les chants populaires d'église du début de ce siècle résonnent encore à mes oreilles d'enfant dans ce verset bien connu:

«Je n'ai qu'une âme qu'il faut sauver  
De l'éternelle flamme il faut la délivrer.»

Deuxième principe: quête de perfection

Je passe au deuxième principe directeur du sentiment religieux que je décris comme quête de perfection. La recherche de la perfection chrétienne, c'est l'idéal qui pénètre les cloîtres, les couvents, les milieux d'âmes d'élite. J'évoque comme lieu choisi d'un tel climat, l'hôtel de Madame Acarie, propre cousine de Pierre de Bérulle, où se rencontraient nombreux les spirituels d'alors au tournant de XVII<sup>e</sup> siècle.<sup>4</sup> Ces hommes et femmes, clercs, religieux ou laïques prennent au sérieux leur titre et condition de chrétien. Ils aspirent à vivre avec la plus grande perfection possible leur relation à Dieu.

La quête de perfection s'harmonise tout naturellement avec le but que se proposent les rénovateurs du christianisme en France. Car, comme il l'a été souligné dans les exposés précédents, le mouvement de réforme qui s'amorce en cette fin du XVI<sup>e</sup> et début du XVII<sup>e</sup> siècles se veut tout intérieur. Les



spirituels savent que la religion qu'ils défendent contre l'invasion protestante, et qu'il importe de récupérer de la masse des rites et pratiques extérieures, est celle qui se fonde sur les valeurs d'évangile, de foi, de justice et d'amour. Leur tâche est de sauver une religion qui s'identifie au vécu d'une relation du cœur avec Dieu. Il est intéressant de constater comment le répertoire d'ouvrages de piété d'alors reflètent l'intérêt accordé à la recherche de la perfection chrétienne. Thérèse d'Avila compose *Le chemin de la perfection*; Rodriguez, *La perfection chrétienne*; François de Sales, *Introduction à la vie dévote* pour ne rappeler ici que quelques titres.

Je me permets d'intercaler dans mon commentaire une remarque sur ce principe directeur du sentiment religieux qu'est la quête de perfection. Une trop grande insistance sur la recherche d'une perfection personnelle, isolant ce principe de ceux de la quête de Dieu et du salut, peut présenter quelque danger. C'est celui de verser dans un certain repli sur soi, mouvement individualiste si tant est qu'on se livre aux attraits de la perfection, motivé par des sentiments quasi-égoïstes. Mais ce danger, quoique réel, disparaît lorsqu'on perçoit dans la quête de Dieu, l'ultime motif d'exprimer avec gratitude et humilité dans la poursuite des valeurs évangéliques le reflet de la sainteté divine.

Troisième principe: quête de Dieu

Je veux maintenant considérer un troisième principe directeur du sentiment religieux de cette époque qui nous intéresse, la quête de Dieu. La quête de Dieu, c'est-à-dire la recherche de Dieu pour Dieu résonne comme le leitmotiv des grands spirituels de la contre-réforme, des maîtres de l'École française plus particulièrement. Le quitter Dieu de Bérulle fait écho au motif ignacien du *ad majorem gloriam Dei*.

Saint Ignace se fait le héraut de ce principe, à sa manière et avec son style propre, bien entendu. N'est-ce par le principe par excellence de la vie chrétienne que de n'être, de n'agir que pour une plus grande gloire de Dieu. Je crois, contrairement à ce qui aurait pu se dégager en partie des causeries précédentes, que saint Ignace marque le courant spirituel de toute la contre-réforme y compris celui qui prévaut chez les maîtres de l'École française. L'influence ignacienne, je la reconnais certes dans la tension religieuse si caractéristique des maîtres de l'École française. Je la perçois chez Bérulle et Eudes, davantage il est vrai dans le champ de quelques fondements doctrinaux que dans celui des pratiques ou schèmes spirituels.

Les maîtres de l'École française font de la quête de Dieu le grand principe directeur de leur vie de foi. Bien sûr, ils incorporent la quête de Dieu, à la recherche de la perfection et celle du salut, mais ce principe demeure en tout temps le motif immédiat et lointain de leur cheminement de foi. Pierre de

Bérulle, d'une manière plus explicite que ne le font les autres spirituels, donne priorité à ce principe. Il transforme le pour une plus grande gloire de Dieu de saint Ignace (qui inspire la motivation spirituelle d'un engagement de charité) en un absolu qu'il interprète comme pure recherche de Dieu. Je traduirais volontiers sa pensée en disant: on doit chercher Dieu en tout, et ne chercher que Dieu. Mais je me dois de laisser la parole à Bérulle lui-même: "Il faut premièrement regarder Dieu et non soi-même, et ne point opérer par ce regard et recherche de soi-même, mais par le regard pur de Dieu."<sup>5</sup>

Dans un texte des Collationes, causeries familières qu'il donne à ses confrères au début de l'institut, le fondateur de l'Oratoire va même jusqu'à dire qu'il faut quitter Dieu pour Dieu.<sup>6</sup> Dans le contexte de l'enseignement bérullien, cela signifie que l'on doit passer au-delà du motif de la perfection personnelle afin de ne vouloir que Dieu en toutes choses. Ces vues de Bérulle, elles sont partagées par les autres maîtres de l'École française. On peut affirmer sans hésiter que, pour tous, la quête de Dieu apparaît comme premier principe directeur de leur vie de foi et de charité.

Ce regard pur de Dieu influence et oriente leur vision de foi des mystères du salut, et plus spécialement des deux grands pôles de la religion: Dieu et l'être humain. C'est vers ces données que je porte maintenant mon attention en commençant par les situer à l'intérieur de la notion religieuse que nous ont laissée les spirituels du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles.

Notion de religion.

En guise d'introduction à cette section du chapitre je voudrais présenter dans un petit médaillon la notion de religion. Dans le cadre immédiat de cet exposé, je me réfère à la dérivation psychologique de religion. Ainsi le vocable religion évoque-t-il les rapports, les liens, qui unissent Dieu, créateur et sauveur, à l'être humain, en sa double condition de créature et de racheté. C'est dans ce sens, que saint Augustin utilisait le mot latin *religio* dans ses homélies et écrits en général<sup>7</sup>. L'épithète religieux qualifie donc la relation qui va de Dieu à l'humain, de l'humain à Dieu. En spiritualité qu'il s'agisse du substantif ou de son dérivatif, religion et religieux, tous deux se réfèrent aux attitudes, dispositions, actes qui entrent dans le dynamisme d'une éthique de vie d'union avec Dieu. Et donc être religieux, c'est vivre avec foi et amour sa relation à Dieu.

L'autre sens souvent donnée à religion prend une résonance phénoménologique, c'est-à-dire, celui d'une référence à l'ensemble des actes culturels, des rites sacrés. On parle alors de la religion des Incas, des Amérindiens. Je ferme ce médaillon sur la notion de religion et reprend le fil de mon exposé sur la vision des spirituels du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles de Dieu et de l'humain.

## Transcendance du mystère de Dieu

On remarque chez les maîtres de l'École française un effort pour regarder Dieu dans la totalité et la splendeur de son mystère. Vision globale qui ne saurait se fixer absolument sur un seul attribut divin cependant. Certes, les uns s'attarderont à la grandeur, d'autres à la sainteté, d'autres encore à l'amour ou à la tendresse de Dieu, mais sans jamais perdre de vue l'universelle transcendance du mystère qu'est Dieu.

À la lumière éblouissante du mystère de Dieu, se définit l'autre pôle de la religion chrétienne. En effet, l'être humain est d'abord et avant tout relation à Dieu. Il ne se définit que par rapport à Dieu. Les attributs divins d'une manière négative décrivent les limites de l'humain. L'éternel renvoie à sa condition temporelle, la grandeur à sa petitesse, la souveraineté à sa dépendance et servitude, la sainteté et la justice à son état de pécheur. Mais, ces mêmes attributs décrivent aussi son appel (vocation) à refléter à l'intérieur de ses limites le mystère divin. Vocation qui se définit en termes de la reconnaissance de son état de dépendance, de son retour vers Dieu, principe et fin de son être créé.

Cette appréhension du mystère de Dieu et, en contrepoids pour ainsi dire, celle du mystère de l'humain, ne pourraient s'exprimer comme je viens de le rapporter, si ce n'était de la manière qui jaillit du mystère du Verbe incarné, Jésus-Christ. Pour les maîtres de l'École française, le mystère de l'incarnation est le prisme à travers lequel se manifestent d'une part la grandeur de Dieu et d'autre part la petitesse de l'homme. C'est en Jésus-Christ que se rencontrent le divin et l'humain; c'est en Jésus-Christ que s'opère la réconciliation de Dieu et du genre humain, c'est en Jésus-Christ que chaque individu vit sa relation à Dieu.

Mais avant de préciser davantage le rôle de Jésus, Verbe Incarné, dans la religion du chrétien, je voudrais ajouter un élément important de l'appréhension ou de la vision de foi des maîtres spirituels de l'École française par rapport à Dieu, à l'humain, au mystères du salut en général. Cet élément, c'est ce qu'à défaut d'une meilleure expression, je décris par appropriation existentielle de Dieu en ses interventions de salut.

### Dieu vivant

Pour Bérulle, que je connais un peu mieux que les autres spirituels et que je choisis afin d'illustrer mon propos, Dieu en la totalité de son mystère, et en lui-même et en ses oeuvres *ad extra* quelles qu'elles soient, est Dieu vivant. L'emploi du participe présent traduit ici une perception existentielle du mystère. Ainsi Dieu est créant, Dieu est sauvant, Dieu est aimant. Le passé, le présent, le futur en quelque sorte, ne se rencontrent que dans l'histoire humaine. Ce qui veut dire, en d'autres mots, que pour l'humain, le chrétien, Dieu est présent dans la grandeur de son être, dans l'étendue de ses gestes de salut (création,

rédemption) au coeur de sa vie, de son aujourd'hui. L'emploi du participe présent chez Bérulle en particulier permet d'exprimer la continuité, la pérennité du mystère de Dieu, de Jésus-Christ. Bérulle maintient ainsi une prise de conscience vive de foi de son rapport à Dieu, créateur et Sauveur. Dieu est grand. Dieu est vivant!

Ceci dit, je me hâte d'ajouter que, si, d'une part, les maîtres de l'École française se laissent éblouir par la splendeur du mystère de Dieu, chacun, d'autre part, en appréhende la transcendance dans une approche préférentielle qui lui est particulière. La vision de foi du mystère de Dieu que je viens de rapporter correspond, je le crois, à celle de Pierre de Bérulle. Un attribut divin semble décrire au mieux son regard de Dieu: celui de la grandeur divine. Dieu est grand.

Le Dieu de Charles de Condren (1588-1641) est bien le Dieu grand, le Dieu vivant. Cependant, la vision condréenne de Dieu se distingue de celle des autres maîtres spirituels par l'emphase accordée à l'attribut de sainteté. Cet attribut divin définit ce que j'ose appeler la qualité intérieure de la grandeur de Dieu, la dignité et la beauté de Dieu en son en-soi (ad intra), cette splendeur ineffable qu'on ne peut admirer sans en être ébloui. Dans un commentaire que je faisais ailleurs, je remarquais pour décrire l'état d'âme de Bérulle face au mystère de Dieu fait homme qu'il se pâmait d'admiration. De même pourrais-je dire maintenant que Charles de Condren s'extasie devant la grandeur de Dieu qu'il perçoit en sa divine sainteté.

Cette vision a des incidences fortes sur l'appréhension condréenne de l'acte religieux par excellence qu'est celui de l'adoration. Pour Condren, il semble que la seule adoration vraie et totale soit celle qui s'exprime par le sacrifice (complet). La notion de sacrifice repérée à l'intérieur de la tradition sacerdotale de l'Ancien Testament, comme c'est le cas d'ailleurs pour d'autres religions anciennes, suggère à Condren que cet acte cultuel tire sa perfection du fait de la destruction de la victime offerte. Car alors le sacrifice proclame, semble-t-il, que Dieu seul a droit d'exister. Condren peut maintenant appliquer cette théorie au niveau de la pratique religieuse ou de la vie d'union avec Dieu. L'acte d'adoration qui reconnaît la sainteté de Dieu par le sacrifice de soi invite et dispose l'âme à l'anéantissement mystique, trait dominant de la spiritualité condréenne. Cette position me semble quasi-unique à Charles de Condren. Mais, sans être tout à fait partagée, elle ne manque pas d'influencer quelques-uns de ses disciples.

Le Dieu de Jean Eudes est aussi le Dieu grand, le Dieu saint de ses maîtres. Cependant, à la pointe de la maturation de sa vision de foi, Eudes se laisse toucher par l'amour divin que désormais il perçoit à l'intérieur de sa contemplation du mystère de Dieu. La symbolique du coeur exprime avec force et avec une

éloquence comprise par le peuple chrétien la religion eudienne. Le Dieu de saint Jean Eudes est le Dieu d'amour (manifestant son amour en Jésus et Marie).

Il revient à Jean-Jacques Olier dans la simplicité de son lyrisme poétique d'exprimer toute la transcendance de Dieu en un seul mot: Jésus, en une seule expression: Dieu vivant en Jésus. Jésus reflète le regard admiratif et ravi de M. Olier dans sa contemplation de Dieu et surtout de Dieu se révélant dans l'incarnation du Verbe éternel. Mystère divin qui laisse alors transparaître sa grandeur et sa sainteté en l'anéantissement du Verbe incarné. Le Dieu d'Olier se cache et se dilate en Jésus.

Je vous laisse le soin à la suite de cette session de tracer les traits particuliers qui caractérisent la vision religieuse de Dieu de vos fondateurs et fondatrices. Je n'ai voulu donner ici qu'un aperçu du regard religieux du mystère de Dieu de quatre représentants importants de l'École française de spiritualité.

### Mystère de l'être humain

Qui est l'être humain, second pôle de la religion? C'est à la lumière du mystère du Dieu vivant, créateur et sauveur, que se révèle pour ainsi dire celui de l'être humain en sa double condition de créature et de racheté. L'être humain se définit donc par rapport à Dieu, non par rapport à ce qu'il est en lui-même. Il est essentiellement relation à Dieu. Cette approche relève d'une anthropologie référentielle. Dieu est accepté comme premier terme de référence. Approche diamétralement opposée à celle d'aujourd'hui qui cherche à saisir les virtualités et les ressources opérantes de l'humain lesquelles, à des niveaux différents, contribuent à l'affirmation de sa vocation d'être personnel et responsable à l'intérieur de la société et de l'univers.

Pour les maîtres spirituels des XVIIe et XVIIIe siècles, l'être humain reconnaît sa dépendance vis-à-vis de Dieu dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. L'adoration ou l'honneur rendu à Dieu parle le langage culturel de cet aveu et le présente en sacrifice d'amour et de service. L'honneur comprend donc une double reconnaissance, celle de la grandeur de Dieu, en lui-même et en ses oeuvres de création et de rédemption, celle de sa propre condition de créature, de pécheur et de gracié.

Pour illustrer cette manière englobante et existentielle de concevoir Dieu et l'être humain dans la pratique des rapports et devoirs de la spiritualité, je vous réfère au chapitre d'introduction de "Vie et Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes", traité de dévotion composé en 1637 par saint Jean Eudes.<sup>8</sup>

L'homme donc est dépendance vis-à-vis de Dieu. Le père Rosaire Bellemar, o.m.i., professeur à l'Université Saint-Paul (Ottawa), a écrit une thèse fort intéressante sur le sens de la créature chez Bérulle et dans laquelle se dégage ce trait essentiel qui définit la relation de dépendance de l'être humain à l'égard de Dieu.<sup>9</sup> Dans cet ouvrage l'auteur parle de l'enjeu de l'existence humaine: ne pas être ou être en relation à Dieu (p.119). J'ajouterais volontier que pour l'ensemble des maîtres de l'École française, l'être humain en sa double condition de créature et de chrétien n'existe qu'en raison de sa relation à Dieu, créateur et sauveur.

Toutefois, au plan du vécu religieux, l'aveu de sa dépendance vis-à-vis de Dieu en l'ordre de la nature et l'ordre de la grâce ne suffit pas au chrétien pour répondre à sa vocation de retour vers Dieu. Il lui faut en plus assumer, c'est-à-dire accepter avec foi et amour cette dépendance radicale. Comme je l'ai remarqué déjà tant de fois, il revient à l'adoration d'exprimer la grandeur de Dieu d'une part, et de l'autre la servitude d'amour du chrétien.

Ainsi dans la vision de foi des maîtres spirituels de l'École française, l'être humain est vu et accepté non pas à la manière d'un être personnel et indépendant, abandonné à lui-même dans le vague de l'histoire et de l'espace, mais comme un être personnel et religieux, appelé à vivre en ce monde et dans l'éternité une vie qui rende honneur à Dieu, principe et fin de toutes choses. L'axiome traditionnel du tout vient de Dieu, tout retourne à Dieu et qui s'inscrit dans la trame de la philosophie néo-platonicienne, et repris par les théories de Denys l'Aréopagite si chères aux spirituels de l'École française, traduit au plan concret de la spiritualité la vocation du chrétien.

Ainsi Pierre de Bérulle, dans les "Collationes" où il expose les grands principes qui préludent à l'initiation mystique, définit-il d'une manière brève et simple, mais combien fondamentale, la notion de la perfection chrétienne. La nature de toute perfection, écrit-il, se trouve dans sa relation à Dieu.<sup>10</sup> Et dans la ligne de pensée du Pseudo-Denys, Bérulle enseigne dans ses entretiens en général que plus on est près de Dieu, plus on porte en soi, c'est-à-dire en son être même, l'image, le reflet de Dieu. Autrement dit, plus on est près de Dieu, plus on est parfait.

Pour m'expliquer davantage sur ce point je me permets d'ajouter un paragraphe à cette section de l'exposé sur le monde religieux des spirituels du passé. Je viens de parler de la notion de religion, de la vision de foi de Dieu et de l'humain que proposent les maîtres de l'École française. J'ajoute maintenant quelques remarques sur le contexte spacio-religieux qui encadre pour ainsi dire leur pensée et leur enseignement spirituel.

## L'univers religieux

L'univers physique pour l'ensemble des gens du temps est celui tel que décrit dans les Saintes Écritures. Un univers divise en trois étages. Dieu habite le ciel où il règne sur les chœurs des anges et dont Denys l'Aréopagite a précisé les liens de dépendance des uns vis-à-vis des autres dans ses oeuvres, en particulier dans "Hiérarchies célestes". C'est à travers ces chœurs célestes, par leur entremise que Dieu se communique à ses créatures, d'abord aux catégories supérieures et par leur intermédiaire jusqu'aux degrés les plus bas.11

Sur terre vivent les créatures dont l'être humain doué d'intelligence et de volonté. Dieu manifeste sa présence, se répand en ce monde particulièrement en son amour et sa miséricorde. Ici encore, la présence divine se communique hiérarchiquement de proche en proche aux différents ordres de la société humaine, comme de la création en générale. Dans "La hiérarchie ecclésiastique", le Pseudo-Denys livre une explication du rôle sanctificateur des hiérarches d'église (pontifes, prêtres, diacres, âmes consacrées) dans l'initiation chrétienne du baptême et de l'eucharistie.12

Enfin au niveau le plus bas de l'univers, se trouvent les enfers où se rencontrent les démons, anges déchus, et les âmes des damnés. Dieu y est présent. Il communique sa présence par sa justice.

Dans ce schéma cosmogonique il importe de rappeler la présence divine qui s'exprime comme un reflet, une image dans l'ensemble de ces espaces hiérarchiquement localisés, mais à des degrés variés selon leur proximité de Dieu, principe et fin de l'univers tout entier.

D'ailleurs l'univers des Écritures, du Pseudo-Denys, semble coïncider avec le monde socio-historique. La société de l'époque comprend trois ordres principaux, celui des grands, celui du clergé et celui du peuple. L'Église institutionnelle reflète un ordre hiérarchique bien défini. Dans l'État comme dans l'Église la vie sociale et politique est fondée sur les relations qui prévalent d'un ordre à l'autre, des personnes les unes aux autres. C'est dans ce climat spacio-culturel que les maîtres spirituels du XVIIe et du XVIIIe siècles travaillent au renouveau du christianisme et proposent une spiritualité essentiellement fondée sur la relation qui unit Dieu et le chrétien en Jésus-Christ.

## SPIRITUALITÉ DES MAÎTRES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

Après avoir considéré quelques traits ou aspects fondamentaux de la vision de foi commune aux maîtres de l'École française, je passe maintenant dans cette seconde causerie au plan de leur spiritualité.

J'ouvre cet exposé par quelques remarques sur la spiritualité en général. Je commence par rappeler le cadre ambiant de la spiritualité, c'est-à-dire le vécu existentiel du chrétien. En effet, la spiritualité intéresse la montée du chrétien vers Dieu qui l'appelle à partager sa vie de grâce et sa gloire. J'ajoute aussitôt cette incise essentielle à toute notion de spiritualité chrétienne, que ce retour vers Dieu, il est don de grâce méritée par Jésus-Christ; il ne devient réalité que par le partage de son Esprit-Saint. Compte tenu de tous ces éléments, je propose de définir la spiritualité, au plan subjectif, comme le cheminement de retour du chrétien vers Dieu en Jésus-Christ, effectué dans la prise de conscience d'une foi vive, dans la générosité amoureuse du don de soi et d'un engagement de charité.

### Importance de l'honneur

Guidé par les maîtres de l'École française, le chrétien retient comme schème essentiel de religion celui de l'honneur. L'honneur qui se substitue fréquemment dans le discours des spirituels au mot religion traduit alors à lui seul les attitudes-actes de la relation du chrétien à l'égard de Dieu ou de Jésus-Christ. C'est que, dans le contexte de l'enseignement de l'École française, le vocable honneur définit avec plus de souplesse le rapport établi entre le sujet honorant et l'objet honoré. En effet, l'honneur contient une certaine élasticité d'ouverture vis-à-vis de son objet. Ainsi peut-on l'utiliser pour parler de la relation qui lie le chrétien à l'égard de Dieu, ou des anges, ou des saints. L'honneur, selon le contexte, prend un sens latreutique ou dulique.

Enfin, quel que soit l'objet de l'honneur, celui-ci, pour les spirituels du XVIIe et du XVIIIe siècles, inclut ou contient presque toujours les attitudes-actes de contemplation, d'amour et de service. Ainsi qu'il soit rendu à Dieu, à Jésus-Christ ou à Marie par exemple, l'honneur manifeste, d'une manière proportionnée à la dignité de l'objet honoré, l'élan du cœur suscité par un pur regard de l'objet, l'union ou l'adhérence à l'objet honoré et l'homme de service, marque de dépendance et de servitude.

La spiritualité de l'École française est donc marquée par l'adoration ou l'honneur. L'honneur est considéré comme l'exercice par excellence, le devoir fondamental de la religion chrétienne. Mais, si parfait, si sublime qu'il soit, l'honneur du chrétien n'en demeure pas moins limité aux mesures, aux capacités de l'âme et du cœur humains. Cet honneur est limité; il est fini. Le chrétien, hélas, ne peut rendre à Dieu, créateur et sauveur, un honneur digne de lui. Non pas, s'empres-                    de                    répondre                    Bérulle                    et                    ses                    disciples.



En Jésus-Christ, le Verbe incarné, l'être humain est capable d'une religion digne de Dieu.

Religion de Jésus-Christ, religion d'honneur

Jésus-Christ, non seulement dans son acte essentiel d'immolation, mais encore en son état même de Verbe incarné, est sacrifice d'adoration, de louange, d'honneur. C'est pour cette raison (qualité sacerdotale de l'état incarné de Jésus-Christ) que le chrétien dans son cheminement de retour vers Dieu, se tourne vers le Christ exemplaire et sacrement de parfaite religion. Le sens de sacrement dans ce contexte s'explique par le fait que Jésus-Christ est le signe et la cause de la religion du chrétien à l'égard de Dieu.

En tant que signe, Jésus est le parfait modèle d'une relation d'adoration à l'égard de Dieu vécue dans l'amour et l'obéissance. En tant que cause, Jésus est celui qui par son état, sa vie, en particulier par son acte rédempteur sur la croix, mérite la grâce qui réconcilie le pécheur avec Dieu, qui sanctifie le racheté par le partage de son Esprit, Esprit-Saint de Jésus, Esprit vivifiant. En un mot, Jésus, en raison de son incarnation-rédemption, permet de vivre une religion digne de Dieu, une religion qui éclate dans son expression la plus sublime par l'adoration ou l'honneur. La religion du chrétien est donc celle de Jésus-Christ, le Verbe incarné. La religion chrétienne la seule vraie religion, est celle du Christ-Chef et de ses membres, celle du Christ total.

Christocentrisme

Cette référence à Jésus-Christ, sacrement de religion, nous conduit au christocentrisme des maîtres de l'École française. Nous arrivons ici au niveau du vécu existentiel de la relation du chrétien avec Dieu, réalisé en Jésus, Verbe incarné.

Dans ce chapitre d'un ouvrage fait en collaboration sur Vie et Royaume de Jésus de saint Jean Eudes et qui a paru au début de 1988, chapitre sur la pédagogie spirituelle du traité, je suggère une variante de nuances entre les qualificatifs christologique et christocentrique. J'emploie l'épithète christologique pour indiquer une simple référence à Jésus-Christ. Ainsi puis-je qualifier de christologiques les fonctions du Sauveur. D'autre part, je préfère réserver l'épithète christocentrique pour identifier aux registres de la spiritualité trois dimensions de la vie d'union du chrétien avec Jésus-Christ.

La première dimension a rapport au rôle d'efficiencia du Verbe incarné quant à la vie divine. Jésus-Christ est la source, la cause ou principe de salut et de grâce. Ainsi, en tant que Dieu, Jésus est principe d'être et de vie (ordre de nature). En tant que Verbe incarné, Jésus est principe de grâce et de gloire.

La seconde dimension christocentrique de la vie d'union relève de la finalité de l'existence humaine et chrétienne. Le chrétien n'existe que pour Jésus. Son être et son agir se doivent d'être pure référence au Christ-Jésus, puisqu'il est à la fois, d'une manière existentielle et médiate, la fin ultime de sa destinée. Enfin la troisième touche de la vie d'union que je qualifie de christocentrique est celle qui se rattache à l'exemplarisme de Jésus, Verbe incarné. Jésus, tout en étant accepté comme principe (cause efficiente) et finalité de l'être de nature et de grâce du chrétien, est en outre perçu comme celui qui contient en lui-même le modèle (prototype/exemplaire) de ce que le chrétien doit être dans son rapport à Dieu tant au plan humain qu'au plan surnaturel.

Ainsi compris, le christocentrisme des maîtres de l'École française admet la mise en oeuvre d'une triple tension ou force. En premier lieu, le chrétien prend conscience dans la foi de l'appel divin à être et à agir comme enfant de Dieu, comme membre du corps mystique de Jésus-Christ. Tout vient de Dieu, tout dépend en son existence historique du vouloir divin. En second lieu, le chrétien s'abandonne à l'attrait de la fin dernière qu'il perçoit comme la gloire de Dieu. Tout tend vers Dieu comme vers sa fin ultime. Enfin, l'inspiration qui provient de l'exemplaire anime et stimule le chrétien en son cheminement. Jésus-Christ lui apparaît alors en son état incarné comme l'image parfaite de relation à Dieu. L'exemplarisme joint dans une heureuse tension le rôle de principe d'efficacité et de finalité que remplit le Verbe incarné. On pourrait résumer ces trois forces de la vie d'union situant le chrétien vis-à-vis de Jésus-Christ en disant que tout vient de Dieu en Jésus-Christ; tout retourne à Dieu en Jésus-Christ; ce cheminement se vit à l'image de Jésus-Christ. La vie d'union avec Jésus-Christ repose sur ces trois aspects acceptés simultanément.

#### Conformité aux états et mystères de Jésus

Certes, au plan concret, c'est l'exemplarisme qui exerce la plus forte tension dans le dynamisme de la vie d'union avec Jésus-Christ. Le chrétien s'efforce de se conformer le plus possible aux états et mystères de Jésus. Il adhère à ses intentions et dispositions, à ses conditions de vie, à ses états d'âme, voire même à son état foncier d'Homme-Dieu. En Jésus, le chrétien trouve le modèle de sa relation à Dieu, de même que le moyen sacramentel de la vivre. En un sens, la notion dionysienne d'exemplarisme se rapproche de la notion classique de sacrement, défini comme signe efficace. En effet, Jésus reproduit mystiquement dans l'âme sa propre image, son état; il y vit sa relation au Père. Ainsi Bérulle, entre autres, cherche-t-il à traduire cette idée lorsqu'il recommande au chrétien de prier Jésus qu'il s'imprime en son âme. Olier, de son côté, parle de l'Esprit-Saint de Jésus qui dilate dans le chrétien et dans l'Église, l'image du Verbe incarné.

L'adage traditionnel, *bonum diffusivum sui* (le bien, de soi, tend à se propager) appuie ces vues sur la communicabilité de Dieu en son mystère. Ainsi, comme on vient de le voir, Dieu s'exprime en un premier mouvement en son Verbe incarné, puis en un second imprimé, dilate l'image de Jésus dans le chrétien. Les spirituels de l'École française souscrivent à cette doctrine, mais ils en voient l'application selon les théories dionysiennes qui expliquent les communications de Dieu aux êtres créés grâce au jeu des médiations. Les êtres supérieurs communiquent aux inférieurs les grâces qu'ils reçoivent de Dieu, ceux-ci à leur tour les partagent avec les êtres qui sont au-dessous d'eux, et ainsi de suite dans l'échelle de la création. Toutes les communications respectent l'ordre divinement établi, de sorte que le mouvement descendant qui va de Dieu à la dernière des créatures, le mouvement ascendant qui va de celle-ci à Dieu, obéissent aux mêmes lois.

La rigueur logique d'un tel système est renversé par le mystère de l'incarnation. Bérulle, en effet, se pâme d'admiration voyant les anges, créatures célestes, adorant Jésus enfant à Bethléem.<sup>13</sup> Il n'en demeure pas moins que, dans son ensemble, l'enseignement du pseudo-Denys aide à comprendre les rapports de médiation et de dépendance qui lient les êtres créés raisonnables, anges et humains, en particulier dans l'ordre de la grâce.

L'exemple le plus frappant est celui de la médiation de Marie par rapport à Jésus et qui joue en faveur des chrétiens. Le rôle médiateur de Marie, pour les spirituels de l'École française, ne relève pas uniquement d'une application étroite des théories dionysiennes, mais encore d'une interprétation de la dynamique interne du mystère de l'incarnation quant à son mode d'exécution. De même que Dieu donne au monde Jésus par Marie, de même le chrétien doit-il se donner à Jésus par Marie. Bérulle enseigne que certains sont appelés à faire partie du chœur des familiers (esclaves) de Marie et que conduits par elle, ils passent au chœur de Jésus.<sup>14</sup> C'est pour célébrer cette élection qu'ils font vœu de servitude à Jésus. Louis Grignion de Montfort, reprend cet enseignement de médiation mariale qu'il rend célèbre par la consécration de servitude à Jésus par Marie.

J'ajoute cette autre considération sur l'intégrité de la valeur des grâces communiquées selon les théories dionysiennes. Dans le paragraphe précédent, j'expliquais la modalité hiérarchique des communications. Dans cette remarque, je me réfère à l'efficacité des médiations. Comme la lumière, la chaleur qui se communiquent de proche en proche, mais y perdent quelque peu de leur vertu lorsque rendues tout à fait au dernier chaînon d'un long parcours, ainsi, Dieu se communique à tous les êtres, mais d'une manière décroissante, restreint en son action non pas par sa faiblesse, mais par les limites des agents médiateurs.

Ce qui fait croire aux spirituels que plus on est près de Dieu, plus on porte avec perfection en soi le reflet de son image, plus on sert efficacement son rôle de médiateur.

#### Médiations de Jésus et des saints

Or, Jésus, Verbe incarné, est le reflet parfait de Dieu dans l'ordre du créé. Il est l'exemplaire de sainteté, de religion à Dieu, celui qui possède pleinement et communique efficacement à ceux qui adhèrent à lui, l'empreinte divine qu'il porte en son état incarné. C'est pourquoi, pour le chrétien, la vie d'union avec Jésus, est la seule vraie communion avec le Dieu trine.

Jésus se situe donc au sommet de l'échelle hiérarchique dionysienne. Un avec Dieu, il imprime en ceux qui lui demeurent unis l'image de Dieu. Jésus est ainsi le sacrement de la rencontre du chrétien avec Dieu, reprenant ici l'expression contemporaine et rendue si vivante sous la plume d'Edouard Schillebeeckx. Plus bas dans l'échelle des êtres créés, au-dessous de Jésus, de Marie, les maîtres de l'École voient le prêtre, le religieux, l'âme d'élite. Dans cette approche tout à fait dionysienne, ils relèvent la double fonction de ces médiateurs, véritables hiérarques, par rapport au peuple chrétien. En effet, par l'intermédiaire de ces catégories, ordre de prêtrise, ordre de religieux (au sens canonique), ordre d'âmes choisies, Dieu se communique jusqu'aux degrés les plus bas du peuple chrétien. Les âmes des catégories supérieures, non seulement reçoivent la grâce de Dieu, mais elles ont mission de la communiquer aux autres.

#### Pratique de la vie d'union avec Jésus

Ces remarques faites sur le christocentrisme, il convient maintenant de parler des manières pour le chrétien de vivre sa relation (union) à Dieu en Jésus-Christ, cause exemplaire de son être et de son agir au plan humain et au plan de la grâce. Les maîtres de l'École française, et Pierre de Bérulle en tête, ramènent souvent l'activité du chrétien à l'égard de Jésus, à une seule opération religieuse, celle de l'honneur. Par ailleurs, ils étendent la fonction de l'honneur à trois niveaux distincts, le premier qualifié d'honneur par action, le second d'honneur par états (pluriel) et le troisième d'honneur par état (singulier).<sup>15</sup> Ce sont trois modes d'expression de la vie d'union avec Jésus<sup>16</sup> dont l'ordre est progressif, mais qui, cependant, ne sont pas nécessairement exclusifs les uns des autres. Jésus a vécu ces trois modes, il continue de les vivre en ses membres mystiques, alors que lui-même, dans la gloire du ciel, vit en sa sainte humanité l'union la plus profonde, celle qui découle de son état de Verbe incarné, tout entier donné à Dieu.

Honorer par oeuvres (actions)

À l'origine du mystère de l'incarnation, on perçoit en Jésus-Christ la soumission révérencielle et amoureuse qui s'exprime par le don de soi. Jésus ne veut vivre que pour Dieu, cherchant en toutes choses sa sainte volonté. Telle est la leçon que les maîtres lisent dans le texte du chapitre 10 de l'épître aux Hébreux: "Tu n'a voulu, ni sacrifices, ni oblations..."<sup>17</sup>

Un autre texte que l'on rapproche de celui que je viens de citer est celui tiré de saint Luc dans la scène de Jésus adolescent, perdu au temple de Jérusalem. Jésus répond à ses parents qui le cherchaient avec anxiété: "Pourquoi me cherchiez-vous? Ne savez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père?"<sup>18</sup>

C'est dans cette veine d'explications que les maîtres spirituels parlent d'actions variées par lesquelles Jésus accomplit sa mission soumis à la volonté du Père, lui rendant ainsi honneur.

Honorer par états

Honorer Dieu par actions constitue un niveau relativement facile d'exercice de religion, puisqu'il s'identifie, du moins dans la phase initiale de la vie d'union, à l'imitation des vertus pratiquées par Jésus sur terre, à la conformité des intentions et dispositions qui l'animaient dans telle ou telle activité de sa vie terrestre. Cependant, l'initié est vite invité à progresser à un autre niveau, celui d'une adhérence aux conditions de vie plus stables du Sauveur, que les maîtres décrivent comme les états et mystères de Jésus. Ainsi, c'est le silence de Jésus, son repos au sein maternel de Marie, son enfance, sa vie publique, etc. qui devient l'objet de contemplation, d'amour et d'imitation. Le chrétien qui vit ces états, ou mieux qui laisse Jésus vivre ses états et mystères en lui, l'honore par états.<sup>19</sup>

Sur ce point, je me distance quelque peu d'un conférencier précédent qui laissait entendre que les états constituent la notion-clé pour saisir l'évolution de la spiritualité de Pierre de Bérulle. Je m'en voudrais de nier l'importance de cette clé, mais je voudrais proposer d'en considérer une seconde, celle représentée par la notion d'honneur. À la manière d'un ancien coffret de bijoux gardant son trésor bien fermé grâce à deux bobinettes, ainsi le message spirituel de Pierre de Bérulle demeure-t-il bien gardé par ces deux clés. C'est, me semble-t-il, par le concours combiné des notions d'état et d'honneur qu'on entre plus sûrement dans la pensée du grand maître de l'École française.

Jésus donc honore Dieu par états. Il honore Dieu dans son état de repos, de silence, d'adoration au sein de Marie. Il honore Dieu en son état d'enfance. L'enfance pour les spirituels du XVII<sup>e</sup> siècle porte une forte signification symbolique de néantisme. Dans le milieu culturel et social de l'époque, l'enfant en tant qu'enfant ne vaut rien. L'enfant n'est que dépendance, on ira même jusqu'à dire qu'il est imbécile. Il ne peut rien de lui-même. Il ne commande ni respect, ni grande affection. Les enfants des nobles et des bourgeois, assez souvent, sont confiés à des nourrices qui s'en occupent pendant quelques années avant de les retourner au foyer familial.<sup>20</sup>

Influencés par ce climat social, les spirituels de l'École française voient dans l'enfance le signe de la dépendance à l'égard de Jésus ou de Dieu (ou même de Marie), d'un anéantissement mystique. Lorsque appliquée aux états et mystères de Jésus, cette symbolique de l'enfance rejoint parfois ce que l'on a convenu d'appeler la kenose du Verbe d'après leur lecture du passage de l'épître aux Philippiens: "Lui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave, et devenant semblable aux hommes".<sup>21</sup>

L'état d'enfance, avouent les maîtres de l'École, exerce un les petites âmes, parce qu'en eux Jésus continue de vivre ses abaissements, sa dépendance, son silence, signes marquants de sa soumission totale à l'égard de Dieu.

Après la considération des états d'enfance, les maîtres signalent les états que Jésus vit en son adolescence, en sa vie publique, en un mot, toutes conditions plus stables et permanentes de sa vie voyageuse. Ce regard sur les états et mystères inclut non seulement leur rappel historique, mais plus encore une référence aux dispositions et intentions qui animaient Jésus en ces événements ou passages de sa vie. En fait, les spirituels cherchent avant tout à pénétrer l'intérieur de Jésus, objet premier d'imitation et d'union. Ainsi découvre-t-on dans le traitement de l'honneur par actions et de l'honneur par états un ordre progressif de la vie d'union, délimitée d'une part par la découverte de Jésus en ses actions passagères et de ses états et mystères et, d'autre part, par la conformité à Jésus dans la totalité de sa vie extérieure et intérieure.

Honorer par état ou par être

Finalement, porté par l'élan de ces deux premiers modes d'honneur, le regard de contemplation cherche d'une manière plus englobante à rejoindre en une seule visée tout l'intérieur de Jésus. La démarche religieuse alors proposée est celle de l'honneur par état ou par être. Honorer par état, c'est chercher à saisir à la fois l'étendue et l'intensité de la religion (relation) de Jésus vis-à-vis du Père.

Or cette religion qui se manifeste par l'hommage et la servitude se réfère plus directement à la condition foncière de Jésus-Christ, en d'autres mots, de l'état du Verbe incarné. En ce mystère, la sainte humanité du Sauveur est assumée par le Verbe divin, seconde personne de la Trinité. Considéré de ce point de vue, l'état de Jésus en est un de divinisation, d'élévation. Mais perçu du point de vue du Verbe, ce même mystère apparaît aux spirituels comme état d'abaissement, et qu'ils traduisent par kénose. C'est précisément par l'hommage d'une telle dépendance et servitude que se découvre la soumission amoureuse de Jésus à la volonté du père, dimension essentielle de son adoration.

On comprend mieux alors la priorité qu'accorde les maîtres de l'École française au mystère de l'incarnation. Quel que soit l'objet apparent de leur regard dans la contemplation du mystère de Jésus-Christ, ils cherchent en tout temps à repérer dans la profondeur de l'état du Verbe incarné l'élan religieux qui y vibre, et que Bérulle, le premier, qualifie d'honneur par état. En effet, le Verbe incarné adore Dieu par état ou par être.

#### Dimension théocentrique de la vie d'union avec Jésus

Quel que soit le type d'honneur que l'on pratique, honneur par actions, honneur par états ou honneur par être, Jésus demeure à la fois l'objet du regard et l'exemplaire de conformité. Mais, Jésus n'est plus parmi nous en son corps terrestre et passible. Il continue cependant à vivre sa religion d'adoration à l'égard de Dieu en son corps eucharistique et glorieux, en son corps mystique. En effet, la raison d'être de la vie d'union avec Jésus, c'est de permettre au Sauveur, le parfait adorateur, de vivre dans le chrétien sa religion envers le Père. Ainsi le christocentrisme s'ouvre-t-il sur un théocentrisme absolu. Jean-Eudes, dans le premier chapitre de son traité spirituel, convainc le lecteur qu'honorer Jésus, c'est honorer Dieu. Telle est la vocation de toute créature, de l'humain en particulier, parce que racheté par le sang du Christ, sanctifié par la présence de l'Esprit-Saint de Jésus.

#### Vie chrétienne, continuation de celle de Jésus

La vie d'union avec Jésus si fortement caractérisée par le schème de l'honneur chez les maîtres de l'École française, se définit comme la continuation de celle du Sauveur. Dans sa phase initiale, on repère du côté du sujet ascèse, abandon aux influx de la grâce, imitation des vertus de Jésus, en un mot, c'est le programme que reflète surtout l'honneur par actions. Dans la mesure où l'imitation des actions du Christ se transforme en une conformité à ses intentions et dispositions, en ses états et mystères, voire même à l'intérieur de son état incarné, la vie d'union atteint alors à un sommet si élevé que les spécialistes de l'École française,

comparent ce degré à une subsistance mystique de l'âme dans la sainte humanité du Sauveur.<sup>22</sup> Arrivé à cette pointe de la vie d'union, l'âme se laisse envahir par l'Esprit-Saint de Jésus qui devient, au plan de la grâce, principe de son être et de son agir. Elle peut alors chanter avec l'auteur de l'épître aux Galates: "Je vis, non ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi."<sup>23</sup>

Il faudrait ajouter au verset cité, à la gloire de Dieu, car la vie d'union avec Jésus qui s'exprime par l'honneur par actions, par états et par être, se veut, en sa tension finale, relation à Dieu.

Dimension évolutive de la vie d'union avec Jésus

Le deuxième aspect de la vie d'union avec Jésus dont je veux parler, quoique cela soit difficile à découvrir parfois, est celui qui intéresse le mouvement progressif de la perfection. Bien des maîtres de l'École se font initiateurs mystiques. Leurs avis, leur direction spirituelle, leurs écrits permettent de découvrir à l'occasion le soin qu'ils ont de guider pas à pas les âmes dans les voies de la perfection. Une lecture attentive de leur enseignement révèle alors le caractère évolutif de leur spiritualité. Tel est le cas, par exemple, du traité de saint Jean Eudes sur la vie chrétienne.

À première vue *Vie et Royaume de Jésus* se présente comme un opuscule de dévotions et de prières. Si, cependant, on passe outre, au delà de la surface des exercices de piété que propose et explique l'auteur, on découvre une doctrine spirituelle ordonnée d'une manière progressive conduisant le lecteur à partir des phases initiales de la vie d'union avec Jésus jusqu'à son sommet d'union mystique, phase qui répond au niveau de l'honneur par état ou par être.

Dans ce traité Jean Eudes reprend la pédagogie spirituelle de son maître, Pierre de Bérulle. Celui-ci, dans les causeries familières données à ses prêtres lors de la fondation de l'Oratoire, se fait hiérarque dionysien.<sup>24</sup> Il invite ses disciples à avancer dans les voies de la perfection vivant une relation telle avec Jésus qu'ils arrivent à ne subsister qu'en lui. Le vœu de servitude que conseille alors Bérulle est à la fois la ratification de la volonté du sujet qui aspire à une telle dépendance vis-à-vis de Jésus en même temps qu'une ardente prière à l'Esprit-Saint de réaliser ce désir en eux.<sup>25</sup>

Dans son programme d'initiation spirituelle, le fondateur de l'Oratoire commence par exhorter ses auditeurs à prendre conscience de leur relation à Dieu, thème qui occupe la première partie de *Vie et royaume de Jésus* et que saint Ignace avait déjà placé dans le chapitre des grands principes qui introduisent ses Exercices spirituels.<sup>26</sup> Dans les Exercices spirituels, en effet, l'auteur situe l'exercitant face à face avec Dieu, créateur et rédempteur.



En raison du trait commun qui marque une même ordonnance de principe dans leur enseignement spirituel, je tiens à souligner le lien ignatien avec les maîtres de l'École française, lien explicite chez Bérulle et Eudes dans la thématique d'approche de la vie d'union.

Ce que ces deux écoles ont en commun, entre autres choses, c'est l'insistance première qu'elles manifestent à situer le chrétien face à Dieu, principe et fin dans l'ordre de nature et de grâce, et de l'orienter en son être et en son agir vers sa plus grande gloire. L'anthropologie dans l'une et l'autre école apparaît toute référentielle. L'être humain n'existe que pour Dieu. La démarche initiale de son cheminement religieux ou spirituel consiste à se mettre en la présence du Très-Haut Dieu créateur et sauveur.

En outre, je voudrais ajouter que la gloire recherchée par saint Ignace me semble distincte de l'honneur proposé par Pierre de Bérulle et les autres maîtres de l'École française. Au risque de réduire cette proposition en une formule qui malheureusement rétrécit le champ d'interprétation au cercle de quelques mots, j'oserais avancer que pour Ignace de Loyola on fait tout pour la gloire de Dieu, tandis que pour les bérulliens on glorifie Dieu faisant tout pour lui. Touche d'approche téléologique de la vocation humaine présentée dans un dynamisme différent du service, l'autre davantage sur l'élan religieux d'adoration. Et, cependant, l'une et l'autre spiritualité s'enracinent dans un terrain commun de principe au point de départ: une prise de conscience de soi face au mystère de Dieu, cause et fin de l'existence dans l'ordre de nature et de grâce.

Je suis donc plus prêt à reconnaître l'influence ignatienne sur l'École française que ne l'admettent certains spécialistes, en particulier ceux de la première moitié du XXe siècle. À l'instar d'autres traditions, telles celles de l'École franciscaine, de l'École carmélitaine, et y compris celle de l'École abstraite (rhéno-flamande), la spiritualité ignatienne contribue à la physionomie de la pensée des maîtres de l'École française. On sait d'ailleurs que Pierre de Bérulle, Jean Eudes et Louis Grignon de Montfort furent élèves des Pères Jésuites.

#### Trois phases de la vie d'union

Les maîtres de l'École française définissent la vie chrétienne comme la continuation, le prolongement de la vie de Jésus. Mais, comment continuer la vie de Jésus? En commençant par imiter ses vertus, en faisant siennes ses dispositions et intentions, par une pratique des vertus qui s'affirme avant tout christologique. Cela signifie que c'est l'imitation de Jésus, plus que la vertu en elle-même, qui excite le chrétien. Cette approche diffère de la pratique des vertus telle que recommandée dans la plupart des autres traités d'ascèse chrétienne.

Suite à ce premier degré d'imitation, le chrétien pénètre plus avant dans l'intérieur de Jésus cherchant à communier (à adhérer) à ses états et mystères. Les spirituels se réfèrent ici au verset paulinien: "Ayez en vous les mêmes sentiments qui furent dans le Christ Jésus."<sup>27</sup>

Enfin ayant vécu une vie d'union avec Jésus marquée par l'imitation des vertus, la conformité à ses états et mystères, le chrétien s'efforce d'arriver à une identification d'être et d'agir avec le Verbe incarné. À ce stade, il s'abandonne à l'Esprit-Saint de Jésus qui l'envahissant, le possédant pleinement, devient principe de vie. La formule olérienne traduit admirablement cette phase de la vie d'union avec Jésus: "Se laisser à l'Esprit.<sup>28</sup> En effet, pour les spirituels de l'École française, l'Esprit-Saint est l'Esprit de Jésus; qui dit Esprit dit Jésus. Compris dans cette approche le verset paulinien de l'épître aux Galates peut désormais résonner comme suit: "Je vis, non ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ, c'est-à-dire l'Esprit-Saint de Jésus, qui vit en moi."

Ce refrain réfère bien dans ce contexte à la subsistance mystique de l'âme en la sainte humanité du Sauveur, apogée de la vie d'union.

Ainsi la vie d'union se réalise (du moins est-elle décrite de cette façon au moins chez Bérulle et Eudes) (1) par l'imitation extérieure et intérieure des actions et sentiments de Jésus; (2) par la conformité à ses états et mystères; (3) par l'adhérence (identification mystique) à l'état même de Jésus, Verbe incarné.

## Conclusion

En résumé, le christocentrisme implique une relation de foi et d'amour avec Jésus dans sa triple zone d'influence, celle de l'efficiencia, celle de la finalité, celle de l'exemplarisme. Le christocentrisme, certes celui proposé par Pierre de Bérulle, s'ouvre sur Dieu, terme final de la religion du Christ. Et, cependant, ce n'est pas en vain qu'un auteur contemporain, Jean Milet,<sup>29</sup> offrait une mise en garde contre un christocentrisme ferme, c'est-à-dire une spiritualité qui ne transcenderait pas l'objet immédiat de la vie d'union proposée par les maîtres de l'École française. Le danger existe véritablement. Le regard est si fortement axé sur Jésus, que parfois le mouvement du cœur se fixe sur le mystère de Jésus, oubliant de faire sien l'élan religieux et de service que déploie le Christ Sauveur à la gloire du Père et pour le salut des hommes.

Le chrétien doit donc adhérer à Jésus et communier à sa religion et à sa mission. Telle est pour les maîtres de l'École française la vocation laudatque et apostolique du chrétien. Ce dernier continue ainsi dans le temps présent, la vie de Jésus. Pour y parvenir avec fidélité, il adhère aux états et mystères de Jésus, il s'abandonne à son Esprit.

Enfin, on doit rappeler que pour garder son authentique qualité de chrétienne, la spiritualité se doit d'être théocentrique. Cela veut dire qu'une telle spiritualité promet une vie d'union avec Jésus tout en affirmant que la relation de la créature et du chrétien ne trouve leur perfection que dans une ouverture conduisant ultérieurement à Dieu. Ainsi, quels que soient les facteurs de médiation qui jouent dans le cheminement de retour de l'être humain vers Dieu, celui-ci demeure, en tant que principe et fin de toutes choses, le terme ultime de l'existence tant dans l'ordre de nature que dans celui de la grâce. Le cri de saint Louis Grignion de Montfort, Dieu seul, rappelle la quête de Dieu dont j'ai parlé au début de ces entretiens et qui s'impose comme premier principe directeur de la spiritualité de tous les grands maîtres de l'École française.

## PRIER DANS LE STYLE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

### Importance des formules de prières

L'étude des formules de prières, celles composées par les maîtres de l'École française, celles qu'ils ont privilégiées, s'imposent à notre attention pour deux raisons principales. La première raison relève de la thématique de ces prières; la seconde repose sur la récurrence et l'ordre des schèmes spirituels qu'elles contiennent.

La priorité accordée à certains thèmes, tels ceux qui traitent du mystère de la grandeur de Dieu, du Verbe incarné, parfait adorateur du Père, de l'homme en sa condition de créature et de grâce, et de sa vocation laudatque, laissent voir les aspects du dogme chrétien qui occupent plus particulièrement la pensée des spirituels de l'École française. Un autre point d'intérêt pour notre étude, c'est l'emploi méthodique de schèmes religieux utilisés dans les formules de prières. Ainsi se manifeste leur qualité de style quant à leur teneur doctrinale et quant aux modalités et termes expressifs d'une spiritualité centrée sur la conformité aux états et mystères de Jésus.

### Thématique de la conformité aux états et mystères de Jésus

La vie d'union se définit comme la continuation de la vie de Jésus.<sup>30</sup> Pour arriver à cette fin, les spirituels proposent leur théorie de la conformité aux états et mystères de Jésus.

En effet, même si ces états et mystères de Jésus appartiennent à sa vie passible, ils gardent quant à leur efficace une pérennité de valeurs et de mérites. Ce qui signifie que tout ce qui s'est passé en la vie terrestre de Jésus doit être considéré pour le chrétien du temps présent comme source de grâce et l'exemplaire de vie. Ainsi Jésus continue-t-il à vivre aujourd'hui ses états et mystères dans les membres de son corps mystique.

En pratique, quel que soit le mystère que l'on évoque, on doit le considérer dans son efficace de salut, qu'il s'agisse de l'incarnation ou de la mort rédemptrice sur quelque autre mystère du Sauveur. La vie d'union avec Jésus, vécue dans la conformité à ses états et mystères rend actuelle, à la gloire du Père, la présence de Jésus en son corps qui est l'Église.

### Digression sur la vocation à la vie parfaite

Pour sa part Pierre de Bérulle croit que tous sont appelés à vivre la vie chrétienne, du moins au niveau de ses exigences fondamentales, mais il ne revient qu'à ces âmes choisies par Dieu de vivre à un niveau plus élevé la conformité aux états et mystères du Fils de Dieu fait homme. Cette élection inclut pour ces âmes l'appel à faire partie des chœurs de Jésus et Marie.<sup>31</sup> Bérulle admet donc ici une vocation distincte à la perfection de vie chrétienne de celle plus ordinaire qui correspond à l'obéissance aux commandements. Bérulle verse dans ce que j'appelle un élitisme spirituel. Certes, dans sa défense du voeu de servitude, il dira que tous sont appelés à la perfection en raison du baptême qui sacralise ou ratifie la relation du chrétien avec Dieu en Jésus-Christ. Mais, en fait, son enseignement continue de refléter, du moins me semble-t-il, l'acceptation d'une élite mystique, et voulue de Dieu. Les disciples de Bérulle ne reprennent pas ces vues d'un double appel à la sainteté, non pas certes en des énoncés explicites.

### Conformité à des états et mystères particuliers

L'accord s'établit sur la nature de la vie d'union avec Jésus. Celle-ci consiste à continuer la vie de Jésus. Les chrétiens ne sont pas tous appelés, cependant, à vivre la totalité ou l'ensemble des états et mystères de Jésus en raison de leurs dispositions, des circonstances, en raison de l'attrait de l'Esprit-Saint, expriment et reflètent en leur vie certains états et mystères particuliers du Sauveur. Ainsi tel ou tel continue la vie simple et pauvre de Jésus, d'autres sa vie de prédicant; d'autres encore honorent sa vie cachée et de silence. Mais, dans l'ensemble de son corps mystique, Jésus continue de rendre gloire à Dieu en tous ses états et mystères.

### Schémas spirituels des formules de prières

Je voudrais maintenant examiner quelques prières qui nous parlent de cette spiritualité de la vie d'union avec Jésus. C'est par l'analyse des formules de prières que l'on arrive à détecter les schémas spirituels qui entraînent pour ainsi dire l'orant dans sa démarche religieuse vers Dieu ou vers Jésus ou vers Marie et les saints.

Par schémas spirituels, j'entends ces modes d'attitude ou de comportement qui définissent la relation du chrétien vis-à-vis de la personne honorée, non pas parce que ces schémas traduisent nécessairement d'une manière objective la qualité ou l'état de cette relation, mais davantage parce qu'ils correspondent, subjectivement parlant, au degré d'aspiration suggéré par la formulation de la prière utilisée.<sup>32</sup>

Ces schèmes qui se ramènent à ceux d'adoration ou d'honneur, ceux d'amour ou d'union, à ceux d'engagement ou de service, portent l'élan de la prière; ils en décrivent son déroulement.

La présence simultanée de ces schèmes n'apparaît pas toujours d'une manière explicite; leur ordre de présentation ne se déroule pas toujours d'une manière uniforme. Il n'en demeure pas moins que ces trois schèmes constituent l'infra-structure classique des élévations, prières, méditations proposées par les maîtres de l'École française. Pour illustrer ce point, je me permets d'inventer une prière dans le style des maîtres de l'École française.

#### Prière à Jésus en sa compassion

«Je vous adore, ô mon Dieu et mon Sauveur, en la tendre compassion que vous avez manifestée envers vos frères et soeurs durant le cours de votre vie publique en Galilée, et plus spécialement envers les pauvres et les petits. Je vous rends grâce de l'honneur que vous avez ainsi rendu à votre Père. Je me donne à vous pour imiter en ma propre vie, votre amour et sollicitude à l'égard de ceux et celles que je rencontrerai sur mon chemin en ce jour. Venez, Seigneur Jésus, dans la force de votre Esprit, vivre en moi les intentions et dispositions qui vous animaient alors en votre sainte et douce charité. Amen.»

Cette prière s'ouvre par un regard sur Jésus, considération de cet état et mystère identifié ici à celui de sa compassion, aveu d'admiration et de reconnaissance. Le schème de l'honneur domine ainsi le premier mouvement de l'âme et du coeur. La prière passe ensuite au schème de l'union ou de la conformité. La démarche est double: marquée d'abord par le volontarisme, elle traduit l'effort de l'orant qui se propose d'imiter Jésus en cette vertu particulière. Mais, cette démarche se transpose aussitôt au registre de l'abandon mystique. Elle prend couleur d'une supplique: que Jésus lui-même vienne continuer de vivre dans son membre sa divine charité. Enfin, dans cet exemple, le schème de service, se glisse sous le couvert de celui d'union. Ainsi se fondent en une seule réalité les deux grands objectifs du chrétien en cette vie, rendre gloire à Dieu, servir le prochain.<sup>33</sup>

Ce qui me paraît encore caractéristique des prières de l'École française, c'est, en plus de l'insistance accordée à ces trois schèmes, leur ordre de présentation. Certes, leur énumération n'est ni toujours dans l'ordre indiqué, ni même explicitement complète. Et, cependant, la récurrence de ces schèmes dans les prières, élévations composées par les spirituels de l'École française, est si forte qu'ils s'imposent en tant que retour périodique et ordonné.

C'est à cause de ces traits spéciaux définis par le choix de schèmes particuliers, de leur répétition, de leur ordonnance quasi-régulière, que ces prières acquièrent quant à leur forme un style propre. Je dis quant à leur forme, parce que le contenu, comme je l'ai rappelé plus haut, demeure l'un des principaux facteurs du caractère spécifique des prières de l'École française. On doit donc considérer à la fois la thématique doctrinale et spirituelle tout autant que la technique de présentation. Toutefois, l'ensemble de ces artifices formels, à la manière d'une gaine diaphane, colore d'une teinte particulière l'énoncé des prières soulignant ainsi avec plus d'emphase les thèmes qui ressortent des théories de la vie d'union telle que préconisée par les maîtres de l'École française.

On ne saurait trop insister sur les formules de prières. Elles manifestent d'une part les données fondamentales de la spiritualité de la vie d'union, et d'autre part, les techniques d'approche de la démarche religieuse de l'orant. En outre, ces mêmes prières se présentent à ceux qui, aujourd'hui, s'intéressent à la spiritualité du XVII<sup>e</sup> et début du XVIII<sup>e</sup> siècles, comme lieu privilégié de formation spirituelle. Ainsi ces formules de prières, que l'on admire comme expressions de la qualité religieuse d'âme des maîtres du passé, peuvent être considérées par leurs disciples d'aujourd'hui comme moules, comme exercices pratiques, de dévotion et de sainteté. Elles reflètent la vision de foi de spirituels lointains, elles invitent emules à parcourir dans leur sillage le chemin du retour Dieu en Jésus-Christ.

Exemple tiré de prières plus connues

Je voudrais citer en tête de cette série la très belle prière de Charles de Condren, admirablement retouchée par Jean-Jacques Olier: O Jésus, vivant en Marie.

«O Jésus vivant en Marie,  
Venez et vivez en vos serviteurs,  
Dans votre Esprit de sainteté,  
Dans la plénitude de votre force,  
Dans la perfection de vos voies,  
Dans la vérité de vos vertus,  
Dans la communion de vos mystères;  
Dominez sur toute puissance ennemie,  
Dans votre Esprit,  
À la gloire du Père.»<sup>34</sup>

La prière s'ouvre par une invocation à Jésus où l'on perçoit deux élans du cœur, le premier d'admiration, le second, de demande. L'emploi du vocatif, rappel caractéristique des élévations des maîtres de l'École française - qui ne connaît les ô exclamatifs de Bérulle - indirectement traduit l'admiration si intimement liée au schème de l'honneur. La demande qui s'inscrit dans la ligne de la théorie de la conformité aux états et mystères de Jésus, rend explicite les qualités de l'union mystique anticipée. L'orant exprime son désir de vivre animé par l'Esprit-Saint de Jésus.<sup>35</sup> Enfin, la prière se termine par une admirable tension théocentrique. Communier à Jésus, certes, mais à la gloire du Père. L'écho de ce cri résonne chez tous les grands maîtres de l'École française, y compris chez les derniers en ligne de cette tradition, tel un de La Salle, tel un Montfort.

La prière O Jésus vivant en Marie représente l'un des magnifiques témoins du patrimoine spirituel. Elle m'apparaît comme le prisme qui reflète en vives lumières la qualité d'une doctrine et d'une démarche spirituelles. Un témoin qui peut en outre servir au disciple, comme guide et mode d'expression d'un cheminement personnel contemporain, certes, mais dont l'inspiration remonte à quelques siècles passés.

#### Exemples tirés de formules de prières litaniques

Les prières litaniques constituent une mine fort riche de formules pour l'analyse des catégories spirituelles et des modalités d'expression propres à la spiritualité de l'École française. Au XVII<sup>e</sup> comme dans la suite, on a le goût des litanies. La formulation litanique accuse une technique d'approche bien particulière. Grâce à la répétition, les accents d'admiration, d'amour, de supplication alternent dans une cadence rythmique qui entraîne l'orant dans un mouvement dévotionnel tout autant qu'elle ne révèle les sentiments évoqués.<sup>36</sup>

Les prières litaniques s'insèrent dans une tradition déjà bien établie. Cependant, tout en puisant dans le fonds traditionnel, les maîtres de l'École française savent adapter, enjoliver ou enrichir, ou encore composer de nouvelles litanies. Ils chantent alors leurs thèmes préférés. Ainsi nous ont-ils laissé toute une série de litanies célébrant l'enfance de Jésus, de Marie, leur amour ou d'autres mystères de leur vie. Inspirée par ses devanciers, la bienheureuse Marguerite d'Youville, fondatrice des Soeurs de la Charité de l'Hôpital de Montréal, aimait prier les litanies de la divine Providence. Son attrait pour ce style de prière l'amena même à demander à un prêtre de Saint-Sulpice de formuler en prières litaniques sa dévotion au Père éternel.<sup>37</sup>



Les litanies composées par nos maîtres commencent presque toujours par une élévation marquée par l'honneur. Saint Jean Eudes qui nous a laissé un nombre important de prières litaniques, illustre bien cette approche dans sa salutation à Marie dont les premières invocations, empruntées au terroir marial, furent reprises entre autres par saint Louis Grignon de Montfort. En voici le texte eudésien:

«Nous te saluons, Marie, Fille de Dieu le Père.  
Nous te saluons, Marie, Mère de Dieu le Fils.  
Nous te saluons, Marie, Épouse de l'Esprit-Saint.  
Nous te saluons, Marie, temple de toute la  
Divinité.»<sup>38</sup>

Je voudrais souligner cette autre prière de saint Jean Eudes, la salutation au Coeur de Jésus et de Marie dans laquelle se rencontrent deux des grands schèmes majeurs caractéristiques de l'École, ceux d'honneur et d'amour. Cette prière litanique, annoncée dans l'édition des Oeuvres complètes par ce titre: Pour saluer le très saint Coeur de Jésus et Marie, célèbre la vénération et l'honneur, l'amour et l'union.

«Nous te saluons, Coeur très saint...  
Nous te saluons, Coeur très aimant de Jésus et de Marie  
Nous t'adorons, nous te louons, nous te glorifions,  
Nous te rendons grâce.

Nous t'aimons de tout notre coeur...  
Nous t'offrons notre coeur...

Reçois-le, possède-le tout entier;  
Purifie-le, éclaire-le, sanctifie-le.  
En lui, vis et règne, maintenant, toujours et à jamais.»<sup>39</sup>

Voilà une très belle prière qui exprime l'aspiration d'une conformité aux états et mystères de Jésus et Marie, sertis dans la grandeur de leur vertu, dans la sublimité de leur amour. L'objet final de cette supplique préfacée par l'éloge vibrant du Coeur de Jésus et de Marie, rejoint le sommet de la vie d'union, phase de l'envahissement mystique: l'invitation à Jésus et à Marie de vivre et régner en nos coeurs.

### Exemples tirés des prières pour la méditation

Une deuxième série de prières est tirée des formules qui accompagnent les méditations. La méditation est évidemment un des exercices les plus importants et les plus recommandés, surtout au noviciat et durant la formation. Par la suite, grâce à la maturité spirituelle, la méditation se transforme en oraison. La méditation est comprise à la manière d'un exercice qui conduit à une rencontre avec Dieu. L'oraison, d'autre part, est souvent définie par les maîtres de l'École française, comme l'élévation du cœur vers Dieu.<sup>40</sup> Comme témoin de cette manière de voir l'oraison, je voudrais rappeler l'explication qu'en donne l'ancien recueil de prières des Soeurs grises de Montréal:

«L'oraison est une élévation et une application de notre esprit et de notre cœur à Dieu, pour Lui rendre nos devoirs, lui exposer nos besoins et en devenir meilleurs pour sa gloire.»<sup>41</sup>

Les exercices de méditation, composés tout autant en raison du thème qu'il propose (thématique doctrinale) qu'en celui d'une technique d'approche de l'oraison dans le style de l'École française, d'ordinaire ne manquent jamais d'expliquer la

prévalence des trois grands schèmes d'honneur, d'amour et d'engagement, traits marquants et subjectifs de religion. Ainsi par exemple, reprenant le recueil de prières des Soeurs grises de Montréal, on trouve les trois points d'oraison, l'adoration (honneur), la communion (amour) et la coopération (service), nomenclature directement empruntée aux Méditations de Monsieur Tronson. Ajoutons à ces trois points, le bouquet spirituel, d'un parfum tout salésien, formule du bon propos retenu au sortir de l'oraison.

#### Exemples tirés des prières d'avant-midi

Je passe à une troisième série d'exemples de formules de prières puisées cette fois dans les exercices qui correspondent aux examens particuliers qui se faisaient immédiatement avant le repas du midi. Ces exercices se situent donc à mi-temps dans la journée, entre la prière du matin et celle du soir; ils permettent à l'orant (religieux) de faire le point sur ses résolutions du matin. Dans la tradition de l'École française, l'examen particulier se présente davantage comme une courte méditation que comme le contrôle de son état d'âme grâce à un examen de conscience. On comprend alors que, pour plusieurs, cet exercice s'appelle tout simplement exercice d'avant-midi.

Ainsi est-il des exercices d'avant-midi proposés par Jean Eudes dans son Manuel contenant plusieurs exercices de piété pour l'usage d'une communauté ecclésiastique.<sup>42</sup>

Ces exercices contiennent de courtes méditations, vrais petits bijoux d'élévation, sur un attribut divin, une qualité ou aspect du mystère de Jésus ou Marie. Le sujet peut même différer de celui de la méditation du matin. Ils s'imposent comme modèles de formule où l'on trouve l'application de la théorie de la conformité aux états et mystères du sujet honore, le retour périodique des schèmes d'honneur, d'amour et de service. Pour illustrer l'utilisation de la thématique doctrinale et des procédés pratiques de la formation de ces exercices, je voudrais citer l'élévation proposée pour le jeudi de la quatrième manière:

«Adorons Jésus dans sa très éminente charité, et dans son zèle très ardent pour le salut des âmes. Remercions-le de l'honneur qu'il a rendu à son Père par cette vertu. Demandons-lui pardon des fautes commises contre elle.»

Ainsi se déploie le premier mouvement de l'orant: celui de regard, d'admiration, d'adoration où se rencontrent aussi les sentiments de gratitude et d'amende honorable. Ressort du coeur qui accuse ce trait si fortement berullien de l'honneur. Le texte continue: "Donnons-nous à lui pour entrer dans l'esprit de sa charité et son zèle, et le supplions de nous en rendre participant."

C'est le schème de l'union que reflète ces quelques lignes, et qui implique d'une part l'offrande et, de l'autre, l'abandon. On peut encore sous-entendre le but pratique de la conformité avec Jésus; celui de vivre au service des membres du corps mystique de la charité même du Christ. Enfin, l'élévation se termine par une prière d'intercession, faisant appel à Marie, aux anges et aux saints de parfaire en soi, ce désir de communion à la charité de Jésus: "Invoquons à cette fin les intercessions de sa très sacrée Mère, de ses anges et de ses Saints."<sup>43</sup>

Monsieur Raymond Deville dans son livre récent, *L'École française de spiritualité*,<sup>44</sup> reprend deux autres élévations d'avant-midi, l'une qui porte sur la vertu d'obéissance de Jésus, l'autre sur son amour pour Marie, sa mère. Pour conclure sa présentation l'auteur, empruntant cette fois à une remarque de Jean Eudes dans son ouvrage *Vie et royaume de Jésus*<sup>45</sup>, rappelle le rôle de l'Esprit-Saint dans la conformité aux états et mystères de Jésus. Jean Eudes, écrit Monsieur Deville, précise vigoureusement sa pensée sur l'attitude essentielle du chrétien: se donner au Saint-Esprit de Jésus.

Je me suis attardé peut-être un peu trop aux exercices eudesiens d'avant-midi. J'ai voulu en montrer la beauté doctrinale, leur valeur de témoin au plan de l'attitude spirituelle. C'est précisément pour ces raisons, qu'ils peuvent servir de moules de prières du style de l'École française. En priant avec ces exercices, le disciple apprend par exemple à regarder Jésus, à s'unir à lui, à vivre de son divin Esprit.

L'étude des formules de prières de l'École française, comme je le disais plus haut, manifeste un esprit, une manière de prier du passé, mais elle se veut, du moins pour nous présents à ce congrès, source d'inspiration. Le mode orant des spirituels de l'École française peut encore diriger notre regard, animer nos coeurs et guider nos pas dans notre cheminement de retour vers Dieu.

Le défi d'un ressourcement spirituel consiste à puiser dans la sève d'hier en vue d'une floraison pour les temps présents. N'est-ce pas ce que font les artistes quelquefois lorsqu'ils expriment leurs sentiments dans un style d'antan. Je songe à Ottorino Respighi dont les airs anciens chantent avec tant de grâce et d'harmonie des mélodies composées au début du siècle présent.

En effet, je crois qu'une époque, une école se reflètent plus par la prévalence d'accents, l'ensemble de détails, et le style de présentation que par le fond même qui les apparente les unes aux autres. Ainsi en est-il des écoles de spiritualité chrétienne. Elles ont toutes comme objectif la montée des baptisés dans les voies de la perfection à la suite du Seigneur Jésus, le Christ-Chef, considéré dans sa personne et dans ses fonctions sotériologiques. Et, cependant, faisant leurs ces valeurs communes, les différentes écoles proposent un cheminement. C'est donc par un ensemble d'accents prioritaires,

répérés en raison de leur retour périodique, de l'emphase placée sur certains points doctrinaux, de l'insistance accordée à des aspects de l'ascèse ou de la discipline plutôt qu'à d'autres, enfin en raison d'une certaine technique d'approche dans le comportement religieux proprement dit, qu'une école se distingue d'une autre. Les formules de prières, vues dans ce contexte, ont valeur de témoin; elles manifestent à la fois une thématique et méthodologie.

Les formules de prières que je viens de considérer portent avec éclat les couleurs de l'École française de spiritualité du XVII<sup>e</sup> et début du XVIII<sup>e</sup> siècles. Leur emploi aujourd'hui devrait conduire le disciple au-delà d'une simple répétition. Reprises avec ferveur, ces formules devraient l'amener à vivre une religion, une spiritualité de famille. La pratique d'exercices traditionnels peuvent donc servir à la fois comme moyen de formation de l'âme et du cœur et, à l'occasion, comme expression littéraire des sentiments religieux.

Je voudrais comparer cette démarche à celle de l'artiste qui pratique une pièce de piano, un concerto de Beethoven. Après bien des répétitions, pendant lesquels le musicien s'applique à maîtriser la technique, à affirmer la sonorité du phrasé musical, il arrive après tant d'effort et d'application, à jouer. La technique ne disparaît pas, mais elle est assumée par la virtuosité. Ainsi, lors du concert, le musicien laisse-t-il couler son âme dans l'exécution de la pièce. Cette comparaison peut aider à comprendre la distinction entre formule et prière, entre méditation et oraison.

D'ailleurs, ce qu'il importe, c'est d'arriver, pour celui ou celle qui le désirent, à vivre une relation à Dieu dont les accents majeurs s'inspirent du charisme spirituel des maîtres de l'École française. La fidélité au passé, cependant, ne doit servir que de tremplin à une re-invention d'expression orante contemporaine. Les spirituels eux-mêmes insistent pour dire que les formules ne sont que des outils pédagogiques. Leur utilisation, à la manière d'étapes, invite à une spontanéité libre et riche dans le dialogue du chrétien avec Dieu, Jésus et Marie. Saint Jean Eudes, dans l'avant-dernier chapitre de *Vie et royaume de Jésus*, affirme par exemple que:

«La pratique des pratiques, le secret des secrets, la dévotion des dévotions, c'est de n'avoir point d'attache à aucune pratique ou exercice particulier de dévotion; mais avoir un grand soin, dans tous vos exercices et actions, de vous donner au saint Esprit de Jésus.»<sup>46</sup>

Voilà bien ce qui importe. Ainsi après s'être servi d'exercices de dévotion, de formules toutes faites, le chrétien arrive-t-il à prier, certes inspiré par l'Esprit-Saint, mais également porté par le mouvement spontané de sa dévotion. De l'élan du cœur jaillissent tout naturellement les expressions qui traduisent ses sentiments de piété.

## PERTINENCE DE LA SPIRITUALITÉ DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

Dans ce dernier chapitre que j'intitule pertinence de la spiritualité de l'École française, je me propose tout simplement de revenir dans une approche critique sur les grandes lignes de mon exposé. Ce faisant, je voudrais relever certaines données doctrinales et spirituelles de l'École française du XVIIe et XVIIIe siècles qui peuvent s'intégrer positivement à notre culture et à notre société, à la vie du peuple de Dieu dans le monde d'aujourd'hui.

### Sortie du Musée

Hier, je vous invitais à m'accompagner dans une excursion dans le temps. Nous sommes retournés aux XVIIe et XVIIIe siècles; nous sommes entrés dans un musée imaginaire où nous avons rencontré les grandes figures de l'École française de spiritualité qui nous avaient été présentées par les autres conférenciers de cette session. Ayant parcouru la galerie de ces maîtres, je vous ai retenu dans le hall d'entrée afin de vous parler de leur temps, de leur vision de foi de Dieu et du chrétien, de leur spiritualité.

### Quête de Dieu

Je commence ma critique vous référant au principe directeur des sentiments religieux identifié à la quête de Dieu. J'ai personnellement quelques réserves à l'égard de ce principe tel que proposé par les maîtres de l'École française. En d'autres mots, j'ai des difficultés à accepter dans son absolu ce principe ne chercher que Dieu, et Dieu seul en toute choses. Si l'interprétation de ce principe consiste à accorder priorité à Dieu dans tout ce que l'on fait, si elle correspond en outre au principe ignacien, tout pour la plus grande gloire de Dieu, je l'accepte sans hésitation.

Mes réserves à souscrire au «ne chercher que Dieu, et Dieu seul,» du moins dans l'étroite perspective des vues béruilliennes, viennent des limites que ce principe semble imposer à l'appréciation des valeurs humaines en lien avec le vécu existentiel de ma condition d'homme et de chrétien. En effet, la tension inhérente à ce principe chez Bérulle porte directement sur la destinée finale de l'être humain laquelle s'identifie à sa vocation laudative: rendre gloire à Dieu. D'autre part, la condition de pèlerin qui va de la naissance à la mort et qui se comprend aujourd'hui en fonction d'intendance des réalités terrestres apparaît dans la spiritualité de l'École française reléguée à l'écart.

Une lecture contemporaine du dogme de la création ainsi que je la perçois en particulier dans les premiers chapitres du livre de la Genèse rend un son plus large que celui entendu par les maîtres de l'École française. Ne proposent-ils pas une définition de l'engagement humain en termes quasi exclusivement religieux?

L'interprétation du principe de la quête de Dieu que je propose pour aujourd'hui s'appuie sur une réflexion du dogme de la création, de l'incarnation et de la rédemption. Dans cette lumière la quête de Dieu inclut deux grands points d'appui. En premier lieu, la reconnaissance de Dieu, créateur, souverain Seigneur, de celui qui me donne l'existence et la vie. Cette vision de foi du mystère de Dieu devient le fondement subjectif de religion et détermine la qualité de ma relation à Dieu qui s'exprime par la vertu de religion par excellence, qu'est l'adoration ou l'honneur.

En second lieu, une lecture englobante des dogmes de la création et de l'incarnation-rédemption admet une leçon d'intendance. Dieu confie à l'être humain sa création. C'est pour répondre à ce devoir, que l'être humain, le chrétien, se doit d'assumer une telle responsabilité vis-a-vis des valeurs terrestres et qu'il doit s'engager à les découvrir, à les respecter, à les faire fructifier. Ainsi doit-il intégrer à une recherche de Dieu qui motive sa vie et ses engagements (tel que préconisé par le schéma béruillien de la quête de Dieu), la reconnaissance et l'acceptation de son devoir d'intendant de toutes valeurs humaines.

En somme, à la lumière d'une telle lecture, le chrétien ne se définit non plus seulement d'une manière référentielle par rapport à Dieu, créateur et sauveur, mais encore par rapport à ce qu'il est en soi, en tant que créature et racheté, se tenant devant Dieu avec foi, avec gratitude et humilité, lui offrant et l'hommage d'adoration et l'hommage d'un engagement temporel. Ce service se répartit aux points majeurs de son ministère d'intendance: celui de son propre épanouissement individuel, celui du bien-être de la communauté humaine, celui de la sauvegarde et du soin de la création elle-même, celui, enfin, d'un maintien évolutif du climat historique et culturel, milieu du pèlerinage continu de l'humanité.

Certes, fidèle au témoignage des grands spirituels du XVIIe et XVIIIe siècles français, je chéris avant tout, comme un précieux trésor d'autant plus riche qu'il paraît si méconnu en notre temps, cette priorité du sens de la grandeur de Dieu, évoquée par le principe ne chercher que Dieu et Dieu seul, pourvu que ce principe tout en gardant sa valeur normative n'exclut pas, ou mieux encore s'allie à la reconnaissance de ma vocation d'intendant des réalités terrestres.

## Notion de perfection

Une deuxième remarque ou critique que je voudrais faire concerne la notion même de perfection. Chez Pierre de Bérulle et les autres maîtres de l'École française, la notion de perfection repose sur les catégories néo-platoniques véhiculées par le courant dionysien. La perfection se définit en termes du rapport du sujet qui la contient, avec Dieu, et non directement en fonction de ses valeurs natives. Bérulle déclare aux prêtres de l'Oratoire: "La nature de toute perfection se trouve dans sa relation à Dieu."<sup>47</sup> Définition en accord avec ce donné général accepté par les spirituels: tout vient de Dieu, tout retourne à Dieu.

Je m'en voudrais de rejeter une telle notion de perfection, mais je voudrais y ajouter une autre touche définissant d'une manière complémentaire l'être humain à partir de ce qu'il est en lui-même comme je viens tout juste de l'indiquer plus haut dans ma critique du principe de la quête de Dieu. Ici encore, c'est une vision plus large, plus globale des dogmes de la création et de l'incarnation-rédemption qui m'incite à considérer les valeurs sises au coeur de la condition sociale et historique de la créature. Je me dois de reconnaître les grandeurs et les faiblesses de l'humain, le ressort inné qui appelle les virtualités cachées, talents, qualités, dispositions, à leur maturation, à leur plein épanouissement.

Appel qui certes n'est pas toujours fructueux, mais qui appuyé sur le concours de l'ascèse et de la grâce porte le projet d'une réalisation de soi en tant que religieux et intendant. La perfection, ainsi considérée à la lumière d'une anthropologie chrétienne, se définit comme l'achèvement de soi et comme l'accomplissement de sa mission. La perfection de vie implique donc l'état de celui ou celle qui se tient debout en présence de Dieu, lui offrant dans la pleine mesure des dons reçus l'hommage d'adoration et de ses engagements humains.

Je résume ma pensée sur ce point avouant que, pour moi, la quête de Dieu signifie accorder priorité à Dieu, accepter le primat de l'honneur, cependant sans oublier qui je suis. En effet, je me définis non seulement d'une façon référentielle par rapport à Dieu, mais en plus par rapport aux valeurs innées que je découvre grâce à une théologie des réalités terrestres.

## Sens du mystère de Dieu

Je passe maintenant aux accents particuliers que je retiens de cette réflexion sur la spiritualité de l'École française. Ce qui m'étonne, m'éblouit même, c'est le sens du mystère de Dieu. Le sens de Dieu est une expression moderne, mais je crois qu'elle traduit l'élan religieux contemplatif des maîtres de l'École française. De nos jours en raison de la technique, en raison du contexte social, on peut être porté à être oublieux de Dieu.



Nous avons conscience d'être non seulement artisans d'un monde meilleur, mais maîtres d'un monde accompli. Il arrive parfois que nous oublions Dieu. Pour éviter ce danger, il est bon, je crois, de sans cesse porter en nous la reconnaissance de Dieu, créateur et sauveur, l'aveu de notre petitesse en tant que créatures, de notre faiblesse en tant que pécheurs.

Il m'apparaît essentiel de garder au cœur de notre vie d'hommes et de femmes une vive et amoureuse mémoire de la transcendance de Dieu. Ce sens de Dieu, nous pouvons le traduire dans notre vie de prière, par des formules qui s'apparentent, quant au style, à celui utilisé par les maîtres spirituels du passé. Ainsi porté par la tension pédagogique de cette approche pourrions-nous célébrer et chanter la grandeur de Dieu qui se révèle en Jésus, le Verbe incarné, et qui nous rejoint dans ces espaces et temps qui sont les nôtres.

Regard sur le Verbe incarné

Un autre point que je retiens du patrimoine passé, et que je propose d'intégrer à une spiritualité contemporaine en harmonie avec celle de nos devanciers et devancières, c'est, et au sens bérullien du mot, le regard sur Jésus, Verbe incarné. Les courants théologiques contemporains s'intéressent beaucoup plus qu'autrefois à la mission rédemptrice de Jésus-Christ. Ils proposent une réflexion qui se veut fonctionnelle. Jésus incarné, vient sauver le genre humain. Ainsi une perception vive de Jésus axée sur le caractère dynamique de sa présence au cœur de l'histoire inspire et guide le chrétien dans son pèlerinage ici-bas.

Mais si belle et si réconfortante que soit cette nouvelle prise de conscience du mystère du Christ-sauveur, ne se trouverait-elle pas enrichie par un regard, j'oserais dire gratuit, centré sur Jésus considéré dans la grandeur de ses états et mystères. Ce regard sur Jésus, doit s'entendre comme une contemplation de la qualité intérieure du Verbe incarné, c'est-à-dire comme un regard d'estime et d'amour sur Jésus, reflet de la sainteté de Dieu trine, présence parmi nous de la compassion et de la tendresse du Père, sanctuaire de l'Esprit-Saint, exemplaire de religion. Si d'une part, une vue plus dynamique et plus fonctionnelle répond mieux à la découverte de ce que nous sommes en tant que pèlerins, artisans d'un monde meilleur, d'autre part le maintien d'un regard centré sur Jésus, Verbe incarné, à la manière de celui des maîtres du passé, ajoutera à notre vie chrétienne une qualité proprement religieuse, cachet particulier d'une tradition de famille.

Style de prière Ce que je retiens encore de ma lecture des spirituels du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, c'est une approche de la vie de prière. Cette approche qui correspond à une méthode et dont j'ai souligné plus haut la riche valeur pédagogique manifeste les traits spéciaux d'une démarche religieuse quant à son expression orante.

Je me pose alors la question: est-il possible de vivre aujourd'hui une relation à Dieu dans l'amour et la charité dans un style qui s'inspire et qui s'apparente à celui relevé dans les formules de prières de notre patrimoine spirituel? Je le crois.

Certes, comme le disait le Père Rénald Hebert, supérieur général des Eudistes, dans la conférence d'ouverture de ce congrès, il nous faut apprendre à inventer tout en maintenant une grande fidélité au charisme original de nos fondateurs fondateurs au niveau de l'apostolat et au niveau de la spiritualité. D'ailleurs, le but de ce congrès n'était-il pas de nous aider à découvrir les riches valeurs de nos traditions afin que, nous en inspirant, nous puissions vivre, en communion avec le passé et sous la poussée de l'Esprit-Saint, une qualité religieuse qui réponde à nos besoins et situations d'aujourd'hui.

Se laisser à l'Esprit-Saint de Jésus

Enfin, j'ajoute un dernier mot pour conclure non seulement cette présentation, mais tout l'ensemble de mes exposés. Quelles que soient nos origines apostoliques et spirituelles, quelles que soient les affinités qui nous rattachent à la spiritualité de l'École française du XVIIe et XVIIIe siècles, il importe de vivre au sein du peuple de Dieu une présence d'amour et de charité, un rappel des hautes valeurs du Royaume de Dieu. Mais une fidélité au passé, une adaptation inventive du présent aideront à atteindre ce but pourvu que, pour reprendre ici la belle expression chère à Jean-Jacques Olier, en toutes choses nous apprenions à nous laisser à l'Esprit-Saint de Jésus.

1. Ce texte regroupe les trois conférences données les 8 et 9 juillet 1987.
2. Doyen de la Faculté de Théologie de l'Université St-Thomas, Houston, Texas.
3. Paris, Bloud et Gay, 1914-1936.
4. Sur l'Hotel Acarie, voir Paul Cochois, Bérulle et l'École française, coll. Maîtres spirituels, Paris, Seuil, 1963 pp. 8-11
5. Bérulle, Oeuvres complètes, "Opuscules de Piété" no XI-, Migne, col. 1245.
6. Dans l'entretien du 24 juin 1614, à l'occasion de la fête de saint Jean-Baptiste, Bérulle exhorte ses auditeurs à sacrifier un attachement volontaire et sensible de Dieu, "pour adhérer pleinement à sa volonté nue et simple" p.226. Voir encore la causerie pour la fête de la Pentecôte 1614, p.214-217. Les Collationes n'ont pas été imprimés. Le manuscrit se trouve à la Bibliothèque Nationale, Paris, Ms-latin 18-210.

7. Voir en particulier le Traité de la vraie religion. Saint Augustin résume sa pensée dans l'épilogue du traité: "La religion, donc, nous relie à Dieu tout-puissant", paragraphe 113.
8. Jean Eudes, Oeuvres complètes, Vannes, Lafolye, 1905-1911, t.I.
9. Rosaire Bellemarre, Le sens de la créature dans la doctrine de Bérulle, Paris, Desclée de Brouwer, 1959.
10. Collationes, p.301 (fin avril 1612).
11. Oeuvres complètes du Pseudo-Denys l'aréopagite, traduction, commentaires et notes par Maurice de Gandillac, Paris, Aubiers, 1943 (réimpression 1980).
13. Voir l'entretien de Noël 1615, Collationes, pp.79-82.
14. Voir en particulier les entretiens donnés entre le 15 août et le 8 septembre 1614, Collationes, pp. 259-270.
15. Bérulle, Oeuvres complètes, "Oeuvre de piété" no 117, Migne 1138-1142; voir Virgile Blanchard, La spiritualité christocentrique de Pierre de Bérulle dans les écrits des premières années de l'Oratoire de France (1611-1615), Université d'Ottawa, 1978, p. 231 (Thèse).
16. Il en est ainsi de la relation d'honneur adressée à Dieu, à Marie ou à un saint.
17. He 10:5.
18. Lc 2:49.
19. Sur les états bérulliens, voir l'excellent ouvrage de Fernando Guillen Preckler, États chez le Cardinal de Bérulle. Théologie et spiritualité des états bérulliens. Rome: Gregoriana, 1974, 272 p.
20. Tel fut le cas parmi les grands spirituels de l'École française, de Louis Grignion de Montfort. Après sa naissance il fut confié à une nourrice qui le garda chez elle pendant trois ou quatre ans avant de le retourner à ses parents.
21. Ph 2:6-7.

22. Par subsistance mystique, terme de la vie d'union, on entend définir une sorte d'union du chrétien avec le Sauveur, dont l'exemplaire dérive de son état incarné. De même que la nature humaine en Jésus, privée d'une personne individuelle subsiste entièrement dans le Verbe, seconde personne de la sainte Trinité, ainsi (non pas d'une façon ontologique, mais mystique) le chrétien, disposé par le renoncement, aspire à se vider de lui-même à ce point qu'il se laisse posséder totalement par l'Esprit-Saint de Jésus. Le je et le moi humains se perdent pour ainsi dire en faveur de l'Esprit qui agit comme principe de son être et de son agir. La désappropriation du je et du moi "équivaut pour les spirituels à l'anéantissement de la personne humaine. L'Esprit qui anime Jésus en sa sainte humanité, est accueilli comme principe de subsistance mystique du chrétien. En raison de ces vues, on comprend la place centrale que les spirituels accordent au dynamisme du mystère de l'incarnation, pourquoi ils relèvent le rôle que Jésus remplit en son état incarné de même que dans son activité essentielle de religion, comme cause exemplaire de la vie d'union du chrétien.

23. Ga 2:19.

24. Paul Cochois, "Bérulle, hiérarque dionysien", Revue d'ascétique et de mystique, 147 (juillet-septembre, 1961, 1-40; 151 (juillet-septembre 1962), 1-22. Le terme hiérarque peut se traduire par initiateur mystique.

25. Paul Cochois, Bérulle, initiateur mystique. Les vœux de servitude. Thèse de doctorat en théologie; Institut Catholique de Paris, 24 mai 1960. Texte ronéotypé, 374 p.

26. Saint Ignace de Loyola, Exercices spirituels, Texte définitif (1548). Paris, Seuil, 1982. Voir en particulier le paragraphe 23 intitulé "Principe ou fondement".

27. Philipiens 2:5. Ce verset dans sa version latine: "Hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesus", est traduit par les spirituels de l'École française dans un sens individuel et d'intériorité. Ainsi le "in vobis" s'entend par "en nous". Au contraire la Bible de Jérusalem donne une version contemporaine et traduit le "in vobis" par "entre vous".

28. Se laisser à l'Esprit est le titre choisi par Michel Dupuy pour son livre sur l'itinéraire spirituel de Jean-Jacques Olier. Paris, Cerf, 1982.

29. Jean Milet, Dieu ou Christ? Paris, Editions de Trévise, 1980.

30. Jean Eudes, *La vie et le royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes*, Oeuvres complètes, Vannes, Lafolye, 1905-1911, T.1, pp 161-167. L'auteur résume sa pensée à la fin d'un long paragraphe: "notre vie doit être une continuation et expression de sa vie, et que nous n'avons point de droit de vivre en la terre, que pour porter, manifester, sanctifier, glorifier, et faire vivre et régner en nous le nom, la vie, les qualités et perfections, les dispositions et inclinations, les vertus et actions de Jésus", p.164.

31. Bérulle affirme que sainte Madeleine fait partie de ces âmes privilégiées que Jésus s'est choisies "afin qu'elles lui rendent honneur et deviennent participantes de cette vie qu'il voulut vivre sur terre et qui non seulement reçoivent l'Esprit de Jésus en plénitude, mais encore la vertu de la communiquer aux autres". *Collationes*, 244 (juillet 1614). Ailleurs Bérulle avait déjà dit qu'il ne manquait pas dans le siècle présent de ces âmes choisies qui appartiennent au chœur de Jésus. Voir *Collationes*, 165 (novembre 1613).

32. Ainsi en est-il du vœu pour les spirituels. Le vœu représente toute la dynamique spirituelle de l'âme qui vit au moment de l'énoncé de la prière, un état de vive tension marquée par la projection de l'idéal de vie d'union exprimée par le vœu. En un mot, le vœu est désir intense, aspiration d'une condition où l'on veut être beaucoup plus que ratification d'un état où l'on est déjà parvenu.

33. Jean Eudes a légué à ses disciples, cette devise traditionnelle qu'il avait fait sienne: "servire Christo et ejus Ecclesiae - Servir le Christ et son Église".

34. Ce texte est celui reproduit dans Raymond Deville, *L'École française de spiritualité*, Paris, Desclée, 1987, p. 68. L'auteur rappelle que ce texte est celui le plus souvent utilisé. La formule que l'on trouve dans *La journée chrétienne* de Jean-Jacques Olier (*Oeuvres Complètes*, Migne, 1856, col. 226) présente un style plus personnaliste. En voici le texte: "O Jésus, vivant en Marie, venez et vivez en moi, en votre esprit de sainteté, en la plénitude de votre vertu, en la perfection de vos voies, en la vérité de vos vertus, en la communion de vos divins mystères; dominez en moi sur toutes les puissances ennemies, le monde, le diable et la chair, en la vertu de votre Esprit et pour la gloire de votre Père." 35. Selon le fondateur de Saint-Sulpice, la vie chrétienne résulte de la dilatation de l'Esprit-Saint de Jésus dans l'âme. Michel Dupuy dans son ouvrage sur l'itinéraire spirituel de Jean-Jacques Olier a voulu capter ce trait spirituel fondamental en donnant comme titre du livre *Se laisser à l'Esprit* Paris, Cerf, 1982.

36. Voir Henri Bremond, Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours. Paris, Bloud et Gay, 1932, vol. X, La prière et les Prières de l'ancien régime, ch. IV "Les moules liturgiques". Section sur les litanies, pp. 183-204.
37. Pendant les dernières années de sa vie, Mère d'Youville manifeste une fois de plus sa filiale et loyale dévotion au Père Éternel. Elle s'adresse à Monsieur Huet de la Vallière, prêtre de Saint-Sulpice, pour qu'il compose des litanies en l'honneur du Père éternel. (V. Blanchard, Causeries aux Soeurs de la Charité d'Ottawa, 10 août 1985).
38. Jean Eudes, Oeuvres complètes, t. 3, p. 301. L'auteur recommande cette salutation parmi les "prières qu'on dit après le dîner devant le saint Sacrement" et que l'on trouve dans le Manuel de Prières, publié en 1668. Les invocations d'ouverture se trouvent inscrites en la sacristie de Notre-Dame de Lorette selon Poiré, La triple couronne. Voir la note de Lebrun, éditeur des Oeuvres complètes de saint Jean Eudes, t. 2, p.353.
39. Oeuvres complètes, t. 3, p. 268-269.
40. Dans les Collationes Pierre comme "une élévation de l'esprit vers Dieu" (p. 220, mai ou juin 1614). Jean Eudes, dans Vie et royaume de Jésus reprend la notion béruillienne et le présente ainsi: "Or, l'oraison, c'est une élévation respectueuse et amoureuse de notre esprit et de notre coeur vers Dieu" p. 192.
41. Manuel de piété ou recueil de prières et de pratiques à l'usage des Soeurs de la charité, administratrices de l'Hôpital-Général de Montréal, Montréal, 1908, p. 42. Le texte cité continue précisant que "je me mets en la présence de Dieu par deux actes: l'un de foi, qu'il est présent dans le lieu où je suis et dans mon coeur; l'autre d'adoration de cette infinie majesté qui m'est présente" p. 43.
42. Oeuvres complètes, t. 3, p. 286-297.
43. Ibid., p. 296.
44. R. Deville, L'École française de spiritualité, Paris, Desclée, 1987, p. 97.
46. Oeuvres complètes, vol. 1, p. 452.
47. Texte latin tiré des Collationes (fin avril 1612), p. 301.

## CONFÉRENCE DE CLOTURE

Gilles Ouellet, c.j.m.□

1re partie: Pourquoi le congrès?

- 1. Des anniversaires : en France  
ici
- 2. Des interpellations.

J'avais hâte de vous rencontrer.

Êtes-vous au courant de la dernière nouvelle?

Il paraît que cette semaine la "branche eudiste" nord-américaine s'est fait un beau cadeau d'anniversaire. Imaginez une première en Amérique. Plus de 25 communautés différentes se rattachant à l'École française de spiritualité se sont réunies sur le campus de Cap Rouge, près de Québec.

Occasion extraordinaire de prise de conscience. Quelle grande famille. D'après les statistiques fournies sur place par les communautés participantes, nous représentons 17 608 membres sur les 42 778 religieux recensés au Canada pour l'année 1987, soit 41,2% de la Conférence religieuse canadienne. Quelle richesse d'Église, quelle force.

Comme les apôtres après les grands événements de la vie de Jésus: "Nous ne pouvons pas ne pas parler". C'est pourquoi aujourd'hui nous avons le goût de vous partager nos impressions, nos découvertes, et peut-être aussi les chantiers entrevus.

L'occasion de ce cadeau, vous ne la connaissez pas encore... je vais répondre à votre légitime curiosité.

\* L'événement "Congrès" a été pris en charge par trois des communautés eudistes importantes au Québec - les Eudistes, les Soeurs du Bon-Pasteur d'Angers et les Soeurs des Saints Coeurs de Jésus et Marie - pour souligner le 350e anniversaire d'un maître-livre de saint Jean Eudes, VIE ET ROYAUME DE JÉSUS. Il y a aussi 350 ans, le 25 mars 1637, Jean Eudes faisait le voeu du martyr et signait de son sang sa volonté de faire don de sa vie au Seigneur. Il avait  
alors  
36  
ans.

\* Je ne sais si nous avons été inspirés par l'audace du missionnaire ou le zèle du maître spirituel; mais j'espère que nous avons été fidèles à susciter une admiration et un respect pour les diverses familles religieuses; j'espère aussi que nous avons su répondre à une urgence de notre temps: rendre compte devant notre Église de la pertinence et du dynamisme toujours actuel de ce patrimoine spirituel qui repose entre nos mains.

1637 - Date importante pour la famille eudiste. Date importante aussi pour la fondation de l'Église d'ici.

En 1600, la France n'avait encore aucun champ missionnaire. En 1608, Champlain fonde un poste commercial à Québec. Mais il avait à coeur de convaincre la cour de France de créer ici une Nouvelle France à l'image de l'ancienne. Songeant à donner une organisation sociale à son établissement, un des premiers besoins exprimé par Champlain dans ses écrits est celui de prêtres. Au sortir des premières guerres de religion, une France Nouvelle serait catholique. Le provincial des Récollets de St-Denis nomma quatre des siens qui partirent en 1615. Ils s'établirent à Québec, sur l'emplacement actuel de l'Hôpital général.

Après diverses activités missionnaires auprès des Amerindiens, les Récollets en viennent à la conclusion, qui sera reprise plus tard par la Compagnie des Cent Associés: "l'établissement d'une colonie française est la condition nécessaire à la christianisation des "naturels" du pays..."

Jusqu'en 1627, ils se heurteront à la cupidité et à la mauvaise volonté des sociétés de marchands qui trafiquaient les fourrures au pays.

Le 25 avril 1625, année de l'ordination de saint Jean Eudes, s'embarquent pour le Canada 4 Jésuites, nommés par le Père Coton, provincial de France. Partis de Dieppe, sur un navire commandé par Guillaume de Caen, général calviniste, principale autorité dans la colonie en l'absence de Champlain alors en France, ils furent traités avec égard, mais on leur fit savoir qu'ils ne pourraient loger à l'habitation du gouverneur. Le Père Lalemant avait sans doute prévu la chose et fait des arrangements avec les supérieurs des Recollets. Ils furent accueillis au couvent de la Rivière St-Charles pendant plus de 2 ans. Les pères Récollets, déjà instruits par l'expérience, aidèrent grandement les Jésuites dans l'exercice de leur ministère.

En 1627, Richelieu crée la Compagnie des Cent-Associés qui réalise l'idéal conçu par les Recollets et les Jésuites: coloniser en vue d'évangéliser. Mais, en 1629, tous, Récollets et Jésuites doivent repasser en France. Québec est pris par les Anglais Kirke.



Champlain écrit en parlant des Jésuites:

"Plût à Dieu que les sociétés de marchands eussent été reunies et poussées du même désir que ces bons pères. Il y aurait maintenant plusieurs habitations et ménages au pays..."

Quant aux Récollets, Champlain ne les loue pas dans ses écrits. L'historien Lucien Campeau souligne leur vertu, leur détachement, leur courage dans les épreuves subies au pays, mais n'en affirme pas moins "qu'ils n'ont pas démontré l'esprit d'invention, d'adaptation et de persévérance nécessaire dans les missions nord-américaines."

De 1629 à 1632, Champlain travaille activement à la reddition du pays à la France.

1629 - Traité de paix entre l'Angleterre et la France.

1632 - Le Traité de St-Germain-en-Laye remet le pays à la France.

La Compagnie des Cent-Associés permet aux Jésuites, en 1632, de venir au Canada dans la vallée du St-Laurent. Champlain revient à Québec en 1634 à la grande joie du P. LeJeune. Revêtu de l'autorité de Gouverneur de la Nouvelle France, il écarte ainsi le calviniste Guillaume de Caen.

1637 - Paul LeJeune commence la réalisation de son projet: la construction d'une "réserve" pour les Montagnais et les Algonquins sur l'emplacement actuel de la maison des Jésuites de Sillery. Soeur Ghislaine Boucher, dans son volume *Le premier visage de l'Église du Canada*, Bellarmin, 1986, p. 50, utilise le terme "réduction" au sens où nous l'a fait connaître le film récent "MISSION" dans le contexte du travail des Jésuites au Paraguay.

Le missionnaire voulait ainsi rendre les Amérindiens sédentaires afin de mieux les christianiser, pensait-il. Cette "reduction" devait comprendre un "séminaire" pour les filles, mais il ne fut jamais construit. On bâtit une résidence pour les pères, un hôpital et des abris pour les Indiens. La chapelle fut construite plus tard. Paul LeJeune intéressa Noël Brulart de Sillery à son projet. Ce dernier dota la "reduction" à condition que l'on dédiât la chapelle à la Vierge.

À partir de 1641, les Montagnais seront évangélisés parallèlement. Leur Église sera nomade comme eux, Église de chasseurs et de pêcheurs; les Jésuites ont compris qu'il fallait respecter le mode de vie et la culture des "naturels" du pays.

La mission du Canada s'étendait et se fortifiait peu à peu, mais elle manquait encore de 2 éléments importants: un hôpital et une maison d'éducation pour les filles.

"S'il y avait un hôpital, disait un jour le P. LeJeune, il y aurait tous les malades du pays, et les vieillards; pour les hommes, nous les secourons bien de toutes nos forces; mais pour les femmes, il ne nous est pas séant de les recevoir en nos maisons..."

Puis il ajoutait, en parlant de l'Hôpital de Dieppe qu'il avait bien connu:

"Si un monastère semblable à celui-là était en la Nouvelle France, la charité de ces hospitalières ferait plus pour la conversion des sauvages que toutes nos courses et nos paroles." (Gosselin, La Mission du Canada avant Mgr de Laval, p. 71)

Les Relations qu'il adressait à son provincial excitaient l'émulation et le zèle dans les communautés religieuses de France. De différentes communautés, nombre de religieuses lui écrivaient pour lui offrir leurs services.

En 1635, il écrivait:

"Est-ce qu'on ne trouvera point quelque brave Dame qui donne un passeport à ces Amazones du grand Dieu, leur dotant une maison pour louer et servir sa divine majesté en ce nouveau monde?"

Ces lignes tombèrent sous les yeux de la duchesse d'Aiguillon et de Mme de La Peltrie et donnèrent fondation de l'Hôtel-Dieu de Québec dont le contrat fut passé le 16 août 1637 en l'hôtel de la duchesse d'Aiguillon à St-Germain des Prés. Les religieuses de Dieppe y étaient représentées par Sébastien Cramoisy, le célèbre imprimeur de Relations des Jésuites. La duchesse obtint un terrain de la Compagnie des Cent-Associés puis elle envoya des ouvriers pour défricher et préparer un logement pour les hospitalières.

Au même moment, une jeune dame d'Alençon, en Normandie, Mme de La Peltrie consacrait sa petite fortune à établir en Canada un monastère pour l'éducation des filles.

Dieu inspirait également à une pieuse ursuline de Tours Marie Guyart, en religion Marie de l'Incarnation, la généreuse pensée de se dévouer à une oeuvre si méritoire.

Mme de La Peltrie, sous la direction de M. de Bernières, celui-là même qui devait être un jour le maître de Mgr de Laval, se rendit à Paris et y consulta le P. de Condren, général de l'Oratoire et Vincent de Paul, supérieur des Lazaristes au sujet de son projet. Tous deux l'encouragèrent à le poursuivre l'assurant qu'il était de Dieu.

On trouve avec bonheur les saints personnages de l'époque entourant de leur affection le berceau de notre Église.

En 1639 - des femmes missionnaires débarquent à Québec. Une première dans l'Église universelle, nous informe Ghislaine Boucher dans son volume déjà cité.

Voilà pour l'Église d'ici et ses premiers liens historiques avec les projets apostoliques des mystiques de France. Il s'est écoulé 350 ans depuis que des hommes et des femmes, des religieux et des religieuses sont venus manifester ici la miséricorde et la bonté du Dieu très grand, y faire connaître Jésus-Christ et planter l'Église de Dieu en terre d'Amérique.

Ces anniversaires importants nous amènent à nous poser les questions suivantes:

qu'est devenue cette Église de missionnaires aujourd'hui?

quel est le souffle qui l'anime encore?

que porte-t-elle du trésor transmis?

qu'est devenue cette vie spirituelle intense qui l'animait au départ?

comment se manifestent ou se manifesteront encore les élans apostoliques suscités par nos fondateurs et reveillés par l'Esprit de Jésus dans notre aujourd'hui?

Écoutons cette interpellation de Jean-Paul II à Québec:

"Votre culture est non seulement le miroir de ce que vous êtes, mais elle est aussi le creuset de ce que vous deviendrez"

Comment l'héritage peut-il être garant de l'avenir?

À quelles conditions pourrons-nous entreprendre la deuxième évangélisation?

## II-Principes de travail

### 1. La situation de départ

a. un donné

b. trois types de problèmes

### 2. Une tradition vivante

a. retrouver le mouvement

b. vaincre

les

peurs

### 3. La spiritualité "au Présent"

#### 4. Devoir de racheter le temps

- a. conjuguer
- b. inventer

#### LA SITUATION DE DÉPART

On recherche actuellement dans l'Église des maîtres spirituels, des guides pour la contemplation; on regarde du côté du yoga, du zen, de Taizé, de Jean Vanier, de l'Esprit...Et il est bon de se laisser impressionner et questionner par ces courants de l'Église d'aujourd'hui.

Mais, dans notre cas, communautés de l'École française, il nous faudrait être honnête et ne pas agir comme si nous étions orphelins, comme si nous partions de zéro. Nous avons derrière nous une tradition, nous avons été formés dans cette tradition. Nous ne pouvons pas la rejeter du revers de la main sous le seul argument que : "C'est dépassé". Il nous faudrait peut-être apprendre à nommer avec des mots d'aujourd'hui, de ces choses anciennes dont nous vivons.

Jean-Eudes et nos fondateurs/trices, par leur façon de voir l'Église et sa mission, par leur façon de répondre aux problèmes de l'Église de leur temps, peuvent encore être maîtres spirituels. Mais j'insiste pour dire que nous n'avons pas à retourner à nos fondateurs pour savoir d'eux ce que nous devrions faire aujourd'hui; nous n'avons pas à reprendre nécessairement leurs recettes pastorales pour "notre" Église. D'ailleurs, en ce qui concerne les Eudistes, Jean Eudes, dans ses écrits, ne dit que rarement quoi faire, et s'il le dit, ce sera habituellement sous cet aspect qu'il sera jugé dépassé, inutile pour notre époque. Il s'efforce le plus souvent de nous dire quoi être, il nous parle de notre qualité d'être en tant que chrétien, en tant que ministre.

#### a. un donné

Dans son exposé, à l'occasion du panel, le père Benoit Lacroix a affirmé que la religion populaire du Canada-français se présente surtout comme un donné, un transmis venu directement de notre mère patrie, la France. Nos organisations communautaires font aussi partie d'un donné; pensons à ce qui nous a été transmis par la formation dans nos communautés; ces cadres, ces horaires, ces formules qui ont marqué nos vies jusqu'à tout récemment. Pensons aussi à ces cadres de vie apostolique: certaines maisons, écoles ou foyers, certains territoires, certaines clientèles.

Le présent vient faire un trou dans la vie religieuse et apostolique; le présent change nos maisons, nos horaires, fait mettre de côté des formules devenues incompréhensibles. Les besoins sont changés; nous sommes invités à rechercher une nouvelle façon de vivre; la sensibilité à des problèmes nouveaux nous fait développer des accents évangéliques nouveaux.

Je signalerai trois types de problèmes auxquels nous devons faire face et qui annoncent un dérangement:

1. Il nous arrive de nous sentir pris dans une façon de penser et de parler de l'Église;
2. Les changements socio-culturels nous affectent, nous bousculent;
3. On se sent entre 2 églises, on est partie prenante de deux cultures religieuses: il nous faut donc être bilingues.

Premier problème: regardons-le à partir d'une situation typique.

Je rapporte la réflexion que faisait un ouvrier à propos de notre "nouvelle liturgie": "Maintenant que c'est traduit, on s'aperçoit que c'est un peu bête". Les oraisons ne parlent plus, ne disent pas les désirs, les angoisses, les ambitions populaires. Plusieurs chrétiens étouffent, ne comprennent plus, se sentent pris dans un cadre et protestent.

Tout cela n'est que le symptôme d'un malaise plus grave: nous n'entendons plus les voix de nos rues, de nos campagnes. Comment nourrir notre quotidien si nous n'entendons plus les personnes, les événements? Comment parler et vivre une spiritualité de l'Incarnation si nous ne sommes pas à l'affût des lieux de rendez-vous de Jésus?

La recherche actuelle d'un nouvel art de vivre et celle d'une spiritualité pertinente ont beaucoup en commun. Plusieurs essaient maintenant de recomposer leurs expériences de base:

vie intérieure

cadres et rapports quotidiens

travail et cheminement éducatif

options politiques, religieuses ou autres.

On ne veut plus séparer ses sensibilités profondes, sa philosophie de vie, ses activités de tous ordres, y compris ses combats, de sa vie spirituelle.

À ce tournant-ci, se pose le défi passionnant de bâtir de nouvelles spiritualités, comme ce fut le cas d'ailleurs à tous les tournants historiques de l'évangélisation. Retenons cette

question que pose Jacques Grand'Maison: "Pourquoi tant de croyants cherchent à côté de l'institué (Église) une foi qui les fait vivre, qui assume leurs vraies questions humaines, leurs véritables espoirs et désespoirs, leurs vraies fautes et leurs réelles quêtes de salut?"

Les spiritualités précèdent, accompagnent et dépassent les modèles de pastorale, de liturgie, de catéchèse ou d'organisation ecclésiale ou apostolique, nous dit encore Jacques Grand'Maison.

C'est ce terrain nourricier auquel il faut redonner qualité, qu'il faut peut-être réinventer.

Le vécu de nos chrétiens, de nos religieux/ses dans leur quête de la Bonne Nouvelle se heurte à un vieux bagage d'images, d'idées, de règles morales, de définitions, plus ou moins incompatibles avec le donné et le transmis.

Comment allons-nous assumer ce problème typique de plusieurs adultes engagés aujourd'hui?

L'homme d'aujourd'hui commence à comprendre la nécessité d'une forte conscience, d'une solide vie personnelle. Saurons-nous développer la pédagogie chrétienne et pastorale favorable à cette nouvelle exigence de personnes mures et autonomes? Comme le disait Marcel Légault: "Dieu nous rejoint d'abord par nos questions et les siennes, par nos soifs et nos faims (avec lesquelles on pourrait réécrire les Béatitudes d'aujourd'hui), par nos cris les plus profonds (qui pourraient devenir nos psaumes d'aujourd'hui)."

Maurice Bellet, dans *Le Dieu Pervers* a bien montré comment nous avons souvent défiguré Dieu en en faisant un ingénieur, un politicien, un moraliste, un roi, un juge et quoi encore; alors qu'Il est la Source et l'Horizon de toute vie et en Jésus-Christ le chemin décisif de la joie de vivre, du désir, de l'espérance qui inspire nos combats pour le juste, le bon, le vrai.

Voilà notre premier défi: Comment pourrions nous tenir compte de ces nouvelles façons de penser et de parler de nos contemporains?

Deuxième problème: les changements culturels.

Parlons-en encore une fois à partir d'un exemple caricatural mais très parlant. Le problème de la soeur en ski-doo.

Voilà un moyen de transport normal chez les Indiens, les Eskimos, chez les résidents de la Côte-Nord; voilà aussi à certains moments à quel problème est confrontée la religieuse missionnaire qui doit se déplacer sur le territoire où elle a

à oeuvrer: peut-elle se permettre d'utiliser ce type de véhicule? Voilà qui n'est pas prévu dans les Coutumiers de la Conarégation? Voilà qui vient déranger les façons de vivre, qui vient contester la tradition établie.

Aurons-nous le courage d'accepter la rupture avec la tradition, d'assumer la nouvelle façon de vivre? De nombreuses trouvailles techniques viennent ainsi questionner la pauvreté ou la simplicité de vie de la consécration religieuse. Nous sommes mis au défi de situer la nouveauté par rapport à notre passé et de rendre compte, de manière cohérente, d'une continuité spirituelle.

Troisième problème: le bilinguisme.

Une première compréhension un peu superficielle du bilinguisme nous amène à entendre que être bilingue c'est, par exemple, pouvoir dire en anglais ce que l'on pense ou dit en français. Mais il est possible de descendre à un niveau plus profond et de parler de bilinguisme quand on réussit à établir une communication respectueuse et honnête entre les contenus de deux cultures.

Encore un exemple pour mieux saisir la situation à laquelle nous sommes confrontés. Les religieuses qui ont été formées avec le petit catéchisme et qui ont appris à enseigner la nouvelle catéchèse peuvent être considérées comme bilingues, parce qu'elles sont en mesure de traduire d'un contexte religieux à un autre les données de la foi. Et même dans les programmes d'éducation de la foi pour les adultes, vous pouvez imaginer les défis posés à l'éducateur pour traduire de façon compréhensible en culture contemporaine des notions comme la grâce, le péché, l'Esprit, ... etc. Installés entre une Église pyramidale et cléricale et une Église Peuple de Dieu, nous sommes forcés de devenir bilingues. Non, seulement être de bons traducteurs, savoir changer les anciens mots pour les nouveaux; mais être vraiment éducateurs, capables d'expliquer l'orientation d'un changement, de faire comprendre le pourquoi du passage d'une situation à une autre, d'un contenu à un autre.

Les trois types de problèmes que je viens de signaler sont propres aux époques de changements et on peut les trouver aussi dans le contexte des origines de l'École française.

À la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. on se sentait aussi pris dans une façon de penser et de parler de l'Église de l'époque. Les protestants ont protesté... ont proposé des changements; l'Église a répondu par le Concile de Trente et donné un certain nombre d'orientations pastorales et disciplinaires. Les spirituels de l'époque ont entrepris alors un certain nombre des reformes qui s'imposaient et ont ramené l'ordre et la sainteté.

Tout l'univers religieux changeait. Les guerres de religion ont fait que les convictions religieuses ne sont plus apparues aussi absolues, sauf pour les fanatiques; l'expérience vécue de nombreuses églises a brisé l'homogénéité religieuse antérieure; on ne pouvait plus parler de la seule Église catholique mais des Églises chrétiennes.

La société aussi changeait. Les paysans se revoltent parce que surchargés de taxes, les famines montrent la mauvaise répartition des richesses, les épidémies, la mauvaise hygiène. Avec la découverte de pays lointains apparaissent les mythes du "bon sauvage", du "sage chinois"; mais aussi tout cet élan missionnaire visant à faire connaître Jésus-Christ aux habitants de ces contrées lointaines répondant à cette invitation de l'Évangile: "Soyez mes témoins jusqu'aux extrémités de la terre".

Les découvertes scientifiques ont aussi alors remis en cause les valeurs traditionnelles ou fait remettre en cause ce que l'on avait enseigné avant sur le plan de la géographie ou de l'astronomie (Les Femmes Savantes, Les Précieuses Ridicules). Le Voyageur de l'époque est égaré, non plus DANS le monde, mais PAR le monde. On croyait connaître le cadre dans lequel on vivait, mais voilà que la planète change de place dans le système solaire. L'homme de ce temps est amené à chercher alors en lui une certitude et une règle. C'est la question du sujet qui surgit, portée par toute une philosophie: "Je pense, donc je suis" (Descartes) et répercutée dans le langage spirituel: "La vie et le Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes". (Jean Eudes)

Dans le vocabulaire religieux, on reprend de façon symbolique les éléments de l'ordre social marqué par Louis XIII, le roi très chrétien, les luttes du Royaume de France pour établir le Règne du roi. Le vocabulaire spirituel peut être imprégné de l'expérience de la culture ambiante et réclamer un certain bilinguisme pour être décodé aujourd'hui.

Si je résume les conditions nécessaires pour arriver à mettre en branle une seconde évangélisation;

me mettre en condition pour entendre les gens d'autrouver et rouver le langage pour leur parler;

trouver la façon d'intégrer les éléments positifs des changements socio-culturels;

relever le défi de devenir bilingue pour faire communiquer les deux cultures religieuses dans lesquelles nous baignons.



## 2. UNE TRADITION VIVANTE

### a. Retrouver le mouvement

Le langage et l'apostolat de nos fondateurs risquent d'être repris par nous comme un "donné" qui nous dispenserait de FAIRE LE MOUVEMENT QUE SON EXPÉRIENCE EXPRIME.

On peut avoir l'impression de n'avoir plus rien à inventer pour notre temps. C'est là une drôle de façon de nous situer par rapport à une tradition que l'on veut vivante. Ce que nos fondateurs peuvent nous apprendre, entre autres choses, c'est de FAIRE LE MOUVEMENT qu'ils ont fait: DIRE NOTRE EXPÉRIENCE DE FOI dans NOTRE CULTURE.

Il nous faut retenir que parce que nous sommes AUTRES, nous serons chrétiens AUTREMENT.

### b. Vaincre les peurs.

Une autre maladie nous guette: le refus de la différence. Cela se présente sous deux formes:

- on voudrait que les anciens aient toujours partagé nos convictions (on aurait envie de reprocher à nos fondateurs de ne pas avoir prévu ce qu'on ferait après Vatican II)
- ou, à l'inverse, on voudrait littéralement répéter les anciens.

Une autre façon de parler de la même maladie:

- on est porté à aller chercher uniquement dans le présent des autres ce que l'on voudrait vivre (Vanier, Taizé, Rochais, Charismatiques...); on rejette alors la tradition perçue comme un poids inutile.
- à l'inverse, on se réfère au passé d'autrui parce que l'on rejette les changements de l'époque moderne.

On voudrait donc vivre soit du passé d'autrui, soit du présent d'autrui; mais mon présent à moi, ma spiritualité à moi, c'est quoi?

Il nous arrive souvent de nous sentir plus vivants que nos traditions; parfois, on aurait même envie de faire confiance à certaines intuitions... et pourquoi pas?

Cette préoccupation de ne sauver que ce que nos pères ont fait peut denoter que nous n'avons pas encore acquis l'autonomie, la fermeté, la consistance intérieure qui nous permettrait de nous référer à la tradition comme à une histoire qui nous guide sans nous contraindre, qui nous permettrait d'assimiler des apports étrangers sans nous laisser absorber par eux.

Il nous faut apprendre à retourner vers l'expérience passée non pour la répéter mais

- pour en retrouver le sens
- pour y découvrir l'intuition créatrice
- pour éclairer le besoin ou l'invention d'aujourd'hui.

Dans mon expérience, la spiritualité est tout autant en avant qu'en arrière. S'il existe une spiritualité de l'École française, c'est la mienne maintenant. Si la tradition est vivante, elle marque mon expérience de foi, ma vie.

Notre spiritualité -(eudiste, vincentienne, montfortaine, sulpicienne...) qui se veut une formule de vie croyante et espérante, formule en apparence perdue, ne serait-elle pas plutôt devant nous, comme une possibilité encore mal dégrossie en attente de ses inventeurs?

Il nous semblerait important que la spiritualité communautaire devienne un des instruments d'un programme d'éveil, de soutien, de stimulation des personnes et des communautés, dans leur cheminement vers Dieu et le service des autres.

Un tel instrument pourrait aider à mettre en oeuvre les dynamismes individuels et communautaires pour promouvoir une vie apostolique:

- a) d'abord en révélant, libérant et activant les dynamismes individuels et collectifs;
- b) en vivifiant de l'intérieur les activités de la communauté, en en assurant l'inspiration spirituelle.

Nous devons apprendre à nous situer dans le plan de la vie en train de surgir à l'intérieur du monde d'aujourd'hui, tel qu'il est donné par Dieu. Ce n'est que dans ce contexte que s'éclairera notre situation de communauté, comme de l'intérieur, à partir des personnes et des milieux et non plus à partir de la nature des choses, de la nature de la communauté.

Nous devons réapprendre à nous confronter aussi à la finalité de cette oeuvre immense qui a commencé sans nous, il y a quelques centaines d'années:

- a) parce que notre Institut est
  - le lieu voulu par l'Esprit pour nous aider à la concrétisation de nos engagements personnels et communautaires;
  - le lieu où nous pouvons préciser nos voies de participation, laisser la vie les questionner;

- le lieu où notre histoire humaine, spirituelle et apostolique peut être amenée à des dépassements.

De cette oeuvre apostolique nous devenons participants à notre tour et à notre façon. L'orientation générale d'un Institut, avec l'action de l'Esprit, se saisit de nos orientations personnelles pour les intégrer dans l'oeuvre plus grande que lui-même sert.

b) pour influencer vraiment la vie de la communauté, la spiritualité doit être connue et constamment approfondie. Il existe, à ce plan, une tâche prioritaire: organiser l'étude en profondeur de la spiritualité de l'Institut afin de la rendre capable d'inspirer et d'interpeller les membres.

Tel devrait être le rôle de notre communauté spirituelle:

- enracinée dans un passé qui lui donne son visage,
- tournée vers l'avenir qu'elle interroge dans l'Esprit, - pour être plus présente à son temps.

### 3. LA SPIRITUALITÉ "AU PRÉSENT"

La vie spirituelle a toujours précédé l'organisation dans l'Église. L'histoire nous le montre, l'École française particulièrement. À l'origine des grands réveils chrétiens, il n'y a pas un programme; de la vie quotidienne surgissent des mouvements spirituels vers lesquels convergent les grandes aspirations collectives d'une époque, les sensibilités de la conscience de ce temps; de là, surgissent des figures inattendues d'apôtres.

Aujourd'hui encore on suit le même chemin. En voici un exemple. Entrez dans une église ou une cathédrale. Vous y trouverez probablement des chapelles qui veulent répondre à la piété des gens. Une première pourrait représenter une grotte de Lourdes, devant laquelle on vient allumer des cierges et où l'on a déposé quelques ex-votos. Nous reconnaissons là une expression de la foi chrétienne envers la Mère de Dieu. Une autre chapelle pourrait être "oecuménique". On ne retrouve sur l'autel qu'une belle Bible ouverte devant une icône russe. C'est là le style dépouillé de l'oecumenisme moderne, une autre expression reconnue de la foi chrétienne.

Les fidèles qui passent le seuil de l'Église se dirigent spontanément vers l'une ou l'autre chapelle, chacun pouvant retrouver le langage visuel qui correspond à son expérience chrétienne. Aucun des fidèles qui vient là n'osera prétendre que l'une ou l'autre expression est fautive, mais il se reconnaîtra davantage dans l'une ou dans l'autre; il sera plus en correspondance avec une symbolique qu'une autre.

On a trop souvent tendance à parler de la "spiritualité de l'École française" comme un en-soi immuable, sans évolution possible, et à s'arrêter plus spécialement aux difficultés de langage de l'autre culture. Pour ma part, il me semble qu'il faille élargir les perspectives et nous rendre compte que le problème de la spiritualité de l'École française est tout autant une difficulté d'être que de langage. Une spiritualité répond aux questions d'un temps et n'y répond que dans les termes de ce temps: voilà où se trouvent les difficultés de langage. Mais pour ETRE, chaque génération doit se redéfinir elle-même par rapport au passé, au présent et à l'avenir.

S'il doit y avoir un renouveau de la spiritualité de l'École française, il viendra de tous ceux qui en vivent maintenant. Chacune de nos communautés portent, pour leur part, des éléments de la "tradition spirituelle."

Pour entreprendre un travail à la base, il faudra savoir être accueillants à des points de départ divers:

- les connaissances historiques sont plus ou moins marquées d'un groupe à l'autre;
- les femmes ont conservé dans leur dynamique d'autres accents que les hommes.

Le testament de Jésus n'a pas été: "Vous continuerez de vous rappeler ce que j'ai fait; vous ferez mémoire". Son testament n'est pas au passé, mais au présent selon les expressions de saint Jean: "Aimez-vous les uns les autres MAINTENANT." L'Évangile auquel on se reporte pour vivre est d'abord un présent: la vie spirituelle est un PRÉSENT.

Notre mission, comme disciples de l'École Française, est de continuer la vie de Jésus MAINTENANT. Une spiritualité de l'Incarnation bien comprise devrait nous motiver à partir à l'évangélisation de nous-mêmes

à la réponse des besoins de notre temps

à la construction de la fraternité apostolique.

Il me semble que l'Église d'aujourd'hui s'enrichirait à prendre ce processus là; à placer parmi ses priorités la revitalisation de la vie spirituelle. Il me semble que c'est d'elle que surgiront les dépassements à faire tant dans l'ordre de la connaissance que dans celui de l'apostolat. C'est à partir d'elle que l'on découvrira les façons d'intégrer les modifications du terrain socio-culturel, qui sont lieux de rendez-vous avec le Dieu Incarné.

#### 4. DEVOIR DE RACHETER LE TEMPS

##### a. Conjuguer

Le temps demande SENS et pour le lui donner il faut savoir conjuguer. C'est là notre tâche commune; c'est peut-être là aussi une autre traduction de "évangéliser". Nous sommes les seuls à pouvoir donner sens; les dimensions du temps ne communiquent pas entre elles en dehors de nous. En réutilisant la logique de M. de Lapalisse, il est bon de se répéter parfois que le passé n'est pas le présent  
le présent n'a pas à reproduire le passé  
le futur ne doit pas se détacher du présent.

Si l'on reconnaît d'abord ces différences, l'on pourra sans doute mieux les relier dans la continuité d'un projet créateur. Le temps donné ne paraîtra peut-être plus aussi inhumain; lorsque conjugué par l'homme, le temps s'appelle histoire. Nous ne sommes plus alors sous la domination du hasard, du destin, des astres. S'il nous est permis de faire des jeux de mots évangéliques, nous pourrions dire: Nous sommes le sel de la terre; si le sel perd sa saveur, le temps perd son goût.

Nous avons des devoirs envers le temps:

- devoir de "faire mémoire"
- devoir d'accueillir l'urgence du moment
- devoir d'espérer

Si l'un ou l'autre de ces devoirs s'endort, nous risquons de souffrir de certaines maladies contemporaines. Si l'on oublie de faire mémoire, la nostalgie risque de s'installer; si l'on oublie d'accueillir l'urgence du moment, nos planifications seront incohérentes; si l'on n'est pas habité par l'espérance, l'incertitude prendra la place.

##### b. Inventer

L'imagination, considérée comme un lieu de folie et de péché, peut aussi être un lieu de sainteté. De nombreux chrétiens, de nombreux saints se présentent à nous comme des as de l'imagination. Prenez l'imagination d'un Vincent de Paul, soutenue par un zèle apostolique remarquable, qui réussit à marquer toute une sensibilité, à sauver son temps.

Si la sainteté au XVII<sup>e</sup> siècle a été marquée au coin de l'obéissance, pourquoi celle du XX<sup>e</sup> siècle ne pourrait pas être marquée au coin de l'imagination. Lorsque j'étais novice, un de nos pères nous avait parlé de l'imagination en utilisant l'expression courante qui la qualifie comme la folle du logis".

Mais ce que j'ai retenu surtout c'est le commentaire plein d'humour qui a suivi: "Bien malheureux qui n'a pas une folle dans son logis".

D'autres époques eurent peut-être plus besoin que nous d'une sainteté de la maintenance et de l'obstination, la nôtre meurt de ne pas assez découvrir. Nous sommes tributaires d'un "donné" qui nous vient d'ailleurs, et le danger c'est d'en rester prisonnier. C'est une sainteté de l'imaginaire qu'il faut appeler sur nous comme la première bénédiction. En forme de béatitude moderne, cela pourrait se dire:

"Bienheureux les saints inventeurs, ce monde déjà leur appartient, car ils sauveront leur TEMPS."

PANEL □

ÉCOLE FRANÇAISE ET RELIGION POPULAIRE  
AU CANADA FRANÇAIS

par  
Benoit Lacroix, o.p. □

Le Canada français vit d'un héritage culturel qui pourrait se résumer comme suit: d'abord un fond spirituel judéo-chrétien, comme dans tous les milieux évangélisés; ensuite un fond médiéval latin et français qui nous est arrivé par voie maritime aux XVIe et XVIIe siècles, imprégné d'un certain mysticisme dont nous reparlerons. Rappelons qu'ici, en Amérique septentrionale, vivaient déjà Inuit et Amérindiens. Ces derniers avaient leur spiritualité à la fois fataliste, cosmique et quelque peu théiste, tandis que les missionnaires s'efforçaient de les convertir, de peine et de misère, à la foi chrétienne. En 1760, les Anglais s'imposèrent et il n'y eut jamais entre eux et nous, français d'origine, une affection particulière. Protestants et anglophones étaient de fait très éloignés de la tradition spirituelle française.

La spiritualité implantée au Québec par les premiers arrivants serait à l'image de leurs origines: française, catholique, traditionnelle, teintée d'habitudes royales et seigneuriales. Parce que nous étions minoritaires, isolés, menacés, les circonstances de notre implantation en Amérique ont voulu que nous ne vivions ni renaissance, ni réforme protestante, ni révolution française, ni révolution américaine. Nous fumes longtemps sur le nouveau continent, les vrais survivants de la France médiévale. Ce qui faisait dire à Alexis de Tocqueville en 1831: "Vous savez, la vieille France est au Canada et la nouvelle est chez nous".

Malgré la fidélité à nos origines, la première spiritualité en terre canadienne et québécoise développera certains traits particuliers.

1 - Elle sera orale, ainsi reçue et transmise, surtout à partir de 1760, période de la conquête anglaise. Catéchismes et prêches, tous d'inspiration nettement française, prennent alors une grande importance dans la vie courante. Le peuple, lisant peu ou même pas du tout - il n'y a pas d'imprimerie avant 1703 -, aime les beaux sermons et l'éloquence de la chaire; son instruction religieuse se résume à quelques leçons de catéchisme dont il a appris jadis par cœur les questions et les réponses.

2 - Cette spiritualité d'héritage est forcément missionnaire dans ses perspectives, elle est d'ailleurs née de la mission. Ses représentants les plus évidents, prêtres, religieux et quelques laïcs, sont ici pour propager la religion catholique romaine. Plusieurs y donnent littéralement leur vie. Il suffit de lire les Relations des Jésuites et d'autres textes d'époque, comme ceux de Marie de l'Incarnation, pour constater à quel point la spiritualité missionnaire est présente à notre histoire religieuse. C'est ainsi qu'un historien français, Georges Goyau, l'a résumée (1924) en parlant d'épopée mystique.

3 - La même vie spirituelle sera largement marquée par le culte marial. Encore aujourd'hui la toponymie du Québec ne cesse de nous le rappeler, ainsi que nos premiers temples et nos confréries: Marie y occupe une place de choix. En arrivant, Jacques Cartier nomme les lieux de ses découvertes Isle de l'Assomption, Isle Notre-Dame. Il implore le secours de Notre-Dame pour préserver son équipage du scorbut et, au confluent de la rivière Saint-Charles! les marins chantent l'Ave Maris Stella. La tradition veut que Champlain ait fait construire, en 1633, une église dédiée à Notre-Dame de Recouvrance et qu'il aurait montré aux Amérindiens à dire le chapelet. Nous n'oublions pas Notre-Dame-des-Victoires de Québec, ni Montréal qui s'est d'abord appelée Ville-Marie, ainsi que la première chapelle de Trois-Rivières érigée sous le vocable de La Conception.

4 - Une autre manifestation de notre spiritualité, à ses origines, fut un culte multidimensionnel à la croix. Croix d'églises, croix domestiques, croix de chemin, crucifix sur les murs, partout. Depuis Jacques Cartier qui plante une croix à Gaspé, le signe de la croix accompagne autant de liturgies d'église que les liturgies domestiques.

Enfin, nous parlerions volontiers d'une spiritualité d'action, d'une spiritualité de fondateurs et de pionniers. N'est-il pas significatif que les premiers Canadiens français béatifiés aient été des hommes et des femmes d'oeuvre: mère Marie-Rose, soeur Léonie Paradis, le frère André, monseigneur Moreau. Ces hommes et ces femmes n'ont guère théorisé sur leur vie mystique. Et pourtant! Leur spiritualité est réelle et s'inspire de la même source européenne française.



À tout prendre, nous dirions pour conclure que, sans la mission française, il n'y aurait eu ici ni épopée mystique, ni transmission de dévotions et de pratiques religieuses. Notre devise demeure toujours: Je me souviens. Ce goût du souvenir, de l'héritage, n'est pas absent de la crise actuelle qui oblige chaque Canadien français, homme et femme, à choisir à même l'héritage reçu la conduite personnelle la plus valable spirituellement. C'est donc à dire que, sans l'apport de la tradition française, comme lieu de continuité, notre propre tradition spirituelle n'aurait guère été possible.

## INFLUENCE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE, DANS L'ÉGLISE AU CANADA FRANÇAIS INDENTIFIÉE DANS QUELQUES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES FÉMININES

Anita Byrne, s.s.c.m.

Mes sources: Un rapport sommaire de quatorze (14) Congrégations religieuses féminines.  
Éléments de ce rapport: un bref historique, les accents principaux de spiritualité, la mission en tant qu'elle se reconnaît héritière de l'École française .

Mes limites: Beaucoup d'autres communautés n'ont pu être rejointes.  
Un encadrement de 15 minutes m'oblige à des choix austères dans la matière recueillie. Et évidemment les limites de mes perceptions et de mon expérience de l'École française!

Historique des congrégations:

Les quinze communautés en question sont, pour la plupart, solidement établies au Québec; quelques-unes, en d'autres parties du Canada français. Elles se répartissent assez facilement en deux groupes: les unes, près du tiers, ont été fondées à même la souche-mère et s'insèrent dans les deux premières générations reliées à l'École française.

À l'exception d'une, qui est contemporaine, et qui trouva sa sève dans une des puissantes branches de la lignée de saint Vincent de Paul, les autres ont surgi en fin de XVIIIe et au XIXe; elles aussi affirment, pour leur part, la vitalité de leurs racines, le pétillant de la vie qu'elle porte.

Mes réactions d'ensemble:

Ce travail fut pour moi un devoir délicieux.

Merveilleux ce contact avec l'Esprit! Je me suis trouvée devant une multiplication de Pentecôtes traversant les temps. Fantaisie de Dieu qui fait déborder son oeuvre de création bien au-delà des sept jours de la Genèse.

Les quinze histoires dont je me suis délectée m'ont convaincue de la vitalité de l'École française, non seulement dans le passé, mais encore aujourd'hui. Un même Esprit, un éclatement de forces dans l'Église, un jaillissement de lumière aux nuances multiples! Dieu, au-dessus de tout, le Christ incarné qui nous ouvre des chemins de rencontres avec le Père, Marie - la mère de Jésus - un avec son fils, qui nous apprend à vivre par l'intérieur pour mieux aimer le Seigneur et notre monde. Et, parmi toutes les attitudes qui révèlent des disciples de l'École française, le zèle pour la gloire de Dieu suscitant courage et créativité, audace et magnanimité... Un zèle passionné capable d'introduire la nouveauté de l'Évangile dans les situations de misère, de décadence, de mort où l'on doit reconnaître l'implacable de ses limites humaines et se resituer devant Dieu qui est saint, le Christ qui nous ouvre sur le salut.

Lignes convergentes dans la spiritualité de ces 15 familles:

J'avais pensé considérer séparément les deux groupes: les héritières directes, les fondations du vivant des Maîtres du XVIIe, et les autres venues dans une deuxième et troisième... et une nième floraison du grand arbre. Une fois engagée dans le travail, et vu les exigences de synthèse en regard d'un minimum de temps, j'ai réalisé que dans les deux cas, on évoluait à l'intérieur des mêmes pôles théologiques, d'une même tradition spirituelle: primauté de Dieu, le Christ, l'Homme-Dieu au coeur de notre histoire, l'appel à vivre les états de Jésus et entrer dans son mystère, le don total au service de Jésus et de Marie.

Des accents très variés identifient les différentes familles religieuses et témoignent de la puissance prodigieuse de la source. Le vocabulaire suffirait à lui-même à évoquer l'École française dans la pureté de ses origines. À titre d'exemples, voici quelques citations glanées dans les notes qui m'ont été remises.

En réponse à: "Quel est le but de votre Institut?"

- "Vivre, dans la ligne de l'Incarnation du Verbe, les attitudes, les vertus qui se dégagent des mystères de l'enfance: abandon au Père, pratique des vertus de pauvreté, d'humilité, d'obéissance, de simplicité".

- "Vivre pleinement les états du Christ de la Crèche au Calvaire pour participer aux mystères de l'enfance: abandon au Père, pratique des vertus de pauvreté, d'humilité, d'obéissance, de simplicité".

- "Vivre pleinement les états du Christ de la Crèche au Calvaire pour participer aux mystères de la Résurrection, de l'Ascension et de la Pentecôte."

-"Rechercher et contempler la divine Sagesse afin de vivre les mystères de son amour pour le Père et pour l'humanité".

-"Considérer les "pauvres" comme les membres de Jésus-Christ... "nos seigneurs les pauvres"."

-"L'amour du Christ dans nos coeurs doit se manifester dans nos mains et s'exprimer par nos lèvres."

-"Une spiritualité d'imitation de la vie de Marie le temps qu'elle a été sur la terre."

Deux Congrégations branchées sur Olier, se consacrent spécifiquement au service des prêtres.

J'ai retenu en parallèle deux citations qui soulignent, à plus d'un siècle de distance, une même source d'inspiration.

Une Congregation fondée en France en 1804 note: "Nous trouvons dans nos premières Constitutions les mots mêmes de Bérulle: Verbe incarné - états de Notre-Seigneur - Jésus, centre - renoncement en tout - dépendance - élévation à Jésus et à Marie..."

Une autre, fondée au Canada en 1924, extrait de sa Règle de vie: "Honorer Jésus-Christ, comme source et modèle de toute charité, le servant corporellement et spirituellement dans les pauvres."

Les dévotions promues dans ces quatorze Congrégations nous révèlent beaucoup de nos liens avec la spiritualité du XVIIe français.

Dévotion - au Coeur de Jésus - au Coeur de Marie - à Marie, dans le mystère de sa visitation - à la sainte Famille - au Saint-Sacrement - à la sainte Enfance de Jésus - à la sainte Croix.

Dans les références bibliques, saint Jean et saint Paul ont une place de choix, la première.

D'une façon remarquable aussi, la priere, "O Jésus vivant en Marie" est intégrée dans les prières traditionnelles de plusieurs Instituts. Elle semble, par ailleurs, connue de toutes nos communautés représentées ici.

La consécration baptismale, à la lumière de l'École française, est présentée comme le fondement de la vie chrétienne et religieuse. Elle se trouve aussi à la source du renouveau instauré par Vatican II et dont vivent nos communautés.

#### Annonce de l'évangile et spiritualité de l'École française

Dans la vie et l'enseignement, dans l'exemple et l'oeuvre des maîtres de l'École française se trouve un tel potentiel d'inspiration, de dynamisme dans l'Esprit, d'appel évangélique et d'ouverture sur le Royaume de Dieu, que les réponses ont semblé surgir ardentes, concrètes, immédiates. Les communautés, objet de cette réflexion, se définissent à la fois contemplatives et actives, formées à la vie intérieure et à l'action apostolique, en vue de la mission.

Nos fondateurs et fondatrices, note-t-on, ont été des bâtisseurs, des innovateurs, des apôtres sans peur. Notre spiritualité nous envoie vers les petits et les pauvres. Notre action missionnaire est source de révision de vie et de conversion.

Les traits communs qui m'ont frappée:

-Le zèle pour le Royaume qui s'exprime dans l'immédiat, qui garde en état de conversion et d'urgence. On se mobilise, on invente des moyens humbles, adaptés au milieu. On commence tout de suite, sans éclat, et on va droit au but. L'annonce de Jésus-Christ, l'éducation de la foi, l'évangélisation nous gardent en alerte.

-L'importance de la communauté: "Un seul coeur, une seule famille". On vit ensemble l'accueil des personnes et des événements, on lit ensemble les signes de la volonté de Dieu, on se stimule à la foi, l'espérance, la charité, on s'engage pour les pauvres - différentes catégories de pauvres - et on va jusqu'au bout de l'appel.

-L'Église: Un grand amour dans la famille de l'École française! On se sait partie prenante de l'Église, engagée avec elle, responsable de sa mission, liée à sa croissance comme corps de Jésus-Christ. On prend à coeur cette coresponsabilité et on la fait valoir. Les chefs de file dans la lignée de Bérulle et ses disciples, nos Fondateurs et Fondatrices ne sont pas des passifs qui attendent les temps meilleurs jamais arrivés. Ils sont des hommes et des femmes toujours prêts à partir, toujours en route, des ouvriers infatigables. Il faut travailler pour le Royaume. Le Royaume a un nom, des noms... Le difficile ne fait que les provoquer davantage. Ils tiendront jusqu'au bout ou se remettront en route pour un nouveau projet.

-Marie: La fille bien-aimée du Père, la mère du Fils, l'épouse de l'Esprit est partout présente à la vie apostolique de nos communautés. Un seul coeur avec le coeur du Christ. Elle soutient notre oui à Dieu, aux frères et soeurs dans le besoin, à l'Église missionnaire qui, constamment, ouvre de nouveaux chantiers.

L'Annonciation, la Visitation, Cana, la Croix: voilà des stations mariales inscrites sur nos itinéraires apostoliques; voilà nos lieux de récollection et de ressourcement pour repartir en service - le service de l'Amour. Marie, mère de Jésus et mère de l'Église, nous le rappelle en montrant son Fils: "La charité du Christ nous presse"!

Resumer! comme c'est difficile quand tout nous parle au coeur! Ici encore, je me permets de partager avec vous quelques citations, parmi bien d'autres, tout aussi pertinentes peut-être, pour témoigner de nos liens avec l'École française du XVIIe et expliquer certains traits de notre esprit et de notre action apostolique.

-"Le regard sur Jésus nous conduit à la Trinité et... nous envoie évangéliser les pauvres".

-"Notre regard intérieur centre sur le Christ, notre communication à 'ses états et mystères' nous incitent à vivre l'amour de l'Évangile comme une participation à la mission de Jésus-Christ".

-"Nous voulons être témoins et présence de l'amour de Jésus ... auprès des jeunes filles et des femmes dont les conditions de vie crient vers la guérison et le salut que Jésus seul peut leur apporter".

-"C'est de l'intérieur, en Jésus, que nous allons au Père qui nous rend capables de témoigner de sa tendresse lorsque nous allons aux autres, de préférence les pauvres. C'est Jésus qui touche les coeurs ... si nous sommes 'revêtues de ses états'".

-"L'enracinement de notre foi dans la Providence, la tendresse de la charité puisée dans le coeur de Marie, la force de notre vie fraternelle: voilà ce qu'exige de nous la fidélité au charisme de notre Institut".

-"Dans les moments difficiles et contrariants de notre apostolat, nous efforcer ... de servir les pauvres avec un visage modestement doux et joyeux en sorte qu'on puisse lire le plaisir que prennent les soeurs de servir Jésus-Christ en ses membres".

- "La soeur ... s'engage à reproduire l'amour et la miséricorde, la tendresse et la fidélité de Celui que le Père a consacré et envoyé..

"Que le feu sacré du zèle surnaturel pour le service de Dieu, le bien et le salut des âmes reste toujours un des caractères distinctifs de notre famille religieuse. C'est sa raison d'être dans l'Église."

- "La place de Marie, chez nous, est une mentalité. 'Tout appartient à Marie, jusqu'aux pierres de la Maison'... Marie est l'inspiratrice et la gardienne de notre famille religieuse'..."

Sans renier d'autres liens et affinités spirituels ...

Quels que soient l'âge et l'intensité de nos maopurs "préférentiels" de Congrégation, il reste que nous voulons donner, dans nos vies, la place qui convient à la liberté évangélique. C'est elle qui nous permet de dépasser certaines rigidité qui nous femeraient à l'Esprit, cet Esprit qui souffle où il veut et quand il veut!

La spiritualité de l'École française, tout en poussant de l'avant ses ramifications à l'intérieur de nos communautés, a pu s'accommoder de quelques greffes, bien choisies par ailleurs! Ainsi, dans le cas des disciples de Libermann! Ainsi encore, semble-t-il, dans deux ou trois Instituts qui avouent accorder un droit de regard à saint Ignace dans leur cheminement de foi en relation privilégiée avec les grands du "clan" de Bérulle!

Ce tour d'horizon m'a fait prendre conscience de ces nouvelles forces de solidarité de nos Congrégations. Sans trop le savoir - ou sans le savoir assez - nous avons protégé et fait fructifier cet extraordinaire héritage d'Église que constitue la contribution théologique, spirituelle et apostolique de Bérulle et des ses saints disciples. Charisme unique! Pur don de l'Esprit remis à notre responsabilité! À nous, qui devenons par élection de grâce, les intendants de ses trésors.

L'élan imprimé à l'Église par ces chefs de file du XVIIe, en France, leur expérience mystique, la fougue apostolique qui les caractérisait, les changements moraux et sociaux qu'ils ont provoqués sous l'impulsion de l'Évangile: voilà ce que proclamons comme partie de l'héritage de famille qui nous appartient.

Une réflexion comme celle que nous poursuivons présentement interpelle vigoureusement notre fidélité, comme Institut particulier, comme ensemble des Instituts reliés providentiellement à une même famille spirituelle.

Dans la lancée de Vatican II, avons-nous assez fait valoir les forces de notre charisme? Notre monde, comme celui du XVIIe, a besoin de ces amoureux de Dieu et de l'humanité, de ces prophètes du Coeur de Jésus et du Coeur de Marie, de ces apôtres sans peur et sans trêve. Nous avons, dans la grâce de notre mission, dans notre foi au Christ, centre de notre histoire, tout ce qu'il faut pour porter, aujourd'hui, le message de l'évangile aux malades et aux infirmes, aux femmes de Samarie, aux pharisiens, aux républicains, aux saducéens de chez nous, aux adultes qui ne font pas place aux enfants, et encore ... Quels temps apostoliques merveilleux! Quels beaux défis évangéliques pour des coeurs appelés à se modeler sur le Coeur de Jésus et sur le Coeur de Marie!

Vitale, essentielle alors notre foi en la communauté, lieu de notre réponse ensemble à la fidélité de Dieu et à notre appel à une mission spécifique. Lieu de ressourcement, ou re-création dans nos cercles "néo-Madame Acarie"! S'il nous était donné, de par la grâce de nos traditions propres, de créer des modèles de vie communautaire capables de répondre aux besoins, aux attentes spirituelles et apostoliques de notre temps, quel apport précieux à la vie religieuse apostolique!

Pourquoi ce Congrès ne pourrait-il pas marquer, pour nous toutes, tous, un beau recommencement, une espérance créatrice, forte de toutes les solidarités découvertes durant ces jours de réflexion, de prière, de projets partagés dans l'intimité des grands spirituels et témoins de l'Évangile: les "quatre grands de l'École française" et leurs proches amis ...!



## L'INFLUENCE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DANS LA FORMATION DES PRETRES AU CANADA

par

Roland Dorris p.s.s. □

Les maisons de formation au ministère presbytéral ou séminaires qui sont sous la responsabilité des Eudistes, des Lazaristes ou des Sulpiciens bénéficient d'une tradition spirituelle et d'une pratique pédagogique que ces formateurs mettent au service de leur mission.

### Fidélité à un héritage

Ce double héritage nous est venu de France par ceux qu'on appelle les "Maîtres de l'École française" et il a marqué sans aucun doute, directement ou indirectement, l'ensemble des séminaires de notre pays et même au-delà.

Depuis Halifax avec les pères Eudistes, en passant par Montréal jusque dans l'Ouest canadien, à Saint-Boniface, avec les Sulpiciens, les prêtres qui ont étudié dans ces institutions ont reçu une formation qui s'inspirait pour une large part, avec les adaptations qui s'imposaient, des vues et des orientations données par ces fondateurs et Maîtres que furent après le Cardinal de Berulle, et sous son influence, Vincent de Paul, Condren, Olier et Jean Eudes.

On pourrait ajouter que même le Séminaire de Québec fondé sur le modèle des Missions-Étrangères de Paris, et le Séminaire d'Ottawa, dirigé par les Pères Oblats, dont le fondateur, le bienheureux de Mazenod, reçut sa formation sacerdotale chez les Sulpiciens à Issy-les-Moulineaux, ont conservé un certain nombre de traditions pédagogiques puisées dans la théologie et la spiritualité de l'École française.

Une étude plus approfondie permettrait de relever ces données communes, mais déjà les contacts que nous avons eus avec ces institutions et leurs directeurs permettent de reconnaître une certaine parenté spirituelle.

Le temps dont nous disposons ne permet pas d'élaborer longuement; qu'il suffise d'énumérer quelques points plus caractéristiques qui ont pu marquer la formation reçue dans ces institutions.

## Contexte historique

En abordant cette question, on ne saurait faire l'économie d'un bref rappel historique qui explique la doctrine et la pratique qui en découle.

Les Maîtres de l'École française ont eu comme préoccupation majeure le renouvellement de l'Église de la France du XVII<sup>e</sup> siècle, par la réforme d'un clergé qui en avait grand besoin. Les historiens notent en effet que la situation du clergé séculier à cette époque était dans un état lamentable: évêques, fils de grandes familles, entrés dans le clergé, trop souvent sans vocation véritable, petits abbés de cour, mondains, comme ce fut le cas pour M. Olier avant sa conversion, un "bas clergé", ignorant dans l'ensemble et peu apostolique. Aussi ceux qui avaient quelque idéal se faisaient moines ou religieux.

C'est à cette mission de la réforme du clergé que se consacrèrent à la suggestion pressante de Condren et de Vincent de Paul, les Olier, Eudes et autres par l'Institution de séminaires. Ces "maisons apostoliques", comme les appelait M. Olier devaient préparer les candidats au sacerdoce pendant un temps convenable et dans un climat approprié de prières et d'études, elles recevaient également des prêtres déjà ordonnés qui voulaient se ressourcer au plan spirituel et intellectuel. C'était la formation dite initiale et la formation permanente de notre époque.

## Mission du prêtre

Étant donné le contexte social et ecclésial du temps, le premier souci des fondateurs fut d'assurer la liberté de la vocation et de faire comprendre aux futurs prêtres comme aux prêtres eux-mêmes le sens profond de leur mission sacerdotale, "leur état de prêtrise".

C'est ainsi que s'élaborent toute une théologie et une spiritualité du sacerdoce dans la ligne tracée par le Cardinal de Bérulle. Le Verbe Incarné est le premier prêtre, le seul prêtre, consacré à la gloire du Père, il est par excellence le "religieux" du Père, envoyé pour le salut des hommes. Le prêtre participe à son sacerdoce, sacerdoce ministériel, dirions-nous aujourd'hui avec plus de précision, et c'est en vertu même de cette vocation et mission que le prêtre est appelé à une très haute sainteté. Il est lui aussi, à sa façon, le "religieux" du Père, même sans le vœux de religion; il doit donc, comme le dit Paul à Timothée, "ressusciter en lui la grâce qui lui a été donnée par l'imposition des mains", et c'est dans l'exercice même de son ministère apostolique qu'il va alimenter, maintenir et renforcer sa vie spirituelle. Il serait facile de comparer cette doctrine trop brièvement rappelée ici avec celle que l'on trouve dans le décret "Presbyterorum Ordinis" de Vatican II (no 2).

Former l'homme intérieur, mais par le fait même, "l'homme apostolique", selon l'expression utilisée par M. Olier, telle fut en substance la visée fondamentale des Maîtres de l'École française. Si par la suite, selon les milieux et les époques on a, au témoignage de certains, trop accentué l'aspect culturel du sacerdoce ministériel, l'on se doit, pour être fidèle à la vérité historique, de rappeler les intuitions majeures des fondateurs eux-mêmes, et la mission qu'ils s'étaient donnée, pour répondre aux besoins des temps.

### Pratique pédagogique

C'est dans cet esprit et dans la fidélité à cette mission que dans nos séminaires le premier souci est d'assurer l'unité de la formation par l'intégration des trois éléments qui la composent, spirituel, intellectuel et pastoral. Formation du pasteur, homme de foi, mais une foi éclairée par une saine théologie, homme d'Église ayant le sens et l'amour de cette Église, homme spirituel mais d'une spiritualité profonde, solide, pour alimenter et soutenir son ministère pastoral.

Dans ce but, la direction spirituelle est considérée dans nos institutions comme un élément essentiel de la formation. Par la direction spirituelle, on vise à assurer la liberté de la vocation, son authenticité, et à aider le futur prêtre dans son cheminement spirituel. Une très ferme distinction entre le rôle du directeur spirituel et le gouvernement du séminaire garantit la liberté spirituelle. Tout ceci a des indices pratiques dans l'organisation et la vie du séminaire.

Il importe de signaler une autre pratique pédagogique qui remonte aux orientations des fondateurs eux-mêmes, ce que l'on appelle maintenant la "communauté éducatrice". Comme l'ont voulu Olier, Eudes et leurs collaborateurs, les formateurs sont appelés à partager la vie des séminaristes, leur vie de prière, leurs études par l'enseignement en particulier, mais aussi selon le cas et les charismes de chacun, à prendre part aux autres activités de la vie du séminaire comme à l'insertion pastorale des candidats au sacerdoce. L'équipe des formateurs joue donc un rôle capital, car elle a mission de conduire et d'animer toute la communauté. Le directeur du séminaire, s'il veut être fidèle à l'idéal de M. Olier, doit se plier aux exigences de cette vie commune; c'est là son ministère pastoral, la mission à laquelle il doit consacrer tout son temps.

Les prêtres formés dans nos institutions ne se sont pas vus imposer une école spirituelle en particulier, ce qui serait contraire à la liberté spirituelle, mais ils ont entendu parler de l'importance et de la nécessité de l'oraison, des "états intérieurs" du Verbe Incarné, de la vie intérieure de Jésus et de Marie; ils ont lu et prié sans doute la belle prière: "O Jésus vivant en Marie  
..."

Dans l'enseignement de la spiritualité, certains, surtout parmi les plus anciens, ont lu le Précis d'Ascétique et de Mystique du sulpicien Tanquerey, ou en ont entendu le commentaire en conférences spirituelles.

Jusqu'à encore tout récemment, nos séminaires utilisaient les célèbres examens particuliers de Tronson, qui en ont fait sourire plus d'un, mais qui par leur fine psychologie pouvaient faire réfléchir sur certains comportements. L'on sait peut-être que des auteurs bien connus comme Bourget et Bazin n'étaient pas insensibles au charme littéraire de ces analyses de Tronson, en raison même de la concision et de la pureté de leur style.

Le grand renouveau spirituel et apostolique qui a marqué l'Église de France au XVIIe siècle a eu sans aucun doute une grande influence sur la vie de l'Église en général, sur la théologie, la spiritualité et la formation au ministère presbytéral.

Les Maîtres de l'École française nous ont laissé en particulier cette conviction qui fut à l'origine de leur action apostolique: "la réforme des peuples par la réforme du clergé" (M. Olier).

En d'autres termes, quelles que soient les époques il restera toujours vrai que la sainteté du prêtre est d'une grande importance pour ne pas dire davantage pour la sainteté du Peuple de Dieu.

## À PARTIR D'UN EXEMPLE: L'ÉCOLE FRANÇAISE ET L'ICONOGRAPHIE

par

Jean Simard □

En 1976, j'ai publié ma thèse de doctorat qui portait sur l'iconographie du clergé français au XVIIe siècle. Dans un livre récent que je viens de faire paraître, j'ai consacré quelques pages à l'église Notre-Dame de Montréal. Cette église dont on ne parle jamais, dont on ne retrouve aucune mention dans les livres d'art et d'histoire de l'art, est pourtant un monument qui, à maints égards, exprime la spiritualité de l'École française. Pourquoi? Bien entendu, ce sont les Sulpiciens qui sont depuis toujours responsables de la paroisse Notre-Dame. Et à travers l'exemple que je vais utiliser, nous verrons comment ils ont voulu dire qu'ils étaient héritiers de Jean-Jacques Olier et de la grande tradition spirituelle dont il fait partie. Donc, ce que je propose n'est simplement qu'une illustration puisque les documents relatifs à l'École française au Québec sont nombreux. Malheureusement, l'inventaire n'en a pas été dressé: ce travail reste à faire. Pour mieux cerner le sujet qu'on m'a demandé de vous exposer, je me suis limité au retable de l'autel. Le retable est toujours dans l'église l'iconostase: c'est là qu'on fait la démonstration de ses couleurs. Par ce retable, les Sulpiciens, responsables de la paroisse, ont voulu exprimer qui ils étaient.

L'église Notre-Dame est le lieu de culte de la paroisse qui couvrait une très grande partie de l'île de Montréal de sa fondation jusqu'au début du XIXe siècle. Étant donné la croissance démographique au début du siècle dernier à Montréal due à l'essor industriel (Montréal supplantant alors Québec comme ville industrielle), ce qui amène le développement de nouveaux faubourgs, il fallut créer de nouvelles paroisses en les détachant de la paroisse-mère Notre-Dame. Et c'est en 1824 que la nouvelle église de la paroisse Notre-Dame est construite selon les plans de James O'Donnell, qui mourut en 1830 laissant l'oeuvre inachevée, surtout l'intérieur. Et elle restera inachevée longtemps. Napoléon Bourassa, qui était alors rédacteur à la Revue Canadienne, et qui ne mâchait pas ses mots, dit de ce temple:

"On n'a pas été longtemps après la construction de ce vilain intérieur de l'église sans s'apercevoir que ce n'était qu'un disgracieux amphithéâtre d'hippodrome, et dont la voute ressemble assez à un parapluie appuyé sur ses gouttières."

Les Sulpiciens n'ont pas aimé cela. Ils ont tout de suite ouvert un concours auprès des architectes dans le but d'avoir des propositions pour compléter l'intérieur de leur église. Il y eut celle de Victor Bourgeault. Ce dernier, qui habitait à Montréal, était à cette époque-là "l'architecte". Il monopolisa dans sa ville les projets d'architecture religieuse pendant une grande partie du XIXe siècle. Bourgeault obtint le contrat et, quelque temps après, le National - journal oublié aujourd'hui - en date du 18 mars 1876 commente ainsi la nouvelle décoration de l'église Notre-Dame:

"La richesse de ces tons qui semble prolonger les perspectives, élever les voutes constellées de points d'or comme le ciel d'étoiles, s'obtient par les trois couleurs primitives: jaune, rouge, bleu coupé de blanc, noir et or. Grâce à elles, les colonnettes s'élancent élégantes et légères, les nervures dessinent la grâce, et la noblesse des arcs et les balcons des jubés, la tribune de l'orgue, les chapelles latérales échangent leurs flèches d'or et d'argent, croisent leurs feux illuminant de leur arc-en-ciel multicolore le demi-jour du chœur et la lumière doucement teintée qui tombe des verrières. Mais les améliorations que l'on fait subir à l'édifice et qui donneront un tout autre aspect à l'intérieur, ce sont surtout les trois rosaces que l'on a percées dans la nef principale. Par ces ouvertures habilement espacées, la lumière, mais adoucie par la couleur des vitraux, tombera par grandes nappes dans la nef principale d'où ces ondulations iront éclairer les bas-côtés. Une quatrième ouverture dissimulée dans les œuvres du transept jettera sur le maître-autel une sorte de jour mystique dont l'éclat tranquille et serein se mariera parfaitement au clair-obscur du chœur."

Cet éloge de l'œuvre de Bourgeault et de certains artisans qui étaient autour de lui est bien mérité. On le sait aujourd'hui, l'église Notre-Dame de Montréal est certainement parmi les bâtiments religieux au Québec ce qu'il y a de plus remarquable. C'est en plus une salle d'audition recherchée pour des concerts. Certes, on le doit à Bourgeault, mais aussi au cure de l'époque, un prêtre sulpicien qui s'appelait Rousselot. C'est lui le maître d'œuvre. C'est lui qui demanda la collaboration d'Henri Bouricher. Celui-ci était sculpteur français qui avait été choisi pour faire les sculptures du séminaire sulpicien d'Angers. Il n'était donc pas inconnu dans le milieu sulpicien, et c'est sans doute pour cette raison que M. Rousselot fit appel à ses talents pour concevoir le programme iconographique du retable de son église. Il semble que Bouricher connaissait bien la spiritualité sulpicienne, et les besoins de

Saint-Sulpice en cette matière. Ce que finalement Rousselot demande et désire obtenir de la part du sculpteur, c'est, comme il le dit, de donner un exposé de théologie aux fidèles sur la doctrine du sacrifice de Notre-Seigneur-Jésus-Christ qui s'offre sur la croix du calvaire, prophétise et symbolisé par les sacrifices de l'ancienne loi renouvelée tous les jours dans le mystère de la Sainte Messe. Voilà le mandat - comme on dit aujourd'hui - donné à l'artiste. C'est ainsi qu'Henri Bouricher se mit au travail en collaboration avec Bourgeault. Donc, il y a l'architecte, puis le commanditaire qui, en l'occurrence, est le curé avec la paroisse, et le sculpteur. Les trois parties négocient un tout petit peu leur point de vue: l'architecte voit à l'ensemble de la décoration intérieure et prévoit les niches c'est le contenant, - tandis que le sculpteur essaie de faire le lien entre l'architecte et le commanditaire. Cette collaboration a donné finalement le retable, un retable chargé de sens.

À l'intérieur des niches, nous voyons, au centre, la scène traditionnelle du Calvaire, sacrifice réel de Jésus-Christ. □ Au pied de la croix, il y a Marie-Madeleine entre autres. Sur la façade du tombeau d'autel, l'artiste a reproduit la Cène, l'institution de l'Eucharistie ou du sacrifice non sanglant célébré tous les jours à la messe. De part et d'autre du tombeau d'autel figure saint Jean et saint Charles Borromée, particulièrement honorés par les Sulpiciens comme modèles de vie sacerdotale. Entre les tableaux sculptés du sacrifice sanglant et du sacrifice sur l'autel, la porte du tabernacle est entourée d'anges adorateurs et aussi flanquée de deux prophètes de l'Eucharistie: David et Malachie. Tout autour de la scène centrale sont disposées les figures de l'Ancien Testament qui ont pré-figuré le sacrifice de Jésus-Christ. Au registre inférieur, à gauche et à droite respectivement du calvaire, on reconnaît Melchisedech, grand-prêtre et roi de Salem, offrant son sacrifice sous les espèces du pain et du vin, puis Abraham, offrant son fils Isaac à Dieu, donc pré-figuration du sacerdoce. Au registre supérieur, à gauche, Moïse devant l'arche d'alliance, et à droite Aaron offrant un agneau sans tache. Au sommet du retable se déploie le couronnement de la titulaire du lieu, la Vierge Marie, par son Fils.

Voilà donc une brève illustration de cette spiritualité de l'École française dont on pourrait retrouver de multiples exemples en d'autres lieux. L'église Notre-Dame montre les deux grands aspects que j'ai perçus à travers l'iconographie de l'École française de spiritualité: une iconographie de la vie intérieure, puisque chez Bérulle, et à l'Oratoire de France, on parlait de l'intérieur de Jésus, comme on parlait de la nouvelle naissance de Jésus en Marie; et une iconographie de la vie sacerdotale, ce que j'ai appelé une iconographie du clergé

français. La première dimension devient chez Olier "la vie intérieure", le "divin coeur de Jésus" chez Jean Eudes où Jésus et Marie se retrouvent dans la même imagerie. Quant à la seconde dimension, il faut constater que ce fut certainement une des grandes oeuvres de l'École française que de s'intéresser à la réforme du clergé séculier au XVIIe siècle dont l'état était lamentable. Ce dernier volet de l'iconographie de l'École française est perçu à travers ces préfigurations du sacrifice du Christ et à travers le Sacrifice lui-même au centre du retable: sacrifice réel et la messe.



## ANNEXE I

### ITINÉRAIRE PROPOSÉ PAR LES ATELIERS □

#### ATELIER NO 1

1. Reconnaître le primat de Dieu: Créateur  
Sauveur
2. Adorer Dieu par le Coeur de Jésus et Marie
3. Travailler à former Jésus en nous
4. S'engager dans le service de ses frères

#### ATELIER NO 2

Avec Marie, à la suite de Jésus, pour la gloire du Père

1. Unifier l'être
2. Regarder Jésus, Verbe Incarné
3. Se désapproprier
4. Adorer
5. Alimenter le souffle apostolique

#### ATELIER NO 3

4. Pour témoigner de JÉSUS-CHRIST
3. Laisser l'ESPRIT former Jésus en nous comme en MARIE
2. Découvrir l'humanité de JÉSUS
1. Se situer face à Dieu à partir de l'expérience humaine

#### ATELIER NO 4

1. Apprendre à être artisan de sa vie
2. Éveiller au sens de Dieu
3. Susciter le goût de la contemplation
4. Traduire de façon existentielle le patrimoine de famille
5. Poursuivre l'Incarnation dans un engagement apostolique

#### ATELIER NO 5

1. Éveiller à l'adoration aimante de Dieu
2. Éduquer la foi pour conduire à l'adhérence à Jésus Verbe Incarné
3. Consentir à la désappropriation de soi, pour devenir capacité de Jésus
4. Laisser Marie former Jésus en nous
5. Envoyer pour continuer la mission des fondateurs

#### ATELIER NO 6

1. Développer sa capacité d'ouverture (conversion)
2. Éveiller au sens de Dieu (grand et proche)
3. Avec Marie, se rendre disponible à la formation de Jésus en soi
4. Tendre vers l'unification: - de l'être contemplatif - de l'être apostolique

#### ATELIER NO 7

1. Prendre conscience de la valeur même de l'interiorité humaine
2. Entrer dans la voie du coeur ----> voix du Christ
3. Consentir à Jésus-Christ
4. Se reconnaître SAUVÉ
5. Être adorant-agissant

#### ATELIER NO 8

1. Initier à la réforme intérieure
2. Cultiver le zèle pour le salut des âmes
3. Imiter Marie
4. Proposer l'adhérence à Jésus
5. Ouvrir à l'adoration existentielle

#### ATELIER NO 9

1. Se découvrir et s'accueillir soi-même
2. Découvrir et contempler Jésus
3. Renoncer à soi pour adhérer à Jésus (vivre le baptême)
4. Se mettre à l'école de Marie (modèle de christocentrisme)
5. S'engager avec Jésus pour continuer sa Mission aujourd'hui

#### ATELIER NO 10

1. Rechercher Dieu, Créateur, Sauveur
2. Se convertir à Jésus-Christ
3. S'engager en Église à la suite de Jésus-Christ
4. Contempler pour se conformer davantage à Jésus-Christ

#### ATELIER NO 11

Pour former l'apôtre:

1. Découvrir la personne de Jésus Verbe Incarné
2. Initier à l'adhérence
3. Ouvrir à l'adoration
4. Apprendre à vivre dans la liberté intérieure

#### ATELIER NO 12

1. Réaffirmer la vocation de la personne
2. Développer l'accueil/réceptivité (abnégation)
3. Adhérer au Verbe incarné en Marie: imitation - conformité - identification
4. .... ADORATION
5. Susciter engagement et service (communier au projet du Père)

#### ATELIER NO 13

1. Découvrir qui je suis et qui est Dieu
2. Centrer ma vie sur Jésus-Christ Verbe incarné
3. En Jésus-Christ entrer en relation avec le Père par l'Esprit avec Marie
4. Rencontrer les autres comme sacrements de Dieu
5. M'engager en Église à vivre la mission du Christ

#### ATELIER NO 14

1. Rechercher l'unification
2. Recevoir Jésus (regarder) comme source d'unification
3. Se convertir à Jésus: choisir (imitation, conformité, identification)
4. Adorer Dieu
5. S'engager (mission)

#### ATELIER NO 15

1. Développer une attitude d'adoration où je me situe face à moi, aux autres, à Dieu, au cosmos
2. Se conformer à Jésus, aimé du Père et l'aimant
3. S'engager au service de Dieu dans le monde.

ANNEXE II  
HOMÉLIE A  
par

Mgr Gérard Tremblay, p.s.s.□

Chers frères et soeurs issus de l'École française.

Je tiens d'abord à féliciter les organisateurs de cette session. Ça demandait du temps, du courage et beaucoup de foi dans la spiritualité des grands maîtres du 17<sup>e</sup> siècle, qui fut une période importante d'un renouvellement profond de la foi et de la vie chrétienne en France. Cette session était attendue depuis longtemps. Quand on pense qu'au moins 26 instituts sont inscrits au Congrès. Certes il y en a bien d'autres qui n'étant pas ici, se disent héritiers de cette école.

Merci aux organisateurs de nous donner l'occasion de nous connaître, de fraterniser et aussi de nous ressourcer, de revenir à nos origines religieuses. Ce qui caractérise cette période du XVII<sup>e</sup> siècle c'est sa spiritualité - son esprit missionnaire, son souci des pauvres, sa pensée théologique et les engagements de ces hommes et femmes: Cardinal de Bérulle, St. Vincent-de-Paul, M. Olier, St. Jean Eudes, Monsieur de Condren, St. Jean Baptiste de Lasalle, St. Louis de Montfort.

L'École française est toute centrée sur la dévotion au Verbe Incarné et à la Vierge Marie. La théologie de l'École française "est un enseignement enraciné dans l'Écriture, dans la pensée des pères de l'Église. Elle s'adresse à tous les chrétiens, laïcs, religieux(ses) tout autant que le prêtre" c'est une doctrine qui vise à nourrir une vie spirituelle authentique.

La liturgie de la Messe nous invite à regarder Marie le jour où l'archange Gabriel vient lui proposer le projet de Dieu. De l'Incarnation à la Pentecôte, Marie a été présente à chacune des étapes par lesquelles Dieu a instauré la création nouvelle. Elle ne s'est pas contentée de regarder, elle a coopéré de tout son être à la réalisation du Projet dans lequel Dieu et l'homme retrouvent enfin la pleine communion. Fiat dit Marie. Sa

disponibilité et sa foi ont rendu possible la naissance de Jésus. C'est elle qui le donne au monde de la part de Dieu.

Les Maîtres de l'École française ont chanté les gloires de Marie. "O Jésus Vivant en Marie" dira M. Olier.

À l'occasion de cette session d'étude sur l'École française de spiritualité, je voudrais souligner le rôle et quelques aspects de ces grands maîtres de spiritualité du 17<sup>e</sup> siècle.

Vous ne m'en voudrez pas trop si je m'attarde un peu à M. Olier, le fondateur de ma communauté.

La France du 17<sup>e</sup> siècle est le pays le plus peuplé et le plus riche de l'Europe à ce moment. C'est un pays d'une complexité déconcertante dont certaines provinces vivent presque à part des autres. La société est formée de trois classes ayant des intérêts tout à fait différents. Et le tiers état, la grande masse des gens, est pressuré par le roi, par les corps intermédiaires avec peu d'espoir de se sortir d'une misère endémique généralisée. S'ajoutent à ces malheurs, des invasions étrangères et des guerres civiles qui virent, durant la Fronde, des armées de frères ennemis bombarder les faubourgs même de Paris.

L'Église, dans ce cadre difficile, étroitement unie à la Royauté essayait de remplir son rôle d'amener les fidèles à Dieu. Elle était servie par un clergé en général bon (pas assez nombreux) mais divisé par une inégalité très grande des ressources, les campagnes étaient particulièrement négligées. La formation des clercs était profondément déficiente. C'était dans une Église en attente d'une impulsion spirituelle et temporelle.

L'École française est un courant issu de la pensée et de la prière de profonds croyants du début du XVII<sup>e</sup> siècle dont le Cardinal de Bérulle a été le catalyseur. Par le Père de Condren, M. Olier s'est formé à cette doctrine christologique pour la présenter comme dit Henri Bremond "avec une excellence remarquable."

"Sa grâce particulière, sa mission est, je ne dis pas de vulgariser le bérullisme, mais de le présenter avec une telle limpidité, une telle richesse d'imagination et une telle ferveur que cette métaphysique d'apparence un peu difficile devienne accessible et séduisante à la moyenne des lecteurs. Il le vulgarise, si l'on veut, mais au plus noble sens de ce mot c'est-à-dire à la manière des poètes, en homme pour qui le monde extérieur existe, et qui ne sépare jamais, sentir et comprendre. "Les actions générales, professe-t-il lui-même dans la préface du plus exquis de ses livres, ne suffisent point: "il faut descendre dans le particulier, pour tirer du fruit de ce qu'on voit et de ce qu'on lit." Il n'aurait pu mieux définir son excellence particulière et la valeur unique de son oeuvre. Bérulle n'est

certes pas un génie abstrait: Il réalise lui aussi et passionne tout; mais, lent et massif, il manque de variété, de souplesse. Condren, ne paraît pas plus abstrait que Platon, mais le "particulier" où il descend est encore si haut qu'à essayer de l'y rejoindre, beaucoup ne rencontreront que des abstractions. Nul enfin ne reprocherait au P. Saint-Jure ou au P. Eudes de faire trop de place à la spéculation pure.

Le Dieu d'Olier est l'être avec un grand "E", "pensé objectivement comme le vis-à-vis". Le terme de comparaison est expérience de la relation à autrui. C'est un Dieu indicible, grand qui s'atteint par Jésus-Christ.

Le premier chapitre de l'Introduction à la vie dévote et aux vertus chrétiennes que Jean-Jacques Olier publie en 1657 est consacré à ce qu'il considère de plus fondamental: la religion de Jésus-Christ, "NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST est venu en ce monde pour y apporter le respect et l'amour de son Père, et pour y établir son royaume et sa religion. Il ne lui a demandé autre chose pendant sa vie; et c'est ce qu'il a fondé pendant l'espace de trente-trois ans qu'il a vécu sur la terre, et ce qu'il a désiré incessamment de procurer dans l'esprit et dans le coeur des fidèles, qu'il prévoyait avoir été ordonnés pour être ceux en qui il devait répandre sa même religion, afin d'honorer son Père en eux, comme il le faisait en lui-même".

"Pour atteindre son Père Jésus-Christ nous amène au Saint Sacrement de l'autel.

"Notre-Seigneur rendait à son Père dans l'éternité une gloire infinie, dit M. Olier. Mais comme cet honneur n'était pas un honneur de religion et de respect, il a emprunté notre humanité pour s'abaisser devant la Majesté divine et lui rendre tous les hommages qu'elle pouvait attendre d'une nature sujette et inférieure à la sienne. Seule, la personne de Jésus-Christ rend à son Père tous les devoirs possibles, c'est-à-dire, tous les hommages que peuvent lui offrir les plus pures créatures et bien d'autres encore dont elles sont incapables. Ainsi Jésus est, à vrai dire, le seul religieux de Dieu, le seul à même d'honorer la Majesté divine et de l'aimer selon son mérite.

M. Olier avait une conception sublime du sacerdoce du Christ partagé par les prêtres. Dans le traité des Saints Ordres, il nous dit: "Le prêtre est un prodige de grâce, il doit avoir de la charité pour tous les hommes, il doit aimer Dieu pour tous, et il doit aimer lui seul autant que tout le monde ensemble, pour rendre à Dieu la gloire qui lui est due et qu'il est obligé de lui procurer particulièrement dans son état."

Il était essentiel que le prêtre de Jésus-Christ communie intensément à l'idéal du prêtre par excellence et comme lui  
embrasse  
toute  
l'Église.

Pour l'esprit de prière et de Religion, il doit être universel et général en lui, tel que l'est l'esprit de pénitence. En sorte qu'il faut que le Prêtre prie pour tous, et qu'il ait un coeur large et ouvert comme tous. En sorte que l'Esprit de Dieu en lui s'explique (=se déploie) et se dilate autant et plus qu'il le ferait dans toute l'Église ensemble et tous les peuples au nom desquels il est supposé (=substitué) de Dieu pour le prier, pour le louer et l'honorer.

Le coeur du prêtre doit être aussi large que l'Église. Il est obligé de prier pour toute l'Église ensemble et autant que toute l'Église ensemble, non seulement en assiduité, priant plus assidûment, plus purement, plus humblement et plus confidemment que toute l'Église ensemble en ses particuliers.

Cardinal Bérulle, M. Condren et St. Jean Eudes, M. Jean-Jacques Olier et les autres étaient des contemplatifs unis étroitement à leur Dieu. Il ne faudrait pas croire que leur union intime à Dieu les privait de temps à consacrer à l'action auprès de leurs frères. Bien au contraire, ils furent des entraîneurs d'hommes toute leur vie.

Trois siècles se sont écoulés depuis la fondation de cette école bérullienne. À nous de faire revivre dans son intégrale cette spiritualité tout axée sur la dévotion au Verbe Incarné et à la très Sainte Vierge. M. Deville dans son livre "l'École française de spiritualité" nous dit et avec raison."Il est impossible de proposer leur message tel quel sans remplir un certain nombre de conditions. Leur langage demande à être décodé. Il faut connaître le XVIIe siècle. Aussi il faut recourir aux textes. Prendre un contact direct avec les textes. "Mais la condition la plus importante est de continuer le sillon commencé" M. Deville. C'est ce que nous faisons actuellement et que nous continuerons à faire.



## HOMÉLIE B

par

Mgr Fernand Lacroix, c.j.m.□

Chers frères et soeurs,

Au début de cette célébration, en vous accueillant, je disais: "Quand on dit "coeur", on pense à accueil, tendresse, miséricorde.

Besoin d'être accueilli

Nous avons un extraordinaire besoin d'être accueillis, d'être aimés. D'être accueillis et aimés tendrement; et de l'être malgré nos misères, nos faiblesses, nos handicaps, nos indignités, notre néant, dirait l'École Française.

Ceci a toujours été vrai. Mais peut-être le sentons-nous plus à notre époque, d'abord parce que c'est la nôtre et que nous la vivons, puis parce qu'elle nous impose un contexte froid, calculateur, tourné vers l'efficacité et la rentabilité, sans tellement de disponibilité pour l'attention aux personnes. Mère Teresa de Calcutta dit: "Nous n'avons plus le temps de nous savourer les uns les autres". C'est tragique.

Comme est tragique le sort des mal-aimés, de ceux et celles qui n'ont jamais su ce que c'est que d'être aimé pour soi-même, pour ce que l'on est et non seulement pour ce qu'on peut représenter ou apporter aux autres. "Nos vies sont façonnées par ceux qui nous aiment", a écrit une alcoolique américaine revenue à une vie sobre après une longue période d'alcoolisme dégradant.

Si je n'ai jamais été regardé, admiré, remarqué pour quelque chose en moi de bien ou de beau, fut-ce une toute petite chose, même très secondaire, je finis par me dire, consciemment ou non, que je ne suis pas remarquable. De là à me mépriser moi-même, à me considérer même indigne de vivre, il n'y a qu'un pas, et il est vite franchi. Nos prisons, nos hôpitaux psychiatriques, nos rues et nos parcs la nuit sont remplis de ces victimes de refus d'amour ou d'accueil.

Oui, nous avons besoin d'être aimés, d'être accueillis. Inconditionnellement.

Jésus accueille

C'est ce qui a fait la force, le succès, pourrait-on dire, de Jésus. Il a aimé les gens, ses Apôtres, ses disciples, les foules. Il a eu pitié de ces dernières parce qu'elles erraient comme des brebis sans pasteur. Son regard s'est arrêté sur toutes les misères, temporelles et spirituelles. Il est attentif à de petits gestes simples qui échappent aux regards superficiels et mondains. Il voit la veuve qui met une petite pièce de monnaie dans un tronc du temple. Il remarque la mère qui suit le cortège funèbre de son fils unique. Il est émerveillé par la foi humble de la Cananéenne qui n'a pas peur du qualificatif de "chien" qu'il vient de lui décerner. Il remarque Zachée dans son arbre. Il devine la misère et l'humiliation de la femme adultère. On pourrait continuer.

Vraiment, il a eu un Coeur pour la misère. C'est le sens étymologique du mot "miséricorde". Il était Dieu. Or, Dieu est amour, nous a dit saint Jean tout à l'heure. Jésus est venu pour nous dire, de façon humaine, à notre portée, combien Dieu son Père nous aimait. Un amour prévenant qui n'attend même pas qu'on en soit digne. "Voici comment Dieu a manifesté son amour pour nous, nous dit encore saint Jean. Il a pris les devants. Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu d'abord, c'est lui qui nous a aimés le premier. Et c'est pourquoi il nous a envoyé son Fils. Il ne nous a pas aimés parce que nous étions aimables. Mais tout simplement parce que nous sommes. Dieu ne rejette rien de ce qu'il a fait. Et si nous ne sommes pas réellement aimables, il nous rend aimables par son amour, il nous façonne pour que nous le devenions.

Saint Jean Eudes et l'accueil de Jésus

Saint Jean Eudes tombe en admiration devant une telle attitude. Dans son ouvrage "Le Coeur de la Mère admirable", il écrit, citant saint Jean: "Je vous aime, dit Jésus. Pesons bien ces paroles. Si un prince ou un roi de la terre - saint Jean Eudes vit évidemment au temps de la monarchie absolue - prenait la peine de se transporter dans la maison du dernier de ses sujets pour lui dire: "Je viens ici exprès pour vous assurer que je vous aime, et que je vous ferai sentir les effets de mon affection", quelle joie pour ce pauvre homme!

"Voici infiniment davantage, voici le Roi des Rois, le Saint des Saints, le Fils unique de Dieu, le Fils unique de Marie, qui est descendu du ciel exprès et qui est venu ici-bas pour nous dire: "Je vous aime. Moi qui suis le créateur de toutes choses,

moi qui gouverne tout l'univers, moi qui possède tous les trésors du ciel et de la terre, moi qui fais tout ce que je veux, et à la volonté duquel personne ne peut résister, je vous aime". (O.C., VIII, pp. 275 ss.)

Et dans le "Royaume de Jésus", il écrivait:

"Seigneur, mon Dieu, que votre amour est admirable pour moi! Vous m'aimez, me désirez, me cherchez avec autant de soin et d'ardeur que si vous aviez bien affaire de moi, comme si j'étais quelque chose et comme si je vous étais fort nécessaire. Vous désirez autant me posséder et craignez autant de me perdre que si, en me possédant ou en me perdant, vous possédiez ou perdiez quelque grand trésor. Vous recherchez mon amitié avec autant d'instance que si votre bonheur en dépendait. Et quand toute votre félicité et votre gloire en dépendrait, Seigneur, que pourriez-vous faire davantage que ce que vous faites? O bonté, je me perds dans vos abîmes". (O.C., I, p. 399)

Marie de l'Incarnation et l'accueil de Jésus

Ce passage de saint Jean Eudes m'en rappelle un autre de Marie de l'Incarnation. Nous sommes dans sa chapelle, il faut l'évoquer.

"... -l'Église de Dieu découvre et se plaît de manifester à l'âme ses richesses et ses magnificences divines. Et il est vrai qu'il la poursuit sans se séparer d'elle, comme étant pressé de la faire jouir de tout ce qu'il possède. Cette âme lui dit: "Mon bien-aimé, vous êtes ravissant. Vous me poursuivez sans cesse. Il semble que vous n'ayiez que moi à aimer et à pourvoir"... L'on croira peut-être que j'exagère. J'avoue bien que je n'ai pas ici de dictionnaires propres, mais pour les grands excès de miséricorde d'un si grand et bon Dieu dans mon endroit, dans les communications qu'il a cru bon de faire à mon âme, il n'y a langue humaine qui le puisse exprimer. Mais quoi que je die des rapports d'esprit à esprit et des submergements dans cet abîme... Mon âme a toujours connu qu'elle était le rien à qui le tout se plaisait à faire miséricorde, parce qu'il n'a d'acception de personne et j'ai toujours cru et vu, dans les mêmes impressions, le néant de la créature".

Elle aussi, on le voit, avait ce sentiment que Dieu l'aimait, non parce qu'elle était aimable, puisqu'elle se dit néant, mais tout simplement parce qu'elle était créature de Dieu et que Dieu aime toutes ses créatures, envers et contre tout.

C'est cela, cet amour inconditionnel de Dieu pour nous, que représente le Coeur de Jésus. Quelle consolation! "Oui, venez à moi je vous procurerai le repos. Je suis doux et humble de coeur, venez et vous trouverez le repos".

## Témoins de l'accueil de Jésus

Au cours de l'Eucharistie que nous célébrons, demandons au Seigneur de vraiment nous placer au nombre des tout-petits qui comprennent aisément le message caché aux sages et aux savants.

De même que Jésus a besoin de nos yeux pour continuer à voir ses frères et ses soeurs, de nos oreilles pour entendre leurs cris, de nos bras et de nos pieds pour leur venir en aide, de même a-t-il besoin de notre coeur pour continuer à les aimer et pour qu'ils puissent voir et comprendre à quel point lui et son Père les aiment.

Soyons les témoins de Jésus Christ. Vivons de son amour et que, par nous, par notre façon d'aimer nos frères et nos soeurs, surtout les plus misérables, ils comprennent que Dieu les aime d'un amour éternel, immense, infini. Amen.

## HOMELIE C

### NOUS VOICI, SEIGNEUR POUR FAIRE TA VOLONTÉ

M. le Cardinal Louis-Albert Vachon □

Frères et Soeurs très chers qui avez donné vos vies à Dieu et à l'Église.

Vous avez choisi de célébrer ce temps fort de votre histoire d'amour, comme religieux et religieuses, dans cette Chapelle du Vieux Séminaire, carrefour sacré de la vie religieuse au Québec. Votre expérience des rendez-vous privilégiés de Dieu, votre sens de la vocation particulière, gratuite, des personnes et des lieux dans le mystère de nos cheminements de foi vous ont amenés à situer, dans une perspective d'offrande, de don, de consécration radicale au Seigneur, cette Chapelle chargée d'une histoire de grâce fort touchante et témoin des merveilles du Seigneur sur notre Église de Québec.

Ici, survit, d'une façon éminente, la mémoire mille fois bénie du Bienheureux François de Laval, le pasteur, le saint tout donné à Dieu et à l'Église naissante du Canada. Adorateur "en esprit et en vérité", sa vie et son oeuvre furent "un sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu". Ensemble, rendons gloire à Dieu pour tous ces pasteurs, ces religieux et religieuses, ces laïcs de chez-nous, engagés à la suite du Christ et qui n'ont eu qu'une passion: donner leur vie pour faire connaître son Évangile.

L'amoureuse offrande de nos vies

Hommes et femmes, vous qui êtes liés par la plus merveilleuse des alliances, "c'est Lui qui vous a choisis", vous voulez, plus profondément que jamais, renouveler l'offrande de vous-même. Une fois de plus, vous voulez consacrer au Seigneur tout ce qu'Il a mis en vous d'aspirations de charité parfaite, d'union à Lui, de tendresse pour le monde qu'Il est venu sauver et qu'Il vous a remis à vous, ses intimes, ses amis.

Un de vos maîtres de prédilection, grand passionné du Christ, veut bien vous le rappeler: "Lorsque vous êtes entre en alliance avec Dieu par le saint contrat du Baptême, vous vous êtes offert et consacré à sa divine majesté". Configurés au Christ, nous sommes de fait, inserés dans un mouvement continu, irrésistible, d'offrande. Tendance naturelle de notre coeur, voudrions-nous reconnaître, depuis que, dans un geste décisif, par grâce, nous nous sommes livrés à l'amour de notre Dieu sauveur.

Suivre Jésus Christ, c'est demeurer, avec Lui, à l'écoute du Père, de sa volonté signifiée au fil du quotidien. C'est laisser s'imprimer en nous comme un pli, comme une attitude voulue, une disposition de fond, au don total. Quiconque porte le nom de chrétien est obligé de suivre Jésus Christ en la sainteté de sa vie et de ses moeurs, disait encore saint Jean-Eudes. Donnons-nous à Dieu avec un grand désir de commencer à vivre en chrétien. Chaque jour est un commencement, privilège, grâce, magnanimité de notre Dieu.

La liturgie nous entraîne à l'offrande

La liturgie eucharistique nous presse, nous entraîne à entrer toujours plus avant, dans ces moments forts de la prière, de l'adoration, auxquels nous convie l'Église. L'offrande du Christ, son sacrifice suprême ne se trouve-t-elle pas concentrée dans son oui vivant, ininterrompu, à la Volonté de son Père qui l'a fait un avec Lui. Le Christ devant nos yeux, dans notre coeur, à la racine de notre agir, moule notre don personnel et communautaire: "Faire la volonté du Père, jusqu'au bout, engage toute la vie et se vérifie dans la ferveur de notre charité. "Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime".

Donation totale de son être, de sa vie, de ses affections... pour se confier en Dieu, père plein de bonté, de miséricorde, de douceur. La récompense que nous pouvons attendre? Jésus répond: "Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous et que vous soyez comblés de joie". L'amour ne craint pas les excès, l'amour ne redoute pas la dépendance vis-à-vis de l'être aimé. Vous en avez des exemples convaincants dans certains saints honorés dans vos familles religieuses. Au bout de leur offrande, ces grands spirituels semblent n'avoir rien trouvé de mieux que de se déclarer esclaves, esclaves du Coeur de Jésus, esclaves du Coeur de Marie. En l'amour, toutes les exagérations sont possibles! Et la folie des saints ne connaît pas en un sens les lois du juste milieu!

Accueille, Seigneur, le Sacrifice de ton fils

À la source de l'humble oblation de vos vies consacrées et religieuses, l'offrande du Christ surgit en pleine lumière. La sienne est une offrande suréminente, parfaite, totale au Père pour le salut de l'humanité. Pour nous, c'est uniquement en relation avec le sacrifice du Christ qu'il est possible et légitime de parler d'offrande. Non seulement le Christ accepte mais Il veut nous entraîner à sa suite: "Il est le chemin". Tout tendu vers son Père, il ne cherche que sa Volonté et Il donne sa vie pour que toutes les brebis soient rassemblées dans son seul bercail. Penché sur l'humanité qu'Il aime d'un amour divin, Il n'éloigne pas la coupe amère de l'agonie et veut passer par la mort pour que nous ayons la vie, la vie en abondance.

L'Eucharistie, l'heure privilégiée de notre OUI au Père

Temps d'offrande! En Église! Nos coeurs fondus dans celui du Christ se laissent unifier dans le sacrifice agréable au Père. Il est toujours la victime pure, sainte, parfaite, célébrée dans son sacrifice. En toute confiance, nous pouvons prier: "Seigneur, accueille nos offrandes. Tourne nos coeurs vers ta volonté. Ouvre nos yeux et nos mains aux misères de ton peuple".

Élevé auprès de Dieu, le Christ veut que son sacrifice soit associé pour toujours au bonheur de ses frères et soeurs de la terre. Cette solidarité, il l'a scellée dans sa mort et illuminée dans sa Résurrection. "Vous demeurerez dans mon amour, comme moi, j'ai gardé les commandements de mon Père".

À son testament, il a attaché les promesses de la vie éternelle. Il fait de nous tous, toutes, des passionnés pour son Royaume, des amoureux et amoureuses de Dieu qui demeurent en état d'offrande, disponibles pour répondre aux urgences de la mission, celle que Lui-même nous a confiée afin que l'amour embrase toute la terre.

Sur notre route de foi, une femme nous précède. La Femme de l'Offrande La douce Vierge de Nazareth! La Mère "pleine de grâce" qui, jadis, à un jour prédestiné de notre histoire humaine, présenta son fils au Temple; celle qui était là, à l'arrière-plan, lorsque l'Homme-Dieu reçut le baptême de Jean le Baptiste!

Frères et Soeurs, c'est aujourd'hui que Dieu nous rejoint. Notre offrande, elle se veut neuve de tout ce que le Christ met en nous d'ouverture au grand et sublime projet du Père, de sensibilité évangélique au déroulement de notre histoire dans la Cité des hommes appelée à devenir la Cité de Dieu. Neuve de la beauté de Marie qui nous enveloppe, nous transforme en des êtres

annonçant la charité du Christ, charité parfaite, délectable, et qui nous situe définitivement dans le Seigneur, le choix de nos cœurs.

Ensemble, d'une seule voix, nous te prions: "Accueille, Seigneur, l'offrande de nos cœurs!"

AMEN.



## HOMELIE D

Madeleine Rochette, c.n.d.□

Nous sommes réunis, en cette fin de journée, pour célébrer dans l'action de grâces, le fruit de notre prière, de nos recherches, de nos découvertes durant ces cinq jours de Congrès, après l'avoir partagé avec une assemblée plus vaste, aujourd'hui. Mais, au fond de nos coeurs émerveillés, il y a plus que ces cinq jours... nous sentons à quel point nous voulons rendre grâces à Dieu, Père et Source de tout bien, qui n'a cessé de façonner en nos vies un être de fils et de filles. Nous voulons le remercier pour l'histoire de nos vies, pour notre cheminement spirituel personnel et communautaire, dans les 26 congrégations auxquelles nous appartenons et qui ont en commun de se réclamer de la spiritualité de l'École française.

Au long de ce Congrès, nous avons reconnu la beauté de notre arbre, la profondeur de ses racines, la qualité de la sève qui circule dans toutes ses branches. Nous nous sommes émerveillés de la vigueur de certains rameaux, deux ou trois fois centenaires, comme aussi de la vigueur des pousses beaucoup plus récentes... Nous nous sommes regardés comme un arbre plein de vie, qui a eu beau connaître ses hivers, mais qui n'en croit pas moins au printemps, et qui ne peut se retenir de former des bourgeons déjà bien au présent...

Ce passé évoque durant nos cinq jours de congrès, ce présent fertile en espérance, nous le portons devant Dieu; nous confessons que sa force et la fidélité de son amour y étaient à l'oeuvre merveilleusement. Que tes oeuvres sont belles, que tes oeuvres sont grandes, venons-nous de chanter! Nous choisissons de Lui rendre grâces par la liturgie et par notre vie à travers laquelle s'inventera l'avenir... Nous choisissons la liturgie parce que, dans l'Eucharistie, nous voulons couler notre action de grâces dans celle-là même de Jésus. Nous choisissons de Lui rendre grâces par nos vies parce que, fils et filles comblés, nous voulons partager avec ceux et celles à qui Il rêve de se révéler à travers nous.

C'est donc en lien avec la Parole choisie pour aujourd'hui que nous voulons rendre grâces. Et comme il convenait de le faire en un congrès sur la spiritualité de l'École française, on a retenu un texte de Paul, un autre de Jean. Pas nécessairement les plus faciles à commenter... mais quand même des textes inspirateurs.

Le Prologue de Saint Jean est une hymne à la gloire du Verbe, le "Révéléteur" de Dieu aux humains auprès desquels il a été envoyé: auprès de ceux qui l'ont vu durant son existence terrestre comme auprès de ceux, qui sans l'avoir vu, croient en Lui par la force du témoignage reçu (c'est bien notre cas). En Jésus tel que nous le présente l'Évangile à travers lequel nous le contemplons, ce ne sont pas seulement les paroles qui disent le Père... ce sont ses gestes aussi, ses attitudes, ses actes, l'être intime de Jésus, ses états dirons-nous, puisqu'en Lui, la Révélation est devenue une Personne. Le Verbe exprime parfaitement qui est Dieu par ce qu'Il est Lui-même Dieu, éternellement auprès de Dieu (v. 1) Le Verbe, qui était lumière pour tout homme en venant dans ce monde, n'a pas été accueilli par tous. Mais ceux qui l'accueillent sont rendus capables de devenir enfants de Dieu (v. 2). Nous le sommes, enfants de Dieu, par le Baptême. Nous le sommes par la foi qui est un don gratuit. Tel est bien le premier et le plus grand des motifs d'action de grâces que nous puissions avoir puisque "de sa plénitude nous avons tous reçu, grace sur grâce (v. 16). L'infatigable fidélité de notre Dieu appelle l'action de grâces! Y a-t-il en nos coeurs cet élan qui pousse à crier de joie et de reconnaissance pour le don de l'Esprit, pour le don de Jésus, témoin "plein de grâce et de vérité"? Personne n'a jamais vu Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, Lui, il a raconté... (verset 18 qui termine le Prologue; n'a pas été lu aujourd'hui).

Chanter de reconnaissance, c'est l'un des actes que Paul recommande à ceux qui se reconnaissent choisis par Dieu. "Par des psaumes et de libres louanges, chantez à Dieu dans vos coeurs votre reconnaissance" (v.16). Bien plus, "nous sommes appelés à vivre dans l'action de grâces (v.17). On peut penser que ceux qui vivent habituellement dans l'action de grâces la chantent spontanément, dans leur coeur ou dans l'assemblée. On peut croire aussi que s'exercer à la prière d'émerveillement et d'action de grâces forge bien profondément une attitude, une mentalité d'action de grâces.

C'est ce que l'on imagine aisément chez Marie en sa Visitation... Elle, si familière des hymnes de louanges et d'action de grâces de son peuple, elle court chez sa cousine en se remémorant la grâce étonnante qui lui a été faite, adorant

Dieu qui vit déjà en elle. Elle court, remplie d'émerveillement et de reconnaissance pour ce Dieu "grand" au point de faire merveille, malgré sa bassesse, parce qu'Il a reconnu en elle l'humble servante disposée à adhérer à son plan de salut et à la Personne qui la sauve. À la seule salutation de sa cousine, elle un nouveau signe de Dieu: Celui qu'elle porte, Celui qui vit en elle, le Verbe-Lumière s'est révélé à Elizabeth et à Jean, son fils à naître.

Par Marie, aujourd'hui, bien sûr - et pourquoi pas tout au long de cette année mariale - par Marie, donc, demandons les uns pour les autres, un coeur contemplatif et missionnaire comme l'était le sien, comme le fut celui de nos fondateurs et fondatrices; demandons un coeur ouvert et accueillant à toute forme de révélation de Dieu, même à la plus humble d'entre elles... Demandons-lui les uns pour les autres un coeur qui bondisse de joie dans l'action de grâces, un coeur qui réponde à toute découverte de Dieu par une vie de témoin qui annonce à son tour la Bonne Nouvelle de l'amour infini du Père.

Saint Paul énumère, dans la lettre aux Colossiens dont nous avons lu un extrait, une façon de vivre en témoins de l'Évangile. Il dit:

«revêtez vos coeurs de tendresse et de bonté, d'humilité et de patience; pardonnez comme vous-mêmes vous avez été pardonnés... par-dessus tout, gardez l'amour: c'est l'unité dans la perfection.»

Vivre en témoin de l'Évangile, par une vie modelée sur ses valeurs, c'est vivre en état d'action de grâces existentielle!

Nous serons fidèles au dernier conseil de Paul puisque nous nous apprêtons à continuer notre liturgie et qu'à travers l'Eucharistie, nous "offrons par Notre Seigneur Jésus, Christ, notre Action de grâces, à Dieu le Père..."

## ANNEXE III

### RÉACTIONS - SOUHAITS - PROSPECTIVES □

Afin de permettre à tous ceux et celles qui sont venus nous rejoindre en ce dernier jour du congrès de mieux se représenter ce que fut ce congrès,

afin de chercher à préciser quelles pourraient être les suites de cette rencontre,

nous avons demandé à des participant(e)s de nous exprimer ce qu'ils y ont vécu.

Nous leur avons posé les quatre questions suivantes:

1. Quelles étaient vos attentes en venant à ce congrès? que vous y avez reçu?
3. Qu'est-ce que vous n'y avez pas reçu?
4. Quelles sont les suites que vous envisagez à ce congrès?

Six congressistes ont été choisis pour former le panel. Voici des extraits importants de leurs exposés.

BERNADETTE GOY, r.b. D . de Pau, France

La question que je portais en venant à ce congrès était celle-ci: la spiritualité de l'École française peut-elle rejoindre nos vies, nos actions?... À la fin de ce congrès, je ne peux communiquer que quelques réactions bien incomplètes. Tout d'abord mon arrivée ici au Canada fut une invitation à ouvrir mon coeur, mon regard, mon langage à d'autres réalités. ...Autre réponse que le congrès m'a communiquée, c'est la présence des vingt-cinq congrégations du Canada, la présence des soeurs venues de différents pays du monde. J'ai pris conscience d'une réalité de notre XXe siècle: la spiritualité de l'École française se vit à l'échelle du monde, s'adapte aux différentes cultures, en tous les cas elle met en route des missionnaires et des apôtres. ...Ce congrès a été une école brillante où Berulle, Jean Eudes, Olier, Grignon de Montfort et bien d'autres nous furent très proches, où leur expérience de vie, leur message me saisirent parfois et se précisèrent en moi. ... Cet héritage

m'indique une voie pour aller à Dieu, celle de l'adoration, celle du don. Enfin elle m'éclaire sur la spécificité à suivre pour nous, familles de Jésus-Christ est celui à qui on adhère, celui à qui nous communions en ses mystères, en ses états vécus parmi nous. ...Comment, en France, nous pourrions continuer ce cheminement?

MARGUERITE DRAINVILLE, ss.cc.j.m., de Berthier, QC

J'étais heureuse de participer au congrès: le thème m'intéressait et je souhaitais rafraîchir mes connaissances sur le sujet. Je désirais aussi faire une relecture de cette spiritualité de l'École française pour aujourd'hui. J'étais contente également de côtoyer à nouveau Jean Eudes, ce géant de la mission, et j'espérais me laisser emporter par son audace apostolique.

Cependant, je redoutais beaucoup de spéculation, de bien nobles considérations qui risquent de nous faire oublier la dimension incarnation de notre mission. C'est dans ces "États" et "Sentiments" que je suis entrée dans ce congrès. La dimension intellectuelle et spirituelle de ce congrès a forte, influente, et souvent "suave", agréable à écouter, à entendre, à vivre.

Au cours de la semaine, j'ai mieux saisi combien une spiritualité prend la couleur de son pays d'origine, prend le style de ceux qui l'écrivent, prend le visage des personnes qui l'incarnent, qui la vivent. Donc, j'ai mis du relatif. ...Une spiritualité suppose des ajustements, des transpositions pour de nouvelles incarnations, pour de nouvelles traductions.

...La spiritualité de l'École française, c'est aussi, à mon sens, une réponse spirituelle au besoin de la quête de Dieu de l'humanité du XVIIe siècle. ...Quête de Dieu qu'on vit encore aujourd'hui et spiritualité qui peut, de nouveau, être une réponse pour notre monde de 1987.

...À travers toute cette re-lecture de notre histoire spirituelle et religieuse, je saisissais l'importance d'une intégration de notre spiritualité à travers notre vécu ... pour prendre notre vrai visage.

...J'ai apprécié qu'on travaille, dès le début, à retrouver nos racines: comme spiritualité, comme peuple et qu'on nous invite à nous brancher comme Congrégations. ...Je me suis rejouie de la complémentarité des fondations de "nos Pères, de nos Mères". ...J'ai apprécié la dimension historique et géographique de ce congrès vécu aux Sources de notre histoire du Canada et au cœur de notre patrimoine du Québec.

...Faut-il souhaiter un lendemain à ce congrès? ...Pourquoi pas? Pourquoi faire?

. des questions sont restées en suspens, entre autres: "la théologie du coeur";

. des expériences pourraient être partagées en ce qui concerne, par exemple, le programme de formation;

. des tentatives pour nommer en mots d'aujourd'hui nos Tradition spirituelle.

...Il me semble qu'à la fin de ce congrès, tous les maîtres de l'École française nous renvoient aujourd'hui à la mission, à la grande Mission d'évangélisation.

THERESE VAUTOUR, n.d.s.c., Moncton, N.-B.

Il y a deux ans, nous recevions par le biais de la CRC une lettre du P. Louis-Antoine Lachance nous informant de la tenue d'un congrès sur la spiritualité de l'École française du XVII<sup>e</sup> siècle. ...Notre Supérieure générale vint me trouver et elle me dit: "Thérèse, sommes-nous de l'École française?" Je ne savais quoi répondre. Je savais que nous étions "Vincentienne", que saint Vincent-de-Paul était un français et qu'il avait vécu au XVII<sup>e</sup> siècle. Nous avons répondu que nous étions intéressées ...

Mes attentes. Nos sources jusqu'à la fondation étaient riches et fécondes. Si nous pouvions les enrichir davantage par la part de la spiritualité de l'École française- c'était à ne pas dédaigner.

...J'étais contente d'apprendre que notre spiritualité est christocentrique et théocentrique, qu'on honore le Christ Jésus dans le mystère de son incarnation, qu'un accent est mis sur l'imitation et la continuation du Christ, dans une spiritualité intégrée à la mission. J'ai aimé la définition du Coeur de Jésus, synonyme de personne, la dévotion à Marie telle que présentée par l'École française me plaît beaucoup.

...J'ai posé des questions car je désirais vraiment me situer, les personnes-ressources ne parlant pas beaucoup du grand saint Vicent sinon pour dire qu'il n'était pas vraiment bérulline.

...j'ai obtenu des reponses. Entr'autres que saint Vicent n'a pas pu faire autrement qu'être influencé par Bérulle, après tout il était du XVII<sup>e</sup> siècle et on ne peut vivre entièrement en marge de son milieu. ...Un autre m'a dit: "Si on avait étudié l'École française sous son aspect apostolique, je vous assure que Vincent aurait transcendé."

...Des phrases qui m'ont particulièrement rejointes: garder notre style, apprendre à inventer, être soi-même aujourd'hui, en tout se laisser guider par l'Esprit.

...Des rêves: une fin de semaine annuelle, un congrès au moins aux trois ans, et ensuite un cahier de spiritualité de l'École française. Il y a tellement de choses il me semble qui pourraient être partagées.

LINDA JOSEPH f.d.l.s. Ottawa, Ont.

Qu'est-ce que j'attendais? De mieux connaître la spiritualité française par goût personnel et aussi pour rendre un meilleur service à la congrégation. D'abord j'aime cette spiritualité, ça colle à mes "trippes". Je voulais aussi mieux la connaître pour l'intégrer et découvrir la richesse des autres familles. ...La deuxième chose que le congrès m'a permis de réaliser, c'est que cette spiritualité n'est pas une spiritualité statique, c'est une spiritualité qui pousse vers l'avant, qui se force à sortir ... on est poussé par l'avant, on a un zèle qui nous pousse. Ce qui suppose un point de départ et aussi un point d'arrivée. Ce qui suppose également un effort, un renoncement, parfois l'abnégation - dans le langage bérullien, - en tout cas faire des choix, des ruptures, être dans un état de disponibilité pour annoncer, pour bâtir quelque chose.

...J'ai pris conscience aussi de la richesse de l'expérience de l'Église, de tous les liens qui nous unissent, de notre existence ensemble. On ne s'est pas créé seul, on ne s'est pas donné nos richesses seul, on les a reçues de Dieu, des autres. ...On nous a transmis un héritage qu'à notre tour nous voulons laisser à d'autres. Ce fut une expérience qui m'a permis d'apprécier davantage l'École française, et ma propre congrégation: son histoire, son originalité. Il y eut aussi les contacts personnels qu'on a pu établir les uns avec les autres, ce qui a développé un sens d'appartenance plus profond envers ma congrégation, la famille Montfortaine, et tous les autres. Ça a attisé en moi le goût de vivre, et de revivre l'expérience spirituelle des fondateurs... refonder la congrégation pour aujourd'hui.

...Comme suivi, ce que je voudrais voir d'abord, c'est se réaliser dans ma congrégation un attachement, une redécouverte, une expérience plus en profondeur de cette inspiration fondatrice, la vivre aussi avec nos frères Monfortains et, après coup, se retrouver.

DORIS BLANCHETTE, f.d.l.c., St-Boniface, Man.

La façon dont je me suis préparée fut en lisant et aussi en partageant les livres et la spiritualité de l'École française avec mes soeurs, surtout une de mes soeurs, et aussi en priant. Tout en y trouvant les accents qui appartenaient à ma propre congrégation, j'y trouvais aussi un vocabulaire qui me déroutait pas mal. En venant ici, mes attentes étaient que le congrès m'aide à répondre à certaines questions:

- . Qu'est-ce que l'École française de spiritualité à laquelle nous appartenons comme congrégation?
- . Quel est son esprit propre, qu'est-ce qui la caractérise et l'anime?

Qu'est-ce qui fait que, encore aujourd'hui, après tant de siècles elle est toujours vivante?

- . Comment cette spiritualité me rejoint-elle aujourd'hui, nous rejoint-elle comme congrégation et comment nous la ré-approprier pour qu'elle devienne source de vie pour nous et pour notre monde?

Pour vous décrire l'expérience vécue ici, je vais utiliser les C du congrès.

Connaissance: connaissance de la spécificité de l'École française. ...Les conférenciers répondirent merveilleusement bien à cette attente. ...J'ai beaucoup apprécié de connaître davantage nos quatre maîtres de l'École française... j'ai appris à les aimer. ...La conférence de Gilles Ouellet répondait à ma troisième attente.

Communio: par l'interaction entre les participants et par les partages. ...Je me suis sentie vraiment appartenir à ce grand arbre de l'École française. J'étais bien enracinée, branchée par ma congrégation sur cet arbre. ...Et plus je lisais, plus je vérifiais, plus je sentais qu'il faut continuer notre recherche et approfondir nos sources comme congrégation pour découvrir qui nous sommes précisément.

Coeur: Cette communion entre nous nous a permis de nous découvrir de l'intérieur, d'aller au coeur du congrès, de notre spiritualité de ce que nous sommes. ...Par la qualité des célébrations, par les présentations diversifiées, par les chants, par toute la préparation, nous avons été amenés à vivre de l'intérieur ce que nous recevions au niveau des connaissances.

Quel sera au terme de ce congrès mon audace, mon engagement? Une chose m'interpelle: approfondir au niveau de ma congrégation tout cet héritage de l'École française... de façon à ce que nos sources deviennent plus claires et que nous puissions rendre aujourd'hui vivante cette spiritualité et en vivre. Mon rêve: prendre un temps pour intégrer tout ce qu'on a reçu; un autre temps de recherche et de réflexion, d'étude en congrégation; un temps de rencontre avec des experts de façon à ce qu'ils puissent nous aider à approfondir les thèmes et accents abordés à ce congrès; et dans quelques années on pourrait se retrouver et partager les expériences vécues.



GERARD MONFETTE, c.f.s., Montréal, GC

...Je voulais connaître l'influence de l'École française de spiritualité chez notre fondateur, le père Eugène Prévost, fondateur de la congrégation de la Fraternité Sacerdotale et des Oblates de Béthanie. ...Personnellement, j'y voyais des liens assez étroits et intimes avec cette École. C'est pourquoi j'étais très intéressé à avoir de plus amples connaissances pour savoir si nous pouvions vraiment comme congrégation nous réclamer de l'École française de spiritualité.

...Ce que j'ai trouvé à ce congrès a vraiment correspondu en très grande partie à mes attentes. J'ai perçu là nettement l'influence de cette École sur notre fondateur. Son esprit, sa pensée, le style de ses écrits, même certaines expressions ou certains mots sont identiques à ceux des grands maîtres de l'École française. Je peux maintenant voir beaucoup plus clairement que notre spiritualité a une parenté et des affinités avec l'École française et que notre congrégation peut très bien maintenant se brancher sur l'arbre de vie de cette spiritualité. Il serait très intéressant maintenant pour nous, comme congrégation, de faire une étude pour connaître ce que le P. Prévost a emprunté à cette spiritualité et ce qu'il y a d'original dans la spiritualité qu'il a laissé à ses deux congrégations.

J'aurais aimé que l'Eucharistie et le sacerdoce soient plus développés, par exemple en nous parlant davantage de ces thèmes chez Condren et Olier. Je souhaite que ces accents fassent l'objet du prochain congrès.

...Ce congrès fut pour moi plus qu'un ressourcement intellectuel. Ce fut un ressourcement spirituel profond.

## ANNEXE IV

□

ANNEXE IV  
STATISTIQUES

INSTITUTS PRÉSENTS AU CONGRÈS		SIGLES	FONDATEURS-TRICES
NOMDRE			
Monde			
Canada	Québec		
Filles de la charité du Sacré-Coeur de Jésus	1,400	(f.c.s.c.j.)	Jean-Maurice Catroux
442	421		
Filles de la Croix	1,151	(f.d.l.c.)	Rose Guillet Andre-Hubert Fournet
82	0		
Filles de la sagesse	3,113	(f.d.l.s.)	Elisabeth Bichier des Ages Marie Louise de Jésus
479	227		
Hospitalières de St-Joseph Dauversière	662	(r.h.s.j.)	Jérôme Le Royer de la
476	164		
Notre-Dame-de-Charité du Bon-Pasteur Pelletier	7,342	(r.b.p.)	Marie-Euphrasie
361	258		
Notre-Dame du Sacre-Coeur (Acadie)	308	(n.d.s.c.)	Mgr Louis Thomas Connoly
304	0		
Notre-Dame-de-Charité du Refuge Oblates de Béthanie	114	(n.d.c.) (o.b.)	Mère- Honoria Conway Mère Marie Rootan Marie-Anne Cyr Jean Eudes Eugène Prévost
83	83		
Petites Soeurs de St-Josoph	96	(p.f.s.j.)	Antoine Mercier
96	96		
Petites Soeurs des pauvres	4,127	(p.s.d.p.)	Rose-de-Lima Dauth (Mère Julie) Jeanne Jugan
20	20		
Présentation de Marie	2,296	(p.m.)	Marie Rivier
976	857		
Saints Coeurs de Jésus et de Marie	400	(ss.cc.j.m.)	Amelie Fristel
210	201		
Saint-Paul de Chartres	4,000	(s.p.d.c.)	Louis Chauvet

161	153				
				Marie-Anne de Tilly	
Servantes du St-Coeur de Marie		(s.s.c.m.)		François-Jean-Baptiste	
Delaplace	848				
665	665				
Soeurs de la Charité de Montréal (Soeurs Grises)		(s.g.m.)		Marguerite D'Youville	
	1,089				
993	698				
Soeurs de la Charité d'Ottawa (Soeurs Grises)		(s.c.o.)		Mère Elisabeth Bruyère	
	1,123				
854	350				
Soeurs de la Congrégation Notre-Dame		(c.n.d.)		Marguerite Bourgeois	
	2,375				
1,990	1,423				
Soeurs de l'Enfant-Jésus de Chauffailles		(r.e.j.)		Reine Anthier	
	565				
174	155				
Soeurs de Ste-Chrétienne		(s.s.ch.)		Mme de Méjanès	
	375				
69	63				
Communauté des prêtres du séminaire de Quebec		(ptres)			
	83				
83	83				
Compagnie des prêtres de St-Sulpice (Sulpiciens)		(p.5-8- )		Jean-Jacques Olier	
	5,570				
129	129				
Congrégation de Jésus et Marie (Eudistes)		(c.j.m.)		Jean Eudes	
	458				
160	107				
Congrégation du St-Esprit (Spiritains)		(c.s.sp.)		Libermann	
	5,800				
84	63				
				Claude Poulart des Places	
Fraternité sacerdotale		(c.f.s.)		Eugène Prévost	
	71				
59	59				
Pères Montfortains		(s.m.m.)		Louis-Marie Grignon de Montfort	
	1,370				
118	75				
				Total	44,736
9,068	6.350				
LIEU DE FONDATION: 19	en Erance	LIEU DE TRAVAIL:	20	en	
Afrique					
	3 à Montréal			125	en
Amérique du nord					
	1 en Acadie			17	en
Amérique du sud					

Asie	1 à	Ottawa	10	en
Europe	1 à	Québec	19	en
Océanie			8	en

\* Pierre Cardinal de Bérulle, fondateur de l'Oratoire et initiateur de l'École française de spiritualité.

ANNEXE VI

PRIÈRE ORATORIENNE

«O Jésus, vivant en Marie,  
Viens et vis en tes serviteurs,  
    dans l'esprit de ta sainteté,  
    dans la plénitude de tes forces,  
    dans la perfection de tes chemins,  
    dans la vérité de tes vertus,  
    dans la communion à tes mystères,  
Sois le maître de toute puissance ennemie,  
En ton Esprit  
Pour la Gloire du Père!»